THE

WORKS

OF

SIR WILLIAM JONES.

WITH

THE LIFE OF THE AUTHOR,

BY

LORD TEIGNMOUTH.

IN THIRTEEN VOLUMES.

VOLUME XII.

LONDON.

PRINTED FOR JOHN STOCKDALE, PICCADILLY;
AND JOHN WALKER, PATERNOSTER-ROW.

1807.

CONTENTS

TO

THE TWELFTH VOLUME

Livre VI.

PAGE

Depuis le Retour de Nader Chah de l'Expédition des Indes, jusqu'à sa Mort, avec les Règnes de ses Neveux & de son Petit-fils.

Chap. I.—Sommaire allegorique des événemens arrivés dans les années 1739 & 1740 - 1

Chap. II.—L'armée retourne en Perse, & s'empare de Bokhara & du Turkestan - - 6

Chap. III.—Conquête du royaume de Kharezme 19

Chap. IV.—L'armée s'achemine du côté du Da- [illegible] 32

Chap. V.—Evénemens de l'année [illegible] 34

Chap. VI.—Transactions de l'année 1742 52

Chap. VII.—Affaires de Balkhe - 58

Chap. VIII.—Description allégorique du printemps pour l'année 1743 - - 62

Chap. IX.—Nader Chah marche contre Moussel, & l'assiége - - - 67

Chap. X.—L'armée avance vers Kerbelaï & Bagdad - 81

CONTENTS.

	PAGE
Chap. XI.—Troubles dans le Chirvan -	83
Chap. XII.—Rebellion de Mohammed Taki Khan	87
Chap. XIII.—Troubles de Afterabad -	89
Chap. XIV.—Tranfactions de l'année 1744 -	91
Chap. XV.—Commencement de l'année 1745 -	98
Chap. XVI.—Défaite & mort de Mohammed Pacha - - -	99
Chap. XVII.—Tranfactions de l'année 1746 -	108
Chap. XVIII.—Ouverture de l'année 1747 -	118
Chap. XIX.—Meurtre de Nader Chah -	120
Chap. XX.—Règnes d'Ali Chah, d'Ibrahim Chah, & Chahrokh Chah - - -	127
Traduction litterale des vers contenus dans la feconde partie - - -	138

NOTES A L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

Sur l'année Mahométane - -	141
Sur l'hiftoire de Perfe - -	144
Sur la geographie du royaume de Perfe -	147

TRAITE SUR LA POESIE ORIENTALE.

Sect. I.—De la poëfie Orientale en général -	173
Sect. II.—Sur la poëfie heroïque des nations Orientales - - -	194
Sect. III.—De leurs poëfies amoureuses, & de leurs odes - - -	208
Sect. IV.—De leurs élégies - -	233
Sect. V.—De leurs poëfies morales -	236
Sect. VI.—De leurs fatires - -	238
Sect. VII.—De leurs panégyriques - -	246
Odes d'Hafiz en vers - - -	251, &c.

CONTENTS.

PAGE

INTRODUCTION TO THE HISTORY OF THE LIFE OF NADER SHAH.

PART I. *A Description of Asia.*

CHAP. I.—The Persian Empire - 357

CHAP. II.—The Tartarian Kingdoms 381

CHAP. III.—The Indian Empire - 387

CHAP. IV.—The Turkish Empire - 391

PART II. *A Short History of Persia.*

CHAP. I.—The Pishdadian Family - 399

CHAP. II.—The Caianian Family - - 407

CHAP. III.—The Sassanian Family - 420

CHAP. IV.—The Mahomedan Dynasties 431

HISTOIRE

DE

NADER CHAH.

LIVRE VI.

Depuis le Retour de Nader Chah de son Expédition des Indes jusqu'à sa Mort; & les courts Règnes de ses Neveux, & de son petit Fils.

CHAPITRE I.

Evénemens de l'Année du Singe, répondant à celle de l'Hégire 1152.

LE rayonnant monarque du monde, le grand luminaire, s'assit penché sur son trône du Belier, le Vendredi vingt-un de Zou'lheggé en l'année mil cent cinquante-deux. A. D. 1739. Nad. 52.

Alors le rossignol, qui dans ses tristes chants avoit déploré la perte de ses asiles fleuris, ranima ses notes mélodieuses, & fit résonner de

A.D. 1739. Nad. 52. nouveau les bois qu'il habitoit. La plaintive tourterelle, après avoir long-temps gémi de voir déſolée ſa demeure chérie des jardins, déploya avec joie ſon cou ondoyé & ſon éclatant plumage. Le Zéphyr meſſager du printemps, arriva devant le palais des jardins, chargé du doux préſent d'une roſée odoriférante ; & la roſe, ſemblable à un roi couronné de rubis, s'appuya ſur ſa tige verdoyante comme ſur un trône d'émeraudes. Le mois de Ferourdin, avec le pouvoir de Feridoun, prépara dans le jardin de roſes la fête de la nature renaiſſante. Le bouton de roſe, comme un glorieux Prince, reçut les troupes du printemps dans ſa citadelle, admettant leur hommage & leur juſte tribut. Les prés furent enrichis des roſes & des tulipes, comme l'eſt une boutique opulente, ornée de pièces d'or. Les régions des jardins furent miſes en ſujétion par les fleurs victorieuſes comme les Perſans. Les Tartares du mois de Deï, qui avoient ſaccagé les parterres, cachèrent leurs têtes vaincues ; les Ouzbegs des boutons inférieurs s'empreſsèrent à ſervir la Sultane roſe. Les Turcs des arbuſtes & des plantes tournèrent le viſage de la ſoumiſſion vers la cour de la ſaiſon nouvelle.

Depuis que les glorieux rayons du règne de Nader Chah avoient illuminé le monde, ſa

Majesté avoit toujours réduit à l'obéissance ceux qui s'étoient révoltés contre elle; elle avoit aussi toujours accepté leur repentance, & les avoit rétablis dans leurs dignités. A.D. 1739. Nad. 52.

En conséquence de cette générosité, lorsque Khodaïar eut été lié des chaînes du sort, ce monarque, dont la miséricorde s'étendoit sur amis & sur ennemis, divisa en trois parties les provinces de Sind & de Tahta; il donna Tahta & quelques territoires de Sind à Khodaïar, le nommant Chah Kuli Khan: les parties de Sind confinant au Balougestan furent le partage de Mohebbet Khan, gouverneur de cette province: le gouvernement de Chekaripour, avec la partie haute de Sind, devint celui des Khans de Daoüdpoutré; après ces dispositions sa Majesté honora ces gouverneurs de magnifiques robes, & de sa bienveillance.

Hetatalla Khan, fils de Zekaria Khan, qui avoit suivi sa Majesté dans son expédition de Chahgehanabad, avoit été investi du gouvernement de Moltan; il fut choisi pour l'accompagner encore: quand les troupes royales quittèrent Amercout, Zekaria se rendit à la cour, & eut l'honneur de baiser le tapis à jamais fortuné.

Après que le père & le fils eurent présenté leurs requêtes, & reçu plusieurs marques d'honneur, avec les plus fortes injonctions de

A.D. 1739. Nad. 52. se soumettre à Mohammed Chah, ils furent congédiés; Heitalla ayant eu le titre de Chahnovaz Khan.

En ce lieu Nader Chah reçut un message de la part de Mohammed Taki Khan, gouverneur de Fars, qui portoit, que, comme il lui avoit été difficile de passer par Sind, il s'étoit rendu à Kitche & à Mecran; que, Melek Dinar, qui gouvernoit ces districts, s'étant opposé à lui, il avoit envoyé un détachement qui l'avoit mis en déroute, & fait rentrer dans son devoir; que, craignant ensuite de laisser écouler la saison favorable, il avoit envoyé quelques troupes par mer à Bender Abbassi, & étoit demeuré lui-même en Kitche & en Mecran.

Sur ce rapport, sa Majesté manda au gouverneur de Fars de se rendre le plus promptement qu'il seroit possible à la cour, après avoir congédié ses troupes, puisque les affaires de Sind en étoit venues à une conclusion : elle demeura elle-même plusieurs jours dans ces cantons pour y mettre l'ordre nécessaire.

Quoique ce puissant roi tînt les clefs du jardin de l'univers, il ne se permettoit pas de se rassasier des doux fruits des plaisirs, ni de parcourir les bosquets des délices. Cependant, il se plût particulièrement à deux choses. La première fut à une sorte de melons, qui

étoient extrêmement de ſon goût ; auſſi pendant ſon ſéjour à Bagdad, on lui en envoyoit d'Hérat, dont le jardinage excella toujours celui de tout le reſte du monde; & quand les reluiſantes bannières ſe déployèrent dans la route de l'Indoſtan, des caravanes lui apportoient des charges de ces melons précieux, d'Hérat, de Balkhe, & de Mérou; de ſorte que toute ſa cour partageoit avec lui la douceur de ce fruit. A.D. 1739. Nad. 52.

Le ſecond objet de l'attention de Nader Chah fut un très-beau cheval ; & comme en général ſa paſſion pour ce noble animal étoit connue de ſes amis & de ſes ennemis, de ſes ſujets & des étrangers, les chefs & les commandans de chaque quartier lui envoyoient les plus ſuperbes & les plus légers chevaux Arabes qu'ils pouvoient trouver, cherchant par ces préſens à ſe mettre dans ſes bonnes grâces, & à ſe procurer une favorable admiſſion à l'auguſte cour. Quand l'armée étoit à Sind, un meſſager y arriva, chargé d'offrir des dons précieux de la part de Mohammed Chah; le Prince Riza Kuli Mirza envoya d'excellens chevaux, & le gouverneur de Balkhe des premiers melons du pays en abondance. De ſon côté Nader Chah envoya pluſieurs chevaux, & deux cents charges de melons de Balkhe à l'empereur des Indes, & congédia

A.D. 1739. Nad. 52. le meſſager Indien, après l'avoir comblé d'honneurs.

CHAPITRE II.

L'Armée marche vers l'Iran. Expédition contre Bokhara & le Turqueſtan; Conquête de ces délicieuſes Contrées.

APRES que ſa Majeſté eut terminé les affaires des Indes, & qu'à celles de Sind eut ſuccédé quelque repos, elle ceignit ſes reins du baudrier de la réſolution de ſubjuguer le royaume de Touran. Des ordres auſſi poſitifs que ceux du deſtin furent proclamés dans toutes les parties de l'empire ſacré; afin qu'autant de chevaux, de fournitures, d'armes, & d'armures, qu'on en pourroit trouver, fuſſent envoyés à l'armée victorieuſe, & que toutes ſortes de proviſions fuſſent faites en Hérat pour une campagne en Turqueſtan.

Le Prince Riza Kuli Mirza, qui avoit été fait vice-roi d'Iran, étoit alors par le commandement de ſa Majeſté en Tehran; où il devoit paſſer ſes quartiers d'hiver, & régler

les importantes affaires de l'empire. Il y reçut l'ordre de conduire ses troupes à Hérat, & d'amener du Khorassan les illustres princes à la rencontre de sa Majesté. A.D. 1740. Nad. 53.

Le treize du mois Moharrem en l'année 1153, les étendards royaux quittèrent Larcané, accompagnés de la joie du bonheur, & de la puissance de Soliman, & s'avancèrent vers Naderabad par la route de Sivi, Dader, Chal, & Fouchenge, districts du Balougestan. 81 Mars.

Le Mardi septième de Sefer, les glorieuses tentes furent dressées en Tchemengiouï à une parasange de Naderabad. 21 Avril.

L'armée arriva dans ce lieu, d'où elle étoit partie pour l'expédition des Indes le premier de Sefer 1150; ainsi cette expédition avoit duré deux ans & sept jours, & le retour de Chahgehanabad à Naderabad avoit pris une année entière.

Il a été dit ci-devant que, lorsque les bannières royales furent tournées vers l'Indostan, & eurent atteint Peschaver, on avoit appris la nouvelle de la révolte des Lekzies, & de la mort d'Ibrahim Khan d'heureuse mémoire. Nader Chah avoit dès lors résolu de punir ces rebelles, & de venger la mort de son frère.

Quand l'armée fut parvenue à Naderabad,

A.D. 1740. Nad. 53. ſa Majeſté diſpenſa Gani Khan, gouverneur de cette place, de marcher contre le Turqueſtan; & lui ordonna d'aller à Chirvan dans le commencement de l'entrée du ſoleil en Libra, d'y attendre que les neiges euſſent couvert le mont Alborz, pour y fermer le chemin de la fuite aux rebelles, Lekzies, & de leur faire ſubir un châtiment mérité. Elle envoya dans le même deſſein Fathali Khan maître de l'artillerie, Mohammed Ali Khan commandant de l'Azarbigian, avec pluſieurs Khans & gouverneurs, & quinze mille hommes de l'armée du Khoraſſan; des chefs de Georgie, & de l'Azarbigian, eurent ordre de le ſuivre.

29 Avril. Le douze du mois Sefer, les conquérantes troupes avancèrent leurs bannières; le Lundi, 26 Mai. dixième de Rabiu'lavel, elles arrivèrent à Hérat; &, dans les plaines de Kehereſtan, à une paraſange de la cité, brillèrent les étendards du camp impérial.

Comme les affaires de l'empire avoient exigé quelque délai, on avoit accordé au Prince Riza Kuli Mirza un temps au delà de celui qui lui avoit été fixé pour ſe rendre à la cour: en conſéquence, les illuſtres princes Chakrokh Mirza, Imam Kuli Mirza, & Ali Kuli Khan qui avoit été exalté au gouvernement du Khoraſſan, eurent ordre de venir incontinent à Hérat, ſans attendre Riza Kuli Mir-

za, qui de ſon côté devoit ſuivre l'armèe en Kerapeté Badghis par la voie de Zourabad. A.D. 1740. Nad. 53.

Les princes, ainſi qu'Ali Kuli Khan, arrivèrent donc à la cour le dix-huit du même mois, & eurent l'honneur de baiſer le tapis ſacré. 3 Juin.

Le fameux trône du Paon, qui depuis la conquête de Chahgehanabad avoit paſſé dans le tréſor de Nader, étoit, dans le temps du règne des anciens rois des Indes, le morceau le plus complet & le plus magnifique qu'il y eût dans l'univers ; & ſa Majeſté, dont l'ame élevée voyoit les neuf ſphères au deſſous d'elle, réſolut d'en faire un ſemblable à celui-là en ſplendeur, & un pavillon pour l'aſſortir.

A cet ouvrage digne d'un ſi grand roi furent deſtinées les plus brillantes pierreries & les plus précieuſes perles ; & , au départ de Chahgehanabad, les plus ingénieux artiſtes, les plus habiles metteurs en œuvre des Indes & de l'Iran eurent ordre d'y travailler. Il fut achevé en un an dans le plus haut point de perfection ; chaque joyau dont il reſplendiſſoit valoit le revenu d'une contrée ; ſon éclat égaloit l'eſcarboucle de la lune, & l'enflammé rubi du ſoleil ; le pavillon fut parſemé de plus petites perles & de pierreries royales.

Ce trône qu'on nomma Takht Naderi, ou le trône de Nader, fut le lendemain, ainſi que le pavillon, élevé avec le Paon, qui en

A.D. 1740. Nad. 53. faifoit partie. Ce ne fut enfuite que fuperbes & joyeufes fêtes pendant plufieurs jours, lefquelles les Mirzas & Ali Kuli Khan partageoient & ornoient, Nader ayant décoré ces princes de baudriers d'une immenfe valeur, & de bracelets enrichis de pierres précieufes fans nombre.

Comme Hérat avoit été le fiége de l'empire de Chahrokh Mirzà, fils de Timour Gourgan, cette capitale reçut de grands honneurs en faveur de ce nom, qui fe trouvoit être celui du prince le plus chéri de l'Iran, Chahrokh Mirza fils aîné de Riza Kuli Mirza; on battit à Hérat de la monnoie ornée de l'image & du nom du jeune prince.

Après trois mois de féjour à Hérat tous ces jeunes héros, ainfi que Nafralla Mirfa, eurent ordre de partir pour le Khoraffan, & de s'y trouver à l'équinoxe de l'automne.

10 Juin. Le vingt-cinquième du mois Rebiu'lavel les bannières impériales furent déployées, &, quittant les plaines de Kehereftan, s'avancèrent vers le lieu de leur deftination, avec la furie de Bahman & l'intrépidité de Tehemten; elles firent halte en Carezgah, place fameufe pour fes fortifications, &, le Dimanche, 15 Juin. premier jour de Rabiuffani, atteignirent Kerapeté Badghis.

Le jour de leur arrivée le prince Riza

Kuli Mirza, à la tête de son armée, vint au devant de sa Majesté, & eut l'honneur de baiser les étriers sacrés ; son armée fut passée en revue par les yeux, semblables au soleil, du Sultan, qui, approuvant les services de son fils, lui fit présent d'un diadème & d'un bracelet enrichi de joyaux, & répandit à pleines mains des pierreries & des perles sur cette perle la plus précieuse de la conque de l'empire. A. D. 1740. Nad. 53.

Sa Majesté demeura trois jours dans cette station, afin de mettre l'armée en ordre, après lesquels elle marcha vers Balkhe par la route de Marougiak Tchetchektouï & d'Endekhod ; le sept de Giumadi'laveli, les tentes furent dressées dans un lieu nommé Kouchekhané à une parasange de Balkhe. 21 Juillet.

Aziz Kuli Beg, qui avoit long-temps servi l'état, étant mort dans le pays de Chouldoc, sa Majesté donna le gouvernement de Balkhe, avec le titre de Khan, à Neiaz Mohammed Kouche Begi son frère, & à son fils Kedaï Soltan le gouvernement d'Endekhod, après avoir nommé des commandans & des magistrats dans les districts de leur dépendance. Le douze du même mois, le puissant héros entra dans Balkhe, & se logea dans l'édifice que l'illustre Prince Riza Kuli avoit nouvellement fait élever. 26 Juillet.

A.D. 1740. Nad. 53. Quelque temps auparavant onze cents barques avoient été conſtruites, chacune aſſez forte pour porter deux ou trois milliers de poids ; le commandant en chef de Balkhe avoit reçu ordre de les remplir de proviſions, & de les tenir prêtes ſur la rivière Amivié ; quelques-unes de ces barques devoient être chargées d'artillerie ; & les canons aux bouches enflammées ainſi que d'autres inſtrumens de guerre devoient ſuivre l'armée par eau. Les conquérans étendards atteignirent Kelif le dix-
31 Juillet. ſept du même mois, & les barques y arrivèrent en même temps ; alors quelques troupes s'embarquèrent, & paſsèrent la rivière avec ordre de marcher ſur le bord oppoſé pour s'établir dans les ſtations qui leur étoient deſtinées.

Le vingt-ſept, l'armée impériale campa dans la ſtation de Kouki, un des défilés de Bokhara ; en ce lieu le fils d'Hakim Biatalik, qui étoit chef Emir du Touran, accompagné des gouverneurs d'Hiſſar, de Kirchi, & de Kiſbi, ainſi que d'autres chefs de ce côté de la rivière Amivié, vint ſe préſenter à la haute cour ; ils reçurent tous l'honneur de baiſer le marchepied de l'auguſte trône, &, après avoir proteſté de leur ſoumiſſion, furent revêtus de ſplendides robes, & gratifiés de faveurs particulières.

De cette ſtation, le prince Riza Kuli Mirza eut ordre de s'avancer à la tête de huit mille hommes à deux journées en avant, & de camper en Tchargiou juſqu'à l'arrivée de toute l'armée ; Ali Kuli Khan fut envoyé du côté oriental de la rivière pour ſe poſter vis-à-vis les troupes du prince, préſerver ceux qui ſe ſoumettroient, & châtier ceux qui perſiſteroient dans leur obſtination. A.D. 1740. Nad. 53.

Lorſqu'Ali Kuli Khan eut paſſé l'Amivié, pluſieurs des tribus placèrent ſur leurs cous le collier de l'obéiſſance ; mais quelques autres, ſe départant de la voie droite, s'enfuirent, furent atteints, & ſubirent la mort ou la priſon ; & le conquérant retourna au camp avec ſes captifs, comme autant de proies qu'il avoit ſaiſies.

D'autre part, Riza Kuli étant arrivé en Tchargiou, trouva que les tribus de ces quartiers avoient été tranſplantées en Kharezme, & en Bokhara, ainſi ces autres proies ſauvages ne tombèrent point dans les piéges de ces guerriers, chaſſeurs de lions.

Le Mercredi, huitième du mois Giumadi'lakhri, les tentes qui traverſoient le monde furent dreſſées en Tchargiou ; en l'eſpace de trois jours un pont très-fort fut conſtruit ſur l'Amivié, & les troupes victorieuſes commencèrent à y défiler, une légion ayant été 12 Août.

A.D. 1740. Nad. 53. laiſſée pour garder Tchargiou, s'aſſurer du pont; & ramaſſer des proviſions dans ces quartiers.

8 Août. Le quatorzième, ſa Majeſté, ſes courtiſans, & ſa garde privée, paſsèrent la rivière, dans des barques qui avoient été parfaitement conſtruites par les artiſtes de l'Iran & des Indes; on les avoit pourvues de toutes ſortes de commodités, ſur-tout la barque deſtinée au roi.

Hakim Biatalik, Viſir & premier miniſtre du Touran, & les principaux de Bokhara, vinrent auſſitôt à la noble cour, & baisèrent le haut marchepied; ils furent honorés de magnifiques veſtes, & d'autres marques de diſtinction: après avoir demeuré un jour, ils furent congédiés, Hakim ayant eu ordre d'amener Abou'l Feiz Khan roi de Bokhara au camp impérial, & de lui donner une pleine aſſurance de la faveur royale.

Enſuite l'armée marcha à Bokhara par la voie de Keracoul; & le Dimanche, dix-

23 Août. neuvième, les tentes furent dreſſées à quatre paraſanges de cette ville.

Quand Abou'l Feiz Khan vit qu'il étoit hors de ſon pouvoir de faire aucune oppoſition, & que l'armée de Turcmans & d'Ouzbegs, qu'il avoit raſſemblée pendant ſi long-temps de toutes les parties de ſon royaume, avoit été ſubjuguée par la valeur de notre grand

héros, il connut qu'il n'avoit d'autre ressource que celle de la soumission. En conséquence, ce roi, suivi d'Hakim son visir, de ses nobles, princes, & magistrats, fit sa sortie par la porte de l'obéissance; tournant le visage de l'espoir vers le céleste camp, il s'en approcha à une parasange de distance. Le Lundi, vingtième, après midi, une audience lui fut accordée; il baisa l'auguste marchepied & remit son sceau & son diadème. A.D. 1740. Nad. 53. 24 Août.

Comme Abou'l Feiz étoit de la famille de Genghiz, & de la race de Turcmans, il lui fut permis de s'asseoir dans l'assemblée brillante comme le ciel, &, par la polissure de la bonté de son vainqueur, la rouille de la tristesse fut ôtée de son ame. Après lui tous ses chefs & ministres furent admis en la présence sacrée, & ayant touché de leur front le glorieux parquet, ils furent renvoyés aux pavillons destinés pour le roi de Bokhara & sa suite.

Le Mercredi, vingt-deux du même mois, la puissante armée quitta sa station, & les tentes furent dressées à une demi-parasange de Bokhara; Abou'l Feiz Khan fut honoré d'une robe somptueuse, d'une écharpe tissue d'or, d'un ceinturon, d'un poignard enrichi de diamans, & d'un Cheval Arabe, dont les ornemens & les harnois étoient d'or; ses émirs 26 Août.

A.D. 1740. Nad. 53. & miniſtres eurent pour préſens des manteaux, des ſabres, des poignards, & pluſieurs autres marques de la bonté royale.

Abou'l Feiz Khan ayant de ſon côté offert tout ce qui pouvoit être de quelque ſervice à ſa Majeſté, elle ordonna qu'une grande multitude de Turcmans & d'Ouzbegs fuſſent montés & armés pour être paſſés en revue par ſon œil clair-voyant.

Ces troupes, avec leurs commandans, furent enrôlées dans l'armée victorieuſe, & eurent ordre de ſe mettre en marche pour le Khoraſſan; quelques-uns des chefs & des gouverneurs furent envoyés avec leurs ſoldats à Samarcande, afin d'y lever des forces, & de les conduire en Khoraſſan par la voie de Tchargiou.

Perſonne n'ayant le pouvoir d'écarter ſon cou de la chaîne de la ſoumiſſion, tous ces ordres furent exécutés; & vingt mille Turcmans & Ouzbegs de Bokhara, de Samarcande, & d'autres territoires du Touran, ayant eu l'honneur de faire partie de l'armée proſpère, furent envoyés en Khoraſſan.

17 Septembre. Le quinzième du mois Regeb, Abou'l Feiz fut de nouveau décoré d'une robe reſplendiſſante comme le ſoleil, & couronné d'un diadème enrichi de perles, en ſigne de la reſtitution de ſon royaume. Les diſtricts au

nord de la rivière Amivié, ainsi que Maveranaher, lui furent assignés ; Tchargiou & les territoires du Sud, aussi bien que Balkhe & ses dépendances, furent annexés à l'empire de Nader. A.D. 1740. Nad. 53.

Les anciens rois du Touran, de père en fils, n'avoient porté que le titre de Khan ; mais sa Majesté, par un excès de faveur, donna celui de Chah à Abou'l Feiz. Tous les gouverneurs des provinces du Turquestan étant mandés, vinrent avec soumission à la cour, y firent offre de leur service & furent confirmés dans leurs gouvernemens respectifs.

Ali Kuli Khan, ayant l'honneur d'être le neveu de sa Majesté, l'avoit suivie dans son expédition ; Nader Chah désira d'unir par un mariage cette perle de l'écaille royale à la famille d'Abou'l Feiz ; celui-ci tint ce dessein à grand honneur, &, selon la coutume des Turcmans, alla lui-même chercher sa fille qu'il tira de la chambre de chasteté, & demanda que cette aimable vierge, de la race de Genghiz Khan, fût unie à la famille impériale pendant l'heureuse expédition du Kharezme.

Il avoit été rapporté à sa Majesté que plusieurs Afgans des confins de Cabul s'étoient départis du sentier de l'obéissance ; en conséquence, elle envoya Thahmasp Kuli Khan,

A.D. 1740. Nad. 53. ancien ſerviteur de l'empire éternel pour être commandant & gouverneur des provinces du nord de l'Atek, depuis Tahta, Sind, & Peichaver jusqu'à Tibet, leſquelles provinces avoient été réſignées par l'empereur de l'Indoſtan à celui de Perſe. Ce gouverneur fut accompagné de pluſieurs officiers & commandans, avec un détachement de guerriers courageux comme Beharam : il eut ordre de prendre la route d'Hiſſar, & de lever des troupes de Turcmans & d'Guzbegs à Hiſſar & à Kadban, de ſe rendre en Khoraſſan, & de marcher de là contre les révoltés.

D'autres ordres furent dépêchés aux ſoubadars de Cabul & de Sind, ainſi qu'aux magiſtrats de ces provinces, pour les obliger de continuer dans la ſoumiſſion aux commandemens du gouverneur Perſan. Zecaria Khan, ſoubadar de Lahor & de Moltan, fut enjoint de venir à la rencontre de Thahmaſp Kuli Khan ſur les bords de l'Atek, & de conſulter avec lui ſur ce qui ſeroit le plus avantageux aux deux empires.

CHAPITRE III.

L'Armée auguste marche contre le Kharezme. Conquête de ce Pays faite par le puissant Bras de l'Intrépidité. Evénémens de ce Temps.

AUTREFOIS les frontières du Khoraſſan étoient ſouvent haraſſées & opprimées par des armées de Turcmans, & d'Ouzbegs du Kharezme: ainſi, ſa Majeſté douée du pouvoir de Dara, réſolut de ſe venger de ces injures, & de punir ces outrages. Elle étoit confirmée dans ce deſſein par l'arrogance d'Ilbars, prince de ces territoires, lequel dans l'abſence de l'armée impériale avoit élevé ſa tête ſortant du collier de l'audace, & commis mille déſordres dans le Khoraſſan. A.D. 1740. Nad. 53.

Après que les affaires du Turqueſtan furent réglées, le ſeize du mois Regeb, l'armée fortunée quitta les environs de Bokhara & de ſtation en ſtation s'avança vers le Kharezme. Quand elle eut atteint Khagé Kelaſſi, qui eſt à douze paraſanges de Serkheſer, ſa Majeſté reçut avis que les Turcmans du Kharezme 8 Septembre.

A.D. 1740. Nad. 53. ſous le commandement de Mohammed Ali Ochak, s'étant joints aux Ouzbegs de ces diſtricts, étoient parvenus avec leurs forces à ſix paraſanges de Tchargiou. A cette nouvelle, l'heureux monarque ordonna que les bagages le ſuiviſſent à petites journées, &, prenant avec lui un corps de troupes choiſies, il ſortit du camp pendant la nuit. A la première heure du jour ayant paſſé le pont, il attendit de l'autre côté de la rivière que tous ſes ſoldats l'euſſent auſſi paſſé, enſuite il fit camper ſon armée dans le voiſinage de Tchargiou.

23 Septembre. Le jour d'après, Mardi, vingt-un du même mois, les bannières éclatantes comme le ſoleil furent élevées pour donner bataille à l'ennemi. L'après-midi de ce jour les vedettes découvrirent l'armée du Kharezme par la noire pouſſière qu'elle élevoit dans les airs. Auſſitôt l'avant-garde des victorieuſes troupes eut ordre de les attaquer, & de faire durer l'engagement juſqu'à ce que ſa Majeſté pût le rendre général en faiſant avancer l'arrière-garde.

Peu après Nader Chah, quittant le centre de l'armée, s'avança à la tête d'un corps de vaillans guerriers dans la plaine du combat. Soudain les ennemis, étonnés par ſa préſence, recoururent à la fuite; leur fermeté fut

ébranlée jusques dans ses fondemens, ainsi que les murailles d'une tour; ils furent submergés par les vagues dont les inondoient les légions victorieuses, & ils abandonnèrent le champ de bataille. A. D. 1740. Nad. 53.

A l'aide de la divine Providence, & par le commandement royal, les hardis combattans poursuivirent les fuyards, consumèrent plusieurs d'entre eux, ainsi que des roseaux & des ronces, par le feu de leurs cimeterres en mirent plusieurs dans les chaînes de la captivité, & les conduisirent aux tentes augustes.

Les Persans, après avoir vaincu ces arrogans ennemis, demeurèrent un jour dans cette station, afin d'examiner leur butin, & leurs prisonniers, & le lendemain ils retournèrent au camp royal.

Cependant, le prince Riza Kuli Mirza désiroit ardemment de voir son frère Nasralla Mirza, qui depuis son retour de l'Indostan avoit presque toujours séjourné en Hérat, & qu'il n'avoit pu rencontrer à la cour; il obtint donc la permission de se rendre à Mechehed avec Ali Kuli Khan.

L'armée de Nader Chah étant obligée d'attendre quelques troupes, & les bagages qui étoient restés derrière, demeura cinq jours en ce lieu. Dans cet intervalle, sa Majesté ordonna que les barques, chargées de l'artillerie

A.D. 1740. Nad. 53. & des provisions, côtoyassent la rivière Amivié, & prissent, en suivant l'armée, la route du Kharezme.

30 Septembre. Le Mardi, vingt-huitième du même mois, les conquérans étendards quittèrent les bords de cette rivière avec une pompe royale, &
15 Octobre. le treizième de Chaaban les tentes furent dressées dans un lieu nommé Divéyoussi, qui étoit le commencement des territoires du Kharezme.

Ilbars, prince de ce pays, étoit alors dans le château de Hezaresb à trois parasanges de Divéyoussi.; il s'étoit préparé pour donner bataille avec ses troupes, de Turcmans & d'Ouzbegs, rassemblées de Dechet, Kharezme, & Aral.

En conséquence, sa Majesté s'arrêta trois jours à Divéyoussi dans l'espoir d'attirer Ilbars hors du château; mais l'ayant attendu en vain, elle laissa son bagage, ses munitions; & ses barques de provisions dans leur station, & le
16 Octobre. seize de Chaaban, s'approchant d'Hezaresb, elle planta son camp à une demi-parasange de ce château: là, on vint lui apprendre, que le prince Ilbars, raffermissant le pied du courage, persistoit dans la résolution de se défendre.

Comme cette place étoit extrêmement forte, & presqu'imprenable, il auroit été imprudent

de l'attaquer; ainsi le grand conquérant en abandonna le dessein, & marcha le jour d'après vers Kheïou, le siége de l'empire du Kharezme, & le centre de ce royaume, imaginant que ce mouvement ébranleroit la chaîne de la résolution d'Ilbars, & le feroit sortir de son fort. A.D. 1740. Nad. 53.

En effet, lorsque l'armée royale eut avancé d'une station, Ilbars quittant Hezaresb se mit à suivre le rivage de l'Amivié, dont la crainte ne lui permettoit pas de s'éloigner: mais une compagnie des tribus de Yemout, de Tekké, & autres Turcmans du pays, osèrent s'écarter de la voie de la prudence; & s'avancèrent plus loin. Sa Majesté, en ayant été avertie, laissa l'armée dans le lieu où elle étoit; s'avança à la tête d'un détachement de guerriers chasseurs de lions, & coupa le chemin aux téméraires ennemis; plusieurs d'entre eux furent pris, plusieurs tués: le reste s'enfuit vers Ilbars, que se retira avec précipitation dans le château de Khankah, une des cinq forteresses du Kharezme, situé entre Hezaresb and Kheïou, devant lequel il fixa son camp.

Les troupes impériales demeurèrent tout ce jour sur le champ de bataille, & le matin s'avancèrent pour attaquer Khankan. A la troisième heure, les coursiers affamés de carnage firent entendre leur trépignement autour du château;

A.D. 1740. Nad. 53. alors Ilbars réduit à l'extrémité vint présenter bataille avec ses Ouzbegs, ses Turcmans, & toute son artillerie.

Dès que le commandement royal fut donné, les Persans tombèrent avec furie sur l'ennemi, & avec l'aide du Créateur, & l'éternelle prospérité du puissant conquérant, les Kharezmiens furent défaits. Un grand nombre d'entre eux furent conduits par les guides des cimeterres dans le séjour de la mort, le reste, que le même sort menaçoit, au lieu d'entrer dans la forteresse, se mit à fuir à travers les champs ; mais la plupart furent tués ou pris avec leurs chefs, par les troupes qui les poursuivirent. Ilbars, avec ses Ouzbegs, se mit à couvert dans le château.

Cependant, l'infanterie Persane ayant eu ordre d'attaquer le camp ennemi des quatre côtés, se saisit à l'instant de leurs tentes, de leur artillerie, de leurs trésors, &c. fit prisonniers plusieurs soldats, qui étoient restés dans les tentes.

Ensuite les foudroyans canons, et les enflammés mortiers jouèrent pendant trois jours contre le château, & consumèrent la substance & la patience de ceux qui le défendoient. Les ingénieurs commencèrent en plusieurs endroits à creuser la terre pour faire des mines ; les bombes ébranlèrent les murs avec violence,

& les tours furent presque sapées. Enfin, les hardis guerriers, avec la fureur de Baharem, se préparèrent pour l'assaut. A.D. 1740. Nad. 53.

La garnison, se trouvant entièrement plongée dans le précipice de la calamité, demanda à se rendre, ainsi que plusieurs chefs des Ouzbegs, & le vingt-quatre du mois, ils vinrent humblement se prosterner devant la cour qui défend le monde. Ilbars, voyant le naufrage de son vaisseau & les jours de sa prospérité obscurcis, voulut néanmoins demeurer derrière le rempart de son obstination, & refusa de sortir. 26 Octobre.

Le lendemain sa Majesté envoya quelques soldats pour tirer du château, de gré ou de force, ce malheureux ainsi que ceux qui étoient demeurés avec lui.

Le clémence du généreux monarque étoit si grande, que rarement il tiroit l'épée du châtiment contre l'ennemi foible ou accablé ; mais Ilbars avoit été encouragé de toutes parts à la soumission. Lorsque la royale armée étoit en Bokhara, Chah Abou'l Feiz, roi du Touran, avec le pouvoir d'Afrasiab, lui avoit envoyé plusieurs fidelles messagers pour l'exhorter à l'obéissance ; quelques-uns, pour le même sujet, lui avoient été dépêchés de Tchargiou : au lieu de profiter de leurs avis, il les avoient tous fait mettre à mort.

A. D. 1740. Nad 53. Ces motifs obligèrent sa Majesté de se départir de sa clémence accoutumée & d'ordonner que le sang innocent fût vengé sur Ilbars, & sur vingt des perturbateurs du repos de l'empire, qui, comme lui, méritoient la mort.

Sa Majesté donna la principauté du Kharezme à Taher Khan Nevadeh Genghizi, cousin du roi du Touran, & fidelle serviteur de l'empire; les Ataliks & les Itaks furent nommés ministres de ces contrées.

Dans le nombre des accidens qui arrivèrent alors, fut celui-ci; le bruit s'étant répandu dans le camp que l'ordre avoit été donné pour le pillage, un parti considérable de soldats se hâta d'entrer dans le château pour le piller; mais l'Empereur l'ayant appris fit trancher la tête à trente d'entre eux dans la salle des gardes.

Avant sa défaite, Ilbars ayant envoyé à Kizak & à Aral, pour demander du secours, Abou'l Kheir Khan, prince de Kizak, s'étoit avancé avec un corps de troupes composé de Kizakiens, & d'Ouzbegs d'Aral; il avoit déjà atteint Kheïou, capitale du Kharezme, quand il apprit la situation des affaires: sur cela il envoya des messagers de confiance pour porter des paroles de soumission & d'obéissance à la très-haute cour: mais à peine ces messagers étoient partis, que,

ſaiſiſſant la première occaſion, il avoit tourné le cheval de la fuite vers Kizak. A.D. 1740. Nad. 53.

Quand cette nouvelle parvint à l'oreille ſacrée, les bannières conquérantes du monde furent déployées ſur le chemin de Kheïou, place fameuſe pour ſes fortifications, & où les Ouzbegs avoient un grand amas de proviſions.

Ce château avoit même été entouré d'un profond foſſé pour en éloigner les Perſans: mais ceux-ci paſſoient à travers des murs de feu avec plus de vîteſſe que les eaux, & traverſoient les eaux avec plus de violence que ne fait la tempête.

Les Ouzbegs, ſe repoſant donc ſur leurs forces, ſe réſolurent à la défenſe. Auſſitôt les tentes impériales furent dreſſées autour du château, qui fut étroitement bloqué; des foſſés furent creuſés de toutes parts, & l'eau s'écoula dans la plaine; les ouvriers, retrouſſant les pans de la robe de la diligence, mirent en trois jours les tranchées entièrement à ſec.

Les puiſſantes batteries furent alors dreſſées; &, quatre jour après que les boulets de canons & les bombes eurent inceſſamment tombé ſur la garniſon, ces miſérables s'aperçurent qu'au lieu de leurs eaux, ils s'étoient plongés dans des lacs de feu: auſſi vinrent-ils dans le milieu de ce quatrième jour apporter les clefs de

A.D. 1740. Nad. 53. leur forteresse au camp impérial, & leur soumission fut reçue avec bonté & clémence.

Sa Majesté choisit quatre mille jeunes Ouzbegs, &, les enrôlant dans sa victorieuse armée, les envoya au Khorassan ; elle rassembla tous les esclaves qui avoient été pris en Khorassan pendant le cours du dernier règne, & les rendit à ceux de leurs parens qui se trouvoient alors. Comme un grand nombre de Russes avoient jadis été faits captifs, elle leur donna aussi leur liberté, les laissant les maîtres d'aller où il leur plairoit. Il avoit été fait douze mille prisonniers en Khorassan, dont quatre mille étoient dans la citadelle de Kheïou ; à ceux-ci on fournit des chevaux, des bêtes de charge, & des provisions, pour les conduire dans leur propre pays, leur assignant pour habitation une ville à quatre parasanges d'Abiverd dans un lieu nommé Tchechemé Gelengiah, que les architectes de sa Majesté avoient bâti, & qui depuis porta le nom de Kheïouabad.

L'Empereur demeura dans le Kharezme pendant plusieurs jours pour en régler les affaires ; &, ayant trouvé que, donner une armée surnuméraire au prince de Kharezme, ce seroit un trop pesant fardeau pour les habitans de ce pays, il se contenta de recevoir

les plus fortes proteſtations d'obéiſſance & de fidélité de la part de leurs chefs: ainſi il ne laiſſa à ce prince qu'un corps de troupes de ſes propres territoires; &, le dix-ſept du bienheureux mois de Ramazan, il tourna les reines de ſon courſier, & parvint à Tchargiou le quatre du mois Chaval. A.D. 1740. Nad. 53.

Dans ce lieu ſe rendit Hakim Biatalik, premier miniſtre de Chah Abou'l Feiz, roi de Touran, chargé de la part de ce roi d'une ambaſſade, & de pluſieurs préſens; il y fut reçu avec de grands honneurs, & des marques de diſtinction, & enſuite congédié. L'armée partit de Tchargiou, & vint à Mérou; là, Neïaz Mohammed Khan, prince de Balkhe, fut mandé, ainſi que le gouverneur d'Andekhod, & les chefs de ces quartiers: ils reçurent des inſtructions pour régler les affaires de leurs gouvernemens.

Après ces arrangemens, les auguſtes troupes ſe mirent en marche pour Mechched, elles paſsèrent par Kelat, par Meïab, & par Kiopekab, pays qui étoient autrefois l'habitation de ſa Majeſté.

Quoique Nader Chah eût déjà embelli Kelat par les plus ſuperbes bâtimens, il donna de nouveaux ordres ſes ouvriers pour y bâtir des marchés, des places, des bains, moſquées, & des écuries. De ce lieu il envoya un gou-

A.D. 1740. Nad. 53. verneur, & des officiers convenables à Kheïouabad, & joignit aux anciens habitans du pays les captifs qu'il y avoit transplantés de Kheïou.

Ayant ainsi réglé toutes choses, sa Majesté s'avança par la route d'Acheretabad en Khabouchan & Rarkan ; elle passa plusieurs jours dans ces agréables marches, &, étant arrivée
Décembre. en Khorassan à la fin du mois Chaval, vint augmenter le lustre de la demeure sacrée de Mechehed.

Après la conquête de l'Indostan, sa Majesté avoit fait vœu de donner à une mosquée une lampe enrichie de pierreries : en action de grâce pour ses victoires dans le Turquestan, elle avoit promis d'y placer une serrure ornée de pierres precieuses, & ce fut dans Mechehed qu'elle remplit ses saints engagemens.

Peu du jours avant l'arrivée de l'armée royale à Mechehed, un ambassadeur extraordinaire des Indes présenta à Nader Chah une lettre d'amitié de la part de Mohammed Chah, avec divers présens, parmi lesquels étoient plusieurs files d'éléphans ; il étoit aussi chargé d'un écrit par lequel cet empereur assignoit à sa Majesté les revenus des districts du Sud & du levant de l'Atek, qui avoient autrefois appartenus aux soubadars de Tahta & de Cabul.

Il avoit déjà été accordé que les diſtricts des deux côtés de l'Atek ſeroient diviſés entre les deux empires, & que les revenus du gouvernement de Lahor ſeroient donnés pendant trois ans à la Perſe; mais que, ce temps expiré, ils reviendroient à l'empereur des Indes: on avoit diſpoſé de ſa même manière des revenus de Tahta, & de Sind. Cependant, Naſſer Khan, qui ſe trouvoit dans l'armée Perſane au retour de l'Indoſtan, avoit fait des inſtances à ſa Majeſté pour qu'elle annexât les revenus du Cabul à ſon empire, ce qu'elle avoit généreuſement refuſé. A.D. 1740. Nad. 53.

C'étoit en reconnoiſſance de cette grandeur d'ame que Mohammed Chah, d'ailleurs, pénétré du ſentiment qu'il devoit aux faveurs reçues de Nader, lui avoit envoyé cet ambaſſadeur, avec ordre aux ſoubadars de Tahta, Lahor, & Sind, de ſouſtraire, des revenus appartenans à l'empire des Indes, la valeur de cent vingt mille *tomans*, & de les annexer pour jamais à l'empire Perſan. Le grand Viſir Kamreddin Khan, les Emirs de l'Indoſtan, les ſoubadars de Lahor & de Moltan, avoient auſſi ſaiſi cette occaſion pour faire des dons précieux à Nader Chah.

Cet ambaſſadeur fut donc traité ſplendidement, & congédié avec les plus grandes marques d'honneurs. "Dans le même temps

A.D. 1740. Nad. 53. Thahmaſp Kuli Khan, commandant en chef de Cabul, qui avoit été envoyé contre les troupes obſtinées de Touran, fit ſavoir à la glorieuſe cour, que les Ouzbegs de Katagan s'étoient d'abord ſoumis, quoiqu'avec la trahiſon dans le cœur; qu'il avoit découvert leur diſſimulation, & les en avoient punis, en détruiſant pluſieurs d'entre eux avec ſon impitoyable ſabre: mais qu'après en avoir choiſi un certain nombre pour les enrôler dans le ſervice royal, il les avoit mis en ordre; & que, les faiſant marcher en avant, il alloit lui-même ſe rendre à Cabül, par la route de Bamian.

CHAPITRE IV

Les Etendards qui ſubjuguent le Monde quittent le Khoraſſan, & s'avancent vers le Dagheſtan. Tranſactions de ce Temps.

L'AME rayonnante de ſa Majeſté avoit réſolu de venger la mort d'Ibrahim Khan d'heureuſe mémoire ſur les coupables Lekzies de Giar & de Tellé. C'étoit dans ce deſſein, comme il a été déjà dit, que Gani Khan, gouverneur de

Naderabad, avoit été envoyé contre eux à la tête des Afgans Abadalis. Lors donc que sa Majesté se fut reposée de la conquête de Kharezme, elle ordonna qu'un corps considérable de troupes, sous la conduite d'habiles commandans, allassent d'abord porter dans Chirvan & dans Derbend les flammes de son ire, & les entretinssent dans de continuels combats, jusqu'à l'arrivée de l'armée entière ; les Ouzbegs de Touran & de Kharezme furent aussi détachés des forces impériales, s'embarquèrent sur cette mèr aux vagues de fer, & flottèrent dans l'océan de la guerre. A.D. 1740. Nad. 53.

L'armée royale demeura deux mois en Khorassan en de perpétuelles réjouissances; enfin sa Majesté confia les affaires de cette province au prince Nasralla Mirza, &, le Mercredi vingt-sixième de Zou'lheggé au soleil couchant, les magnifiques bannières furent déployées pour cette nouvelle expédition. 23 Février, 1741.

Comme les provisions de Nichapour & de Sebzovar avoient été consommées par les Ouzbegs & les Kharezmiens, & comme cette année on ne trouvoit que peu de fourrages dans la route qu'on devoit naturellement prendre, & qu'il y en avoit abondamment dans d'autres provinces ; il fut décidé que l'armée passeroit par Khabouchan, par Afterabad, &

A.D. 1741. Nad. 54. par Mazenderan ; ainsi, le second du mois Moharrem 1154, les très-glorieuses tentes 28 Février. furent dressées dans la station d'Aliabad Khabouchan.

CHAPITRE V.

Évènemens de l'Année de la Poule, répondant à celle de l'Hégire 1154.

LA nuit du Mardi troisième de Moharrem, après la troisième heure, le roi des rois ordonna aux trésoriers de la nature de célébrer l'entrée du soleil dans le signe du Belier, en parsemant d'étoiles d'or l'étendue argentée du firmament.

Les exécuteurs de la volonté divine couvrirent la terre d'un tapis de roses tissu d'arbustes & de fleurs, tandis que l'astre du jour, comme un glorieux sultan, s'appuyoit sur son nouveau trône. Les bienfaisantes ondées ranimoient les roses, & leur donnoient une douce fraîcheur. L'haleine du Zéphyr agitoit la tulipe siégeant sur le trône couleur d'émeraude de sa tige, & secouoit la rosée dont ses

feuilles étoient chargées. Le printemps, ainsi qu'un habile général, rangeoit en bataille les lis & les anemones ; & l'agréable souffle du vent du couchant chassoit les tempêtes du mois de Deï. A.D. 1741. Nad. 54.

Cependant l'armée victorieuse dressoit ses tentes, qui ressembloient aux fleurs printanières, tantôt sur le bord des déserts, tantôt sur le penchant des collines.

Quand les troupes eurent atteint Semelkan, le temps changea, & au besoin de pluie succéda la disette de provisions. Pendant six stations, les plaines arides n'offrirent ni herbes ni fourrages ; les bestiaux mouroient de faim, & plusieurs chevaux périrent au passage des rivières. Enfin, comme à chaque saison rigoureuse en succède une favorable, & qu'il n'est nulle difficulté sans secours, en arrivant à Cheherec Craili on trouva les bordures des plaines, semblables au giron d'une personne qui cueille des bouquets, remplies d'herbes & d'arbustes fleuris ; en ce lieu le camp auguste jouit du bien-être & du repos, après tant de peines & d'inquiétudes.

Sa Majesté, continuant sa marche à petites journées, fit ensuite dresser ses tentes victorieuses au nord de la rivière Kerkan du côté du désert, où elles restèrent jusqu'à ce que les animaux fussent recouvrés de leurs fatigues.

A. D. 1741. Nad. 54. Alors un meſſager arriva de la part des commandans envoyés à Giar & à Tellé; il informa ſa Majeſté que les ſerres de la fortune & le puiſſant bras de la proſpérité avoient totalement châtié les tribus rebelles, & leur avoient ouvert les portes de la deſtruction.

Ces rebelles, comme il a été déjà dit, étoient les Lekzies de Giar & Tellé, notés par leurs révoltes & leurs ſéditions; ils occupoient le côté du midi du mont Alborz, une des plus fameuſes montagnes du monde, & dont le ſommet frappoit le firmament. Les commandans, envoyés contre eux, étoient arrivés le 10 Février. quinze de Zou'lheggé ſur les bords de la rivière Kanik; à leur approche les Lekzies avoient fortifié trois places, Giar, Giarouk, & Agziſer; ils avoient mis dans chacune une garniſon aſſez conſidérable, non ſeulement pour s'oppoſer aux Perſans, mais auſſi pour pouvoir eſpérer de les battre.

Les troupes royales avoient d'abord attaqué Giar, & rendu compagnons de la mort pluſieurs ſoldats ennemis; les autres avoient abandonné le fort, & s'étoient retirés à Giarouk. Là, après de perpétuelles eſcarmouches pendant pluſieurs jours, où un grand nombre des Lekzies périrent, ces malheureux furent contraints à gagner leur troiſième refuge, ſitué ſur la cime de la montagne.

Cette place, presque inaccessible par la quantité de bois & d'arbres qui l'entouroient, avoit un passage très-difficile nommé la gorge d'Agziser, où le soleil voyageur pouvoit à peine monter, & où le léger coursier de la lune ne pouvoit passer. A.D. 1741. Nad. 54.

Ce fut pourtant de ce côté que les Abdalis avoient demandé à commencer l'attaque avant l'arrivée du corps de l'armée, & qu'ils avoient combattu depuis le matin jusqu'au soir aux dépens de la vie de plusieurs des deux partis. A minuit les soldats, soutenus d'un courage indompté, avoient commencé d'escalader les murailles, ainsi qu'une prière exaucée monte à la demeure des cieux. Les Lekzies, sans perdre de temps, faisoient rouler de grosses pierres sur les assiégeans, & laissoient tomber sur eux une pluie de flèches & de balles, sans pouvoir faire reculer les courageux héros & les empêcher de gagner terrain.

Quoique cent Abdalis eussent été ou tués blessés, néanmoins, avec l'aide de la Providence, ils avoient pris le fort; & les vaincus, voyant toute issue fermée pour eux du côté du nord de la montagne, s'étoient en grand nombre précipités du haut des monts dans la caverne du néant. Enfin tous ces malheureux avoient été ou massacrés, ou faits captifs; leurs ha-

A.D. 1741. Nad. 54. bitations, leurs places fortes avoient ſubi la violence du vainqueur, & avoient été raſées juſques dans leurs fondemens, de manière que nulle trace d'eux n'étoit reſtée.

En récompenſe d'une telle victoire, ſa Majeſté envoya deux cents mille roupies, & des robes ſplendides, pour être diſtribuées aux officiers & aux ſoldats de cette heureuſe armée, accompagnant ces dons d'une lettre remplie de bonté.

Quelques jours après les mêmes commandans firent ſavoir à ſa Majeſté, qu'ils avoient auſſi battu les Lekzies de Tellé ; qu'après les avoir pourſuivis juſqu'à la rivière Semour, ils en avoient fait un grand carnage dans un lieu nommé Kaſſour, rendant captives leurs familles, & nettoyant les plaines de Giar & de Tellé de cette ſéditieuſe tribu ; mais qu'enfin, à leur retour, par l'ordre du deſtin, deux cents Perſans avoient péri dans les neiges.

Après toutes ces nouvelles, l'armée royale quitta les bords du Kerkan, &, paſſant par les dehors d'Aſtrabad, arriva à Echeref, lieu agréable, où elle ſe repoſa pendant trois jours, & pourſuivant ſon deſſein, elle continua ſa marche par la voie de Sovad.

Dans le nombre des évènemens remarquables de cette année fut le danger que ſa Ma-

jeſté courut en Mazenderan, dont les provinces fortifiées ſous les anciens rois conſiſtoient en bois & en épaiſſes forêts. A.D. 1741. Nad. 54.

Un Dimanche, vingt-huitième du mois Sefer, lorſque la conjonction de Mars & du ſoleil eut ſuccédé à celle des deux planètes de mauvais augure, Nader avec ſon Haram, ſa ſuite, & une compagnie de ſes gardes, ayant paſſé le *Pol Sepid*, ou Pont blanc, ſe trouva dans le diſtrict de Sovadkouk entre Zirab & Pehigian, près du château d'Olad, place dont fait mention le poëme héroïque Chahnamé. En ce lieu un miſérable, s'étant mis en embuſcade derrière un arbre, à vingt pas de diſtance, prit l'invincible Sultan pour le but de ſon mouſquet. 3 Mai.

La Providence divine préſerva la vie du héros; mais la balle raſant ſon bras droit y fit une légère bleſſure d'environ un pouce de largeur, &, paſſant ſur ſa main, alla frapper ſon cheval à la tête, lequel s'abattit auſſitôt. Le prince Riza Kuli Mirza, & les gardes de ſa Majeſté, confondus d'un tel accident, ſe hâtèrent de courir après le traître, mais il leur échappa à travers les bois, & ils perdirent ſes traces dans l'épaiſſeur de la forêt. Ainſi les ſoins de l'Eternel repouſſoient avec le bouclier de ſa merci les traits du danger lancés contre ce conquérant; ainſi ils détournoient les

A.D. 1741. Nad. 54.

bouffées de vent qui souffloient contre la lampe illuminatrice du monde, vérifiant ce que dit le livre sacré, " Ils désiroient d'éteindre " avec leur souffle la lampe de Dieu, mais " Dieu a rendu sa lumière parfaite."

Pour en revenir à notre narration; quand l'armée fut parvenue en Tehran, Riza Kuli Mirza eut ordre d'y établir ses quartiers d'été & de résider dans cette province, dont les revenus lui furent destinés. Vers le milieu de Rabiu'lavel les troupes royales arrivèrent à Kazvin, où ayant séjourné quinze jours, elles se mirent en marche pour Kebla par la route de Keratchédague & Berdá, & de là allèrent en avant par Chadaghi. Sur la route, les chefs des tribus des Lekzies, qui s'étoient retirés sur la pointe des rochers d'Alborz, & dans les lieux inaccessibles du Daghestan, vinrent au camp, & eurent l'honneur de baiser le marchepied du trône de sa Majesté; ils promirent obéissance, service, & tribut.

Dans le commencement de Giumadi'lakhri les tentes furent fixées aux extrémités du Daghestan, où sa Majesté apprit les désordres arrivés en Kharezme, & le meurtre de Taher Khan, prince de ce pays, dont voici le détail.

Quand l'armée étoit en Kharezme, une bande d'Ouzbegs & d'Araliens obstinés, qui en habitoient la partie septentrionale, confinant

à Kizak, s'enfuirent à l'approche des conquérans: alors Pourali, fils d'Abou'l Kheir Khan étoit prince de Kizak; il joignit les fugitifs, affiégea & prit le château de Kheïou, tua Taher Khan & plusieurs des commandans royaux, après quoi il s'empara de la principauté de ces contrées. A.D 1741. Nad. 54.

Sur ces nouvelles, sa Majesté ordonna au prince Nafralla Mirza, ainsi qu'à plusieurs officiers, de conduire les troupes du Khoraffan contre ces rebelles, & de reprendre les territoires qu'ils avoient envahis; elle nomma Mohammed Ali Khan Kirklou, & Hagi Seifeddin Khan Beïat, directeurs de la maison du prince, & les ayant instruits de ses intentions, les envoya en Khoraffan avec ordre de faire les préparations nécessaires pour cette expédition, de se rendre pour le jour du nouvel an en Kharezme, dans l'armée du prince.

L'armée impériale ayant séjourné un mois entier à Gazikmouk, Khasfoulad Khan, Serkhaï, Ofmeï, & plusieurs autres chefs, vinrent au glorieux camp, & baisèrent le sacré marchepied: leur soumission leur mérita de grandes faveurs de sa Majesté; ils en reçurent de magnifiques robes, & des chevaux avec des caparaçons d'or.

Au commencement du mois Regeb, Nader Chah marcha contre les rebelles d'Oar, qui

D. 1741. Jad. 54. habitoient la partie la plus reculée du Daghestan, joignant la Circassie. Il est impossible pour le coursier de la plume de traverser la vallée de la description de ces routes difficiles & raboteuses.

L'entière étendue de ce pays est de douze jours de marche, dans laquelle on ne trouve pas un seul terrain uni, & à peine un sentier où deux soldats d'infanterie puissent passer de front ; dans le plus fort de l'été, les collines y sont rarement dépourvues de neige, & ses plus extrêmes chaleurs sont semblables à l'hiver des autres contrées.

L'armée ayant demeuré quinze jours dans ces quartiers pour punir les rebelles, il arriva qu'une troupe de soldats, faute de guides habiles, se trouvèrent dans un lieu inconnu entre des monts couverts de neige, où, en étant venus aux prises avec l'ennemi, quelques-uns d'entre-eux revinrent dans les régions heureuses, tandis que d'autres tombèrent dans celle de la misère.

C'étoit alors le temps de l'entrée du soleil dans le signe du Scorpion ; & la violence des neiges & des pluies empêcha l'armée royale d'achever la réduction de la tribu d'Oar ; en conséquence elle quitta sa station, & Serkhei, avec sa famille, la suivit à Derbend.

Au commencement de la marche de l'Em-

pereur contre la tribu d'Oar, Osmeï avoit été envoyé à Kerakeitaf pour transplanter quelques familles de Lekzies, & pour faire parmi eux des levées de soldats qui devoient venir joindre le corps d'armée à Derbend. Nader, à son retour, & lorsqu'il étoit dans le voisinage de Tcherag, district du Daghestan, apprit que ces troupes, après avoir quitté Kerakeitaf, & en traversant les forêts, avoient, à l'instigation d'Osmeï, été attaquées par une compagnie de Lekzies, & que ne pouvant former un corps dans ces étroits défilés, elles avoient été battues, & avoient perdu leurs bêtes de charge, & leurs chevaux. A. D. 1741. Nad. 54.

Cette nouvelle souffla le feu de la colère dans l'ame de sa Majesté, & la fit résoudre de ne point tourner ses étendards d'un autre côté jusqu'à ce qu'elle eût subjugué des rebelles si opiniâtres. Elle ordonna donc qu'on amassât des provisions depuis Teflis, aussi loin que Tauris, Khelkhal, & Ardebil, & qu'avec de l'artillerie on les fit parvenir le cinquième de Chaaban, au camp en Derbend sur des bêtes de charge.

Le quatorzième, l'Empereur, laissant le camp & les bagages, marcha à la tête d'un escadron vers Kerakeitaf, fit construire des forts depuis Derbend jusqu'aux extrémités du

A.D. 1741. Nad. 54. pays des Lekzies, à la diſtance de deux ou trois paraſanges l'un de l'autre, dans chacun deſquels il laiſſa des troupes avec ordre de ſe ſaiſir de tous les territoires de ces rebelles, & de les pourſuivre juſqu'à ce qu'ils fuſſent anéantis.

5 Novembre. Le dix de Ramazan, ſa Majeſté retourna à l'armée ; &, ayant choiſi ſes quartiers d'hiver en un lieu rempli d'eau & de fourrages, y établit ſon camp ; elle y plaça ſon ſérail, commandant aux chefs de ſon armée de ſe bâtir des maiſons de timbre & de canne, pour ſe mettre à l'abri des rigueurs de la prochaine ſaiſon.

Voici à préſent ce qui arriva d'heureux pendant ces temps.

On a vu que dans les forêts du Mazenderan il avoit été tiré un coup de mouſquet ſur la perſonne ſacrée de l'Empereur : la tribu de Taimni avoit été ſoupçonnée de cet attentat, parce qu'alors quelques uns d'entre eux avoient pris la fuite ; les fugitifs, pourſuivis, avoient été pris ſur les confins d'Oubé & de Chafilan, & conduits devant la préſence royale. On avoit appris d'eux qu'un ſerviteur de Dilaver nommé Neikcadem avoit fait cette horrible entrepriſe à l'inſtigation d'Aka Mirza fils de Dilaver ; celui-ci fut puni comme il le méri-

toit, tandis que l'aſſaſſin Neikcadem ſauva ſa vie par une ſincère confeſſion de ſon crime, & eut ſeulement les deux yeux arrachés. A.D. 1741. Nad. 54.

Un ambaſſadeur de Mohammed Chah, puiſſant empereur de l'Indoſtan, arriva au camp, chargé de préſenter de riches dons à ſa Majeſté, & pour la féliciter de ſes conquêtes du Touran & du Kharezme : il fut reçu, & congédié avec de grands honneurs.

D'un autre côté, Nezif Effendi & Menif Effendi furent envoyés par la Porte, accompagnés d'Hagi Khan, ambaſſadeur de ſa Majeſté en Turquie, & ils parvinrent à la haute cour dans le mois de Zou'lkadé.

Nader Chah avoit auparavant reçu une lettre de l'empereur Ottoman, qui refuſoit l'établiſſement de la ſecte de Giafer, & la demande d'ériger un cinquième pillier dans la moſquée de la Mecque.

En conſéquence, il fit la réponſe ſuivante :

« Avant que l'empire de l'Iran appartînt « aux Sultans Turcmans, quelques provinces « de la Natolie, des Indes, & du Turqueſtan, « furent annexées à cet état. Lorſque par « les décrets du ſort cet empire eût été tranſ- « féré à la race de Sefevi, Balkhe, & ſes dé- « pendances, tombèrent en la poſſeſſion des « Ouzbegs, l'Irak en celle des Arabes ; Cabul

A.D. 1741. Nad. 54. " passa sous la domination des empereurs de " l'Indostan; Diarbecr & une partie de " l'Azarbigian obéirent à la Porte; les limites " entre Timour & les anciens empereurs " furent reconnues & rétablies. Quand, par la " faveur de la Providence, nous fûmes élevés " au trône de Perse, notre dessein fut, avec " l'aide du ciel, de réunir à l'empire toutes " ces provinces qui en avoient été démem- " brées; excepté celles qui étoient possédées " par les Turcs. Nous désirâmes que sa Ma- " jesté l'empereur Ottoman acceptât d'abord " notre proposition relative à la cinquième " secte, comptant de resserrer par là les nœuds " de l'amitié qui unissoient les deux empires, " de manière que tout sujet de dissention fût " anéanti entre nous, & que les possessions " des deux souverains demeurassent inalté- " rables. Comme notre juste demande ne fut " pas acceptée, & que nous persistons à croire " que l'établissement de la cinquième secte as- " surera la paix entre les vrais croyans, & " comme l'empereur des Turcs est le Calife " de la vraie religion, nous sommes bien aises " de manifester à tous nos secrètes intentions; " & nous déclarons, qu'avec une inclination " amicale & fraternelle, nous sommes résolus " d'aller nous-mêmes en Turquie, espérant

« que dans une conférence entre nous & l'empereur Ottoman nous conclurons cette grande « affaire à notre mutuelle satisfaction. » A.D. 1741. Nad. 54.

Pendant que tout ceci se passoit, Osmeï, qui tâchoit d'obtenir grâce pour sa trahison, envoya son fils & deux de ses filles en otage à la cour, sous la conduite de plusieurs de ses chefs. Enfin les affaires du Daghestan étant presque terminées, Nader Chah congédia les Effendis chargés de sa lettre.

Cependant, dans les faveurs que le roi des rois conféroit à sa Majesté, celle de la préservation de son armée fut toujours marquée visiblement. Au plus fort de l'hiver, lorsque la neige & les pluies ne cessoient avec leurs longs fils d'ourdir un blanc manteau pour couvrir les plaines, des provisions étoient apportées de toutes les contrées de l'empire, & remplissoient le camp d'une telle abondance, que l'armée aussi nombreuse que les étoiles eut tout à souhait, malgré l'âpreté du froid, & la stérilité du pays.

Quoique dans les plaines de Mogan (comme il a été déjà raconté) la secte erronée, qui avoit autrefois prévalu, eût été expulsée de l'Iran, toutefois pour confirmer ce changement de religion, sa Majesté trouva bon de faire publier depuis Derbend jusqu'aux extrémités des pro-

A.D. 1741. Nad. 54. vinces de Cabul & de Peichaver, une ordonnance royale dans ces termes :

“ Que tous les gouverneurs, chefs, & favans “ auffi nombreux que les Cherubins, que tous “ les explicateurs des lois, les magiftrats des “ cités, les pères de familles, les commandans, “ ainfi que tous les habitans de l'empire facré, “ enfin tous ceux qui, fe repofant fous l'ombre “ du palais éternel de notre empire, efpèrent “ en notre protection, fachent, que, dans l'an- A.D. 1500. “ née 906, Chah Ifmaïl Sefevi, ayant entraîné “ les peuples comme des troupeaux à fuivre “ fes innovations, pofa parmi eux les fonde- “ mens de l'héréfie, que par là il ralluma la “ haine parmi les vrais croyans, & éleva “ l'étendard de la diffention, de manière que “ le fang des fidelles fut répandu de tous “ côtés ; que pour ces raifons, lorfque dans la “ grande affemblée des plaines de Mogan, “ les peuples de l'Iran nous fupplièrent d'ac- “ cepter l'empire, nous ne condefcendîmes à “ leurs défirs, que fous la condition que ces “ deftructives erreurs de Chah Ifmaïl fuffent “ abolies, & que la domination des Juftes Ca- “ lifes (auxquels Dieu faffe paix !) fût recon- “ nue, comme elle l'étoit du temps de nos il- “ luftres aïeux ; qu'en conféquence nous con- “ fultâmes les gens de notre cour, doués de

« ſavoir & d'intelligence, les éclairant par le « ſoleil de notre préſence royale ; qu'ils nous « informèrent, qu'après la miſſion du meilleur « des prophètes (ſur qui & ſes compagnons « ſoit éternellement la grâce du Très-haut) « tous ſes ſucceſſeurs dépensèrent leurs vies & « leurs fortunes pour établir la véritable croy- « ance ; qu'ils abandonnèrent à cet effet amis & « parens, & ſupportèrent conſtamment toutes « ſortes de rebuts & de blâme, tant des grands « que des petits ; que par cette conduite ils « obtinrent les plus ſignalées faveurs du pro- « phète, & furent honorés de ce verſet de « l'Alcoran, deſcéndu exprèspour eux ; « Les « plus excellens des hommes ſont ceux qui « fuirent avec le prophète, qui l'aſſiſtèrent, & « tous ceux qui leur ſont généreux ;" qu'après « la mort du grand prophète, le Califat fut « l'héritage de ſes illuſtres compagnons, de- « venus guides de la religion, & directeurs de « ſes rites & ordonnances ; que le premier fut « un des deux élus, qui avoient été enfermés « avec lui dans la cave, le glorieux Ahmed « Mokhtar Abou Becr le Vrai (ſur qui ſoit la « paix de Dieu !) que le ſecond fut le grand « ornement de la chaire & de l'autel, Omar « Ben Elkhôtab ; qu'à celui-ci ſuccéda l'éclairé « Oſman Ben Afan, après lequel régna le « victorieux lion du Trés-haut, le merveilleux

A.D. 1741.
Nad. 54.

A.D. 1741. Nad. 54. " Ali Ebn Abi Talib (à qui Dieu fasse paix !); " que chacun de ces califes préserva la plus " stricte unanimité pendant son règne, & fut " affranchi de dissentions & de disputes ; qu'ils " conservèrent l'amitié fraternelle, & expul- " sèrent l'hérésie & l'infidélité ; qu'après la " mort de ces quatre califes, les croyans con- " tinuèrent dans la concorde sur les points " essentiels, bien que les mois & les années " eussent amené quelque changement, & pro- " duit quelques différences au sujet des jeûnes, " des prières, & des pélerinages. le fond de la " religion étant toujours le même ; qu'enfin il " n'y eut ni discontinuité ni défaut dans le " pur amour envers le prophète, ses com- " pagnons, & ses enfans, jusqu'au temps " qu'Ismaïl Chah répandit ses erreurs : qu'en " conséquence de ces instructions parvenues " aux Persans par nos ordres, ceux-ci ayant " abjuré leurs hérésies, & s'étant saisis des " bords de la robe de la révérence pour les " quatre pilliers supportant l'édifice de la " religion, nous acceptâmes l'Empire en " cette considération, & résolûmes d'établir la " cinquième secte de Giafar ; que nous en- " voyâmes déclarer notre dessein, dans l'espoir " qu'il seroit approuvé de sa haute Majesté " exaltée au dessus des étoiles, seigneur des " deux continens, & des deux mers, serviteur

A.D. 1741.
Nad. 54.

" des deux cités sacrées, un second Iscander " Zoulcarnein, le protecteur de la religion " avec la dignité de Dara, l'empereur des " Turcs, dont le consentement auroit produit " une paix & un bonheur durable: que depuis " que les plaines de Derbend sont éclairées " par nos fortunées bannières, & ornées par " nos glorieuses troupes, nous avons consulté " sur les moyens d'achever cette grande en- " treprise, & d'en rendre le succès inaltérable; " ayant entendu en pleine assemblée les opi- " nions des chefs de notre religion, & celles " de tous les hommes savans qui étoient avec " nous; qu'ils ont éclairci tous nos doutes, " entièrement écarté le voile de l'incertitude, " & ôté tout sujet d'hésitation, en nous con- " vainquant plus que jamais, que toutes ces " hérésies & disputes ne viennent que de Chah " Ismaïl, & que sans lui tous les fidelles au- " roient été unis de croyance dans les points " fondamentaux de la religion.

" A ces causes, par l'assistance du Très-haut, " nous faisons publier cette très-noble & très- " sacrée déclaration, ordonnant que tous nos " sujets reconnoissent que la légitime dignité des " quatre califes n'a jamais été disputée que de- " puis l'hérésie de Chah Ismaïl, & qu'ils y ont " des droits établis dès le commencement de " la religion Musulmane; nous enjoignons à

A. D. 1742. Nad. 55. " nos dits ſujets de renoncer à toute erreur " contraire, & aux prédicateurs de ne nom- " mer en chaire ces quatre califes qu'avec les " titres qui leur ſont dûs; & d'accompagner " toujours leurs noms du ſouhait de la paix " du ſeigneur ſur eux. En outre nous vou- " lons, que le très-excellent & très-illuſtre " Mirza Mohammed Ali ſoit le miniſtre de " notre volonté, & rende publique cette or- " donnance dans toute l'étendue de notre do- " mination, afin que tous & un chacun s'y " ſoumettent, & ſoient aſſurés que, par la " moindre oppoſition à notre décret, ils en- " courroient la colère du ciel, & notre re- " doutable reſſentiment."

CHAPITRE VI.

Evènemens de l'Année du Chien & de l'Hégire, 1155.

La nuit du Mercredi quatorzième du mois ſacré de Moharrem, le rayonnant ſoleil entra dans ſon palais du Belier. L'Oſmeï de l'hiver, qui avoit opprimé les troupes de pluſieurs

plantes colorées, & dépouillé de leurs orne- A.D. 1742. Na'. 55.
mens les berceaux de roses, s'enfuit, ainsi que les Lekzies des frimats & des glaçons ; ils quittèrent les montagnes du Daghestan à l'approche des troupes printanières. Le vil imposteur Bahman, qui, sortant des régions du Touran, & voyant les jardins dépourvus des Kizlebaches des roses flamboyantes, avoit élevé l'étendard de l'indépendance, fut détruit par l'impétuosité de l'armée du printemps.

Ce même Mercredi la fête du nouvel an fut célébrée avec pompe, allégresse & prospérité.

Nadah Chah avoit résolu de ne point perdre de temps pour terminer avec le Turc sa grande entreprise sur l'établissement de la cinquième secte. Son intention étant de mettre, ensuite, ordre aux affaires de ses états, de résigner l'empire à un des princes ses fils, &, se retirant à Kélat son ancien domicile, de donner ainsi un fameux exemple de la brieveté des règnes de ce monde.

Dans ce dessein, il ordonna à d'ingénieux architectes, à d'habiles géomètres, à de laborieux artistes, de se rassembler à Kélat, d'y élever de superbes édifices, & de magnifiques palais, dont les faîtes pussent atteindre la voute de la septième sphère ; d'y bâtir des maisons, des bains, des boutiques, des caravanserais ;

A.D. 1742. Nad. 55. d'y conſtruire des aqueducs, où ils conduiroient des eaux ſemblables aux ſources de Couſſer, d'auſſi beaux lacs que le puits de Zemzem, & clairs comme la fontaine de Selſebil. Il fit auſſi apporter, dans cette place la mieux fortifiée de l'univers, ce qu'il y avoit dans ſon royaume de plus précieux en meubles, robes, ornemens, néceſſaires pour ſon palais & pour ſa glorieuſe garderobe; enfin il renferma toutes ſes richeſſes dans ce ſéjour auſſi délicieux que le paradis & que les jardins éternels.

19 Mai. Le Mardi, vingt-cinquième de Rabiu'lavel, lorſque le ſoleil étoit au milieu des Jumeaux, & que l'air étoit tempéré, l'armée royale ſe mit en marche pour punir les révoltés de Tabriſran : elle quitta le déſert de Caferi ; &, ayant ſaccagé, ruiné, & brûlé les maiſons des rebelles, elle détruiſit leurs champs, & ne laiſſa aucune trace d'eux. De là les héros ſe répandirent dans les autres diſtricts du Dagheſtan, ravageant les villages, les châteaux, les habitations, comme le feu au milieu de coton, les loups parmi les troupeaux, un torrent à travers les ruines.

Le Chemkhal ou prince de Dagheſtan & Serkhaï furent pendant ce temps preſque toujours dans les troupes royales, & ſe montrèrent très-ardens à faire le ſervice ; mais Ahmed

Osmeï, craignant le châtiment dû à sa trahison, se fortifia dans le château de Kereiche, sur le sommet d'un mont très-élevé, dont les défilés étoient de difficile accès, les côtés entourés de forêts & de bois, & qui avoit un seul sentier, si étroit qu'à peine on pouvoit s'y tenir. A.D. 1742. Nad. 55.

Après que les rebelles du Daghestan furent réduits, les affaires de ce pays & de celui d'Oar réglées, sa Majesté s'avança elle-même vers ce fort inaccessible d'Osmeï. Pendant trois jours les champions courageux comme des éléphans, & furieux comme des lions, continuèrent l'attaque, & après de violens assauts & de terribles secousses, ils prirent possession de la montagne & du château ressemblant au firmament.

Osmeï, se voyant dans cette extrémité, s'enfuit du côté d'Oar, laissant derrière lui sa famille, & plaçant son pied sur les plaines du péril. La garnison & les habitans de Kerakeitaf tournèrent vers le grand conquérant le visage de la supplication, & touchèrent de leur front la terre qui étoit sous ses pas. Sa Majesté pardonna leur offense, & ordonna seulement que leur forteresse bâtie de pierres & de briques fût rasée.

On a déjà vu qu'après la conquête du Kharezme & la punition d'Ilbars, Taher Khan avoit été établi Vali de cette principauté. Il

A.D. 1742. Nad. 55. a été dit que sa Majesté, étant en Daghestan, avoit reçu la nouvelle de la mort de ce prince, causée par la rebellion d'Abou'l Kheir Khan, joint à Ertouk Eniak, & aux autres mécontens d'Aral, lesquels, après avoir rompu les liens de l'obéissance, s'étoient choisis pour gouverneur le fils d'Abou'l Kheir Khan; on a raconté comment sa Majesté, irritée de voir payer ses bienfaits & sa clémence de tant d'ingratitude, avoit envoyé Nasralla Mirza son lieutenant général en Khorassan pour châtier les révoltés, lui ordonnant de conduire toutes ses forces & son artillerie contre Kharezme, & de s'y rendre pour le jour du nouvel an.

Quand donc Ertouk Eniak, & les autres chefs d'Aral & du Kharezme, furent informés de la marche du prince, & furent revenus de leur ivresse causée par le vin de l'ambition, ils se repentirent de leur folie, &, remplis de crainte, se hâtèrent de se rendre en Khorassan; ils recontrèrent Nasralla Mirza près de Mérou, & lui démandèrent pardon & grâce, offrant de rendre les prisonniers & d'enrôler de nouvelle troupes dans son armée.

Le prince s'arrêtant à Mérou, envoya demander la volonté de l'Empereur, aussi puissant que Soliman, qui, en considération de cinq cents fidelles Ouzbegs qu'il avoit dans son armée, pardonna aux rebelles, & à la re-

quête de ces vaillans ſoldats, donna la principauté du Kharezme à Abou'l Mohammed fils d'Ilbars, qui avoit pris refuge ſous l'ombre des victorieuſes bannières du prince. Sa Majeſté voulut auſſi qu'Ertouk Eniak remplît un poſte conſidérable, & celui-ci fit paſſer ſon frère & pluſieurs chefs dans le ſervice de l'armée royale. A.D. 1742. Nad. 55.

Les ordres que le reçut portoient en même temps de choiſir un nombre conſidérable de ſoldats d'Aral & de Kharezme, & de les envoyer au camp, de relâcher les priſonniers, & de tranſplanter en Khoraſſan les tribus de Tekki & d'Yemout, qui ſe trouvoient alors en Kharezme.

Les chefs de ces tribus, s'étant ſoumis au décret royal, reçurent la permiſſion de ſe retirer, & le prince ſe mit en marche pour retourner en Khoraſſan; où il arriva le vingt-deux de Giumadi'lakhri. 14 Juillet.

CHAPITRE VII.

Un Imposteur sous l'Habit de Derviche fait soulever Balkhe; Réduction de cette Province.

A.D. 1742. Nad. 55. LORSQUE sa Majesté s'occupoit à mettre ordre aux affaires du Daghestan, elle apprit le soulèvement de Balkhe, qui arriva de la manière suivante.

Commencement de Novembre. Vers le milieu du mois Chaval, un homme d'origine inconnue, venant d'Oubé & de Chaffilan, & revêtu d'un habit de Derviche, se rendit à Endekhod, & de là à Balkhe; &, s'arrêtant dans la sainte demeure de Chahmerdan, il prétendit être un Iman, & faire des miracles; aussitôt, Ismitalla, Saïd Gheiourgali, & plusieurs chefs Ouzbegs, le suivirent, ainsi qu'une multitude de bas peuple; de manière qu'en peu de jours il rassembla autour de lui dix ou douze mille hommes.

Neïaz Khan, gouverneur de la province, fut d'abord infatué de cet imposteur, &, se soumettant à lui, frotta de ses paupières les pas qu'il traçoit; mais, voyant son pouvoir monter au plus haut degré, il craignit pour lui-

même, & envoya un corps de troupes pour le combattre. Le prétendu Derviche fut victorieux, le gouverneur battu, le lieutenant de Balkhe, & plusieurs officiers tués, & les Ouzbegs, rendant la sédition générale, tant au dehors qu'au dedans de la ville, massacrèrent tous les Khorassaniens qu'ils rencontrèrent; enfin Neïaz Khan fut obligé de se fortifier dans la citadelle en attendant du secours. A.D. 1742. Nad. 55.

Nader Chah, aux premières nouvelles de ces troubles, envoya, pour les appaiser & pour en punir les auteurs, plusieurs compagnies de soldats du Khorassan, dont il donna le commandement à Mohammed Hussein Khan, à Alla Virdi Beg, & à Mohammed Kassem Beg: ces troupes étant parties avec de l'artillerie & des munitions, le douzième du mois Zou'lheggé, sa Majesté reçut avis qu'elles avoient vaincu les rebelles; que, dans le combat, Ismitalla protégé du Derviche & par lui nommé à l'empire du Turquestan, avoit été blessé d'un coup de mousquet, ce qui avoit jeté les troupes révoltées dans un grand désordre; que l'imposteur s'étoit fortifié dans le château de Chahmerdan, qu'enfin deux jours après Ismitalla ayant été conduit par sa blessure dans la maison du châtiment, le château avoit été pris par les Persans, le Derviche, lié & chargé de chaînes, amené au gouverneur, ses sectateurs dispersés, 18 Décembre.

A.D. 1742. Nad 55. plusieurs des séditieux faits prisonniers & punis. L'Empereur manda alors à ses officiers de continuer malgré ces succès d'exécuter ses ordres, ne laissant point relâcher le lien de leur entreprise, & de s'unir au gouverneur pour extirper toute semence de troubles, en détruisant entièrement ceux qui les causoient.

Cependant, après qu'Osmeï eut porté ses pas errans du côté d'Oar, & que ses châteaux eurent été démolis; après que, par les coursiers des conquérans, tous les districts du Daghestan eurent été foulés & châtiés par la valeur des héros; après que Chemkhal & Serkhaï se furent enrôlés dans le service impérial, & qu'avec les chefs de Koban, de Nogaï & de Circassie, ils eurent été forcés de porter le collier de l'obéissance, auquel ils n'avoient pas été accoutumés: alors tous ces pays rentrèrent dans le devoir & la tranquillité.

En ce même temps arriva une lettre de Mahmoud Khan, Empereur des Turcs, par laquelle il s'excusoit de ratifier l'établissement de la secte de Giafar, & d'élever un nouveau pillier dans le temple de la Mecque, protestant qu'au lieu de ces deux articles il souscriroit à tous les autres désirs de sa Majesté.

Comme, l'année d'auparavant, les deux Effendis étoient venus de la Porte chargés du

même meſſage, & que ſa Majeſté avoit fait notifier par eux à l'empereur des Turcs ſon deſſein d'aller en Turquie après la réduction du Dagheſtan ; elle ne fit que lui renouveler la même déclaration, lui annonçant clairement la marche qu'elle alloit faire prendre à ſon armée. A. D. 1742. Nad. 55.

En effet, après avoir donné le gouvernement de Derbend à Mohammed Ali Khan, & lui avoir laiſſé des troupes pour s'y ſoutenir, Nader fit déployer ſes étendards pour quitter le Dagheſtan.

Le Lundi, quinzième de Zou'lheggé, l'armée royale prit la route de Mogan ; ce même jour, le beau temps changea tout à coup ; la neige & la pluie tombèrent ſans relâche du grand paſſoir du firmament ſur la plaine obſcurcie : les groſſes gouttes que verſoient les nuées ne rompoient pas dans leur chute le cordon de leur effuſion continuelle ; mais plutôt deſcendoient comme des torrens : les ruiſſeaux, qui couloient des montagnes, rappeloient aux ſpectateurs le ſouvenir de la voie lactée, & la face de la terre enflée par les eaux alloit toucher les étoiles. Quantité de beſtiaux périrent par l'excès du froid, & par la profondeur de la neige ; une grande partie des munitions furent perdues dans les boues & dans les ornières ; on demeura quarante 31 Décembre.

A.D. 1748. Nad. 56. jours à faire les cinq ſtations qu'il y avoit depuis Derbend juſqu'à la rivière Ker, ſur les bords de laquelle l'armée arriva enfin, lorſque le ſoleil étoit dans le dernier degré du ſigne des Poiſſons.

CHAPITRE VIII.

Evénemens de l'Année du Pourceau & de celle de l'Hégire 1156.

Le vingt-quatrième de Moharrem, un Jeudi, quarante minutes avant la première heure, la nuit couvrit ſon ſein d'une robe couleur de muſc, & orna ſon front des deux étoiles brillantes de la jeune Ourſe. Mais lorſque le Sultan du jour, que la froide ſaiſon avoit confiné dans ſa demeure ſecrète des Poiſſons, eut paſſé dans ſa maiſon de plaiſance du Belier, le léger meſſager Zéphyr, envoyé par le printemps victorieux monarque, arriva dans le palais du jardin de roſes, & étala le riche préſent de ſes doux parfums ; les miniſtres de la nature couvrirent les parterres de guirlandes de fleurs. L'armée d'Ardibehechet, s'avan-

çant, mit le siége devant les forteresses des bocages & des collines; les Pachas souverains du nouvel an envoyèrent, comme ambassadeurs, les vents frais pour appaiser la dispute commencée avec le puissant monarque Chebat & le Sultan Azar. Les Effendis des cyprès & des pins vinrent abattre les arbres des querelles & des dissentions: les seigneurs des buis & des ormeaux, les Kazis des boutons d'églantine, qui tiennent la première place dans les jardins, répandirent leur lumière de tous côtés, & écrivirent le diplome public de joie & d'allégresse; enfin les brillantes roses avec les javelines de leurs épines acérées percèrent les froides troupes de l'hiver, qui avoient si long-temps infesté leurs bosquets. A.D. 1743. Nad. 56. Février & Mars en Syrien.

Après que la fête du Neurouz eut été célébrée par toutes sortes de divertissemens, l'armée royale passa le pont de Giovad, & campa dans les plaines de Mogan, où elle se reposa pendant vingt jours. Ensuite elle se mit en marche par la voie de Karatchemen, & passa à quatre parasanges de Tauris. Sa Majesté donna le gouvernement de cette dernière ville, ainsi que le commandement des forces de l'Azarbigian, à Achour Khan Papalou, choisissant six mille hommes dans son armée fortunée pour le soutenir; elle ordonna aux gouverneurs de Derbend, de Chir-

A.D. 1743. Nad. 56. van, de Teflis, d'Erivan, & de Karabag, ainſi qu'à celui des Afchars, d'être toujours prêts à s'aſſiſter mutuellement en cas de néceſſité.

8 Mai. Le prince Naſralla, qui réſidoit en Khoraſſan, fut alors mandé à la cour, où il arriva le vingt-quatre de Rabiu'lavel, accompagné des nobles princes Chahrokh & Imam Kuli Mirzas; dans leur ſuite étoit un ambaſſadeur de l'empereur des Indes, chargé de préſenter de nouveaux dons, dans le nombre deſquels étoit une porte admirablement bien travaillée, ornée de feuillages rouges de bois de Sandal (que dans la langue Indienne on nomme Bangalah) & dont le grillage étoit l'ouvrage des plus habiles artiſtes. Cet ambaſſadeur ayant été reçu avec de grands honneurs, les étendards ſemblables aux cieux ſe mirent en marche, &, de ſtation en ſtation, arrivèrent à Senendege.

Sa Majeſté, qui avoit depuis long-temps déterminé d'aller en Turquie par la route de Bagdad, fit paſſer ſes canons deſtructeurs en Kermanchahan par le chemin d'Hamadan, & ordonna qu'ils reſtaſſent en Zohab, place frontière de la province de Bagdad, dont Ahmed Pacha étoit gouverneur. Celui-ci voyant le deſſein de Nader Chah, lui envoya Mohammed Akaï, maître de ſa maiſon, avec des chevaux Arabes & des préſens conſidérables,

& lui fit dire que, « Quoiqu'il lui vouât sou- A.D. 1748. Nad. 56.
« mission & amitié, il le prioit de considérer
« qu'un général de la Porte ne pouvoit sans
« un déshonneur éternel lui abandonner en-
« tièrement une place qui lui avoit été confiée. »

Sa Majesté reçut en bonne part ce message, & envoya plusieurs détachemens pour s'emparer de Sameré, Hillé, Negef, Kerbelaï, Hassaké, Rematimé, & plusieurs autres places sur les bords du Dialé (Tigre) de la dépendance de Bagdad ; elle nomma, pour commander ses troupes dans les environs de Basra, Kougé Khan Cheikhlou, & lui associa les gouverneurs d'Havisé, de Chouster, de Dezfoul, & celui des Arabes de ce quartier. Elle ordonna aussi aux régimens qui étoient proche d'Havisé d'aller au delà de Chattolarab pour se mettre en action, selon les ordres donnés à tous. Le neuvième de Giumadi'laveli, Nasralla Mirza, & les autres princes, avec le bagage & les munitions surnuméraires, se mirent en marche pour Hamadan.

L'ambassadeur Indien fut congédié après avoir été baigné dans la rosée de la munificence royale ; Nader Chah envoya à l'empereur de l'Indostan quantités de pierreries, & plusieurs vases garnis de perles, à la valeur de cinq lacs (chaque laç, selon la supputation de ce temps, étant cinq mille tomans) ; il joignit à ces

1743. A. 56. présens cent & une chaines d'éléphans, grands comme des montagnes : le tout fut confié à Mirza Mohassen Nichapouri neveu de Saádet Khan ; il renvoya avec ces deux ambassadeurs les musiciens & les danseurs, qu'il avoit aménés de Chahgehanabad pour enseigner aux Perssans la musique & la danse des Indiens.

Sa Majesté, ayant résolu d'établir ses quartiers d'hiver aux environs de Bagdad ; donna ordre que l'on transportât les provisions au lieu qu'elle avoit fixé pour son camp ; & les bannières s'avancèrent par la voie de Chehrizour vers le château de Tchalan.

Khaled Pacha, gouverneur de Baban & de Chehrizour, s'enfuit ; mais Selim Beg, son cousin, accompagné de plusieurs chefs des Kiurdes, se rendit à la cour impériale ; il y fut honoré du titre de Khan, & nommé au gouvernement de ce pays. Tous ces territoires se rendirent au grand conquérant, qui ensuite fit marcher l'armée vers Kercouk, lieu qui, le quatorze de Giumadi'lakhri, fut embelli par les superbes tentes.

i Juillet.

Les habitans de cette place, déçus par leur confiance en ses fortifications, fermèrent le sentier de l'obéissance, & ouvrirent celui de l'opposition. Sa Majesté, qui avoit fait prendre les devans à son artillerie, fut obligée de demeurer quelques jours dans l'inaction à

l'attendre ; mais lorſqu'elle fut arrivée, elle fit bombarder le château de quatre côtés, & fit jouer ſes canons & ſes mortiers contre les murs, depuis le matin jusqu'au ſoir. A.D. 1743. Nad. 56.

Alors les flammes de la calamité, comme un jugement du ciel, deſcendirent ſur la garniſon, qui ne pouvant plus ſupporter l'ardeur cuiſante de ces feux, demanda grâce le Mardi, vingt-un du même mois. Sa clémente Majeſté accepta leurs offres de ſoumiſſion, & revêtit leurs chefs des robes de grâce & de bonté ; dans le même temps elle envoya un détachement pour s'aſſurer du château d'Ardebil, une des plus ſolides forteresses de ces contrées, mais qui ne tint point contre le Héros victorieux. 2 Août.

CHAPITRE IX.

Le Monarque avec un Cœur auſſi copieux que la Mer marche contre Mouſſel, & l'aſſiége.

NADER Chah n'ignoroit pas que le gouverneur de Bagdad avoit envoyé à Conſtantinople Mohammed Aga, auquel il avoit ordonné de

A.D. 1743. Nad. 56. représenter l'état des affaires, & le besoin de traiter de la paix. En conséquence il se détermina à ne point passer Kercouk. Ce fut en ce lieu qu'il reçut la déclaration de l'empereur Ottoman, faite d'après la décision du Mufti & des illustres Effendis ; elle portoit " Qu'il étoit permis de tuer, & de prendre prisonniers les peuples de l'Iran, & que la nouvelle secte étoit contraire à la vraie croyance."

Les ministres de la Porte envoyèrent ce *fetva*, ou cette décision, par Abdalla Effendi, ils l'adressèrent à Hussein Pacha, gouverneur de Moussel, auquel on envoya pour renfort, Hussein, gouverneur d'Alep, plusieurs autres Pachas, & de bonnes troupes.

D'après cette conduite sa Majesté ne balança plus dans ses résolutions ; le quatorze de [illegible] Août. Regeb, ses étendards s'avancèrent vers Moussel, & le vingt-trois du même mois, l'armée [illegible] Septembre. royale arriva à quatre parasanges de cette capitale. Koutche Pacha, gouverneur de Cou[illegible] étoit dans la garnison ; il éperonna le coursier de la hardiesse, & à la tête d'une compagnie de soldats Turcs, il tomba sur l'avant-garde de l'armée Persane ; mais il fut repoussé & battu plusieurs des siens demeurèrent sur le carreau & le reste fut obligé de se retirer dans la place.

[illegible] Septembre. Le vingt-cinq les tentes furent dressées à

une demi-parasange de Moussel, près du tombeau d'Younes Ebn Mati (à qui Dieu fasse paix !) A.D. 1743. Nad. 56.

D'abord deux ou trois savans de Moussel vinrent à la glorieuse cour, dans le dessein d'entamer une négociation pour tâcher d'amener les choses à un accommodement : mais les Pachas, n'approuvant point cette démarche, & persistant dans l'intention de défendre la ville, sa Majesté se prépara à l'assiéger. Elle fit bâtir un pont, semblable à la voie lactée, sur la rivière de Moussel, que l'artillerie & les vaillans mousquetaires passèrent aussitôt : sans perdre de temps, on éleva des batteries, & l'on creusa des mines.

Quand les lignes de circonvallation, lesquelles entouroient la ville, comme un océan de feu, furent finies, un Vendredi, huitième de Chaaban, pendant la nuit, les canons & les mortiers commencèrent à tirer sur la garnison, & à lui faire craindre l'approche du jour du jugement : les boulets & les bombes consumoient jusqu'aux ames, & ébranloient les fondemens des édifices. 17 Septembre.

Ces flammes ravageantes ayant continué pendant plusieurs jours, les Pachas virent qu'il n'y avoit aucun moyen d'éluder les volontés de l'invincible Nader, & qu'il falloit consentir à l'exécution de ses desseins. Ils

A.D. 1745. Nad. 56. envoyèrent donc leurs Effendis & leurs officiers à l'auguste camp, avec des chevaux Arabes & autres présens, proposant d'envoyer à la Porte pour conclure la paix entre les deux empires de la manière qui feroit la plus agréable à sa sacrée Majesté.

Le généreux conquérant, dont le plus grand désir étoit d'éteindre le feu de la guerre, & d'établir une bonne paix, accepta cette proposition, & revêtit ceux qui la faisoient du manteau de la sureté. Les Pachas choisirent pour cette députation le * Kazi & le Mufti de Moussel, ainsi que plusieurs commandans Turcs, afin que cette grande affaire fût traitée avec plus de poids & de succès à Constantinople.

Cependant, Mohammed Aga, envoyé pour le même sujet par Ahmed Pacha, étant revenu de son message, rapporta que l'Empereur Ottoman lui avoit déclaré de sa propre bouche, " Qu'il ne croyoit pas que l'amitié & l'amour " fraternel que Nader Chah professoit pour " lui, eussent pu lui permettre de passer les " bornes de leurs réciproques dominations; " qu'il auroit dû traiter de ses demandes sur " les frontières des deux empires, afin d'amener le traité à une parfaite & solide con-

* Cadi.

" clusion ; mais que néanmoins si Nader A.D. 1743. Nad. 56.
" vouloit se désister de sa proposition sur la
" cinquième secte, dont l'octroi seroit pré-
" judiciable à l'empire Ottoman, il donneroit
" pleins pouvoirs à Ahmed Pacha pour con-
" clure une paix."

Sur cette réponse, le second de Ramazan, 10 Octobre. l'armée se mit en marche pour Kercouk ; mais comme sa Majesté vouloit visiter les lieux sacrés de ces quartiers, elle quitta le camp, lorsqu'on eut atteint Karapeté ; & le laissant dans un lieu nommé Khankin, elle partit dans ce pieux dessein, accompagné seulement d'une compagnie de cavalerie.

Soliman Pacha & Mohammed Aga, fidelles serviteurs d'Ahmed, vinrent trouver Nader Chah à Chehervar, lui offrirent des présens considérables, & furent honorés par lui de ceinturons garnis de perles, de splendides robes, & d'autres magnifiques marques de distinction.

En quittant la présence sacrée, Mohammed Aga retourna à la Porte pour rendre compte de sa commission, de l'acceptation d'Ahmed Pacha des pleins pouvoirs, & du départ de l'armée Persane.

Après que sa Majesté eut visité les tombes des saints hommes (auxquels Dieu fasse paix !) elle s'embarqua sur le Tigre dans une barque, qu'Ahmed avoit rendue aussi magnifique &

A.D. 1743. Nad. 56. aussi commode qu'il étoit possible, &, ayant visité le tombeau de l'Iman Abou Hanifé (sur lui soit la grâce du Très-haut!) elle retourna le même jour à sa glorieuse tente, & le jour d'après se rendit à Negef Egeref par la route d'Hillé.

Comme il y avoit dans la suite royale, des hommes savans de l'Iran, du pays des Afgans, de Balkhe, de Bokhara, & d'autres provinces du Touran, & qu'ils avoient unanimement le désir d'éteindre toute animosité parmi les fidelles croyans, sa Majesté fit appeler ceux qui, soit dans les saints lieux d'Hillé, soit dans la contrée de Bagdad, égaloient en savoir ceux-ci & les rassembla dans la maison sacrée.

Après une longue discussion, il fut convenu qu'on couperoit la corde de la dissention, & qu'on nettoieroit la claire fontaine du Mohamétisme du limon des doutes, & des controverses sur le sujet en question.

En effet, après que les articles de cette convention eurent été rédigés, toutes les illustres personnes qui en étoient témoins y apposèrent leurs sceaux; on la déposa dans le trésor sacré, & on en dispersa des copies dans tout l'empire.

Voici en substance ce qu'elle contenoit, & par où elle commençoit:

« Quand la mission du glorieux prophète « (sur lequel & sur sa famille soit la grâce de

" Dieu !) fut finie, chacun de ses vertueux A.D. 1743. Nad. 56.
" compagnons hazarda sa vie & sa fortune
" pour étendre la véritable réligion ; & leur
" estimable constance leur mérita l'honneur de
" ce verset de l'Alcoran :

" *Les plus excellens en vertus furent ceux*
" *qui s'enfuirent avec le prophète & qui*
" *l'assistèrent.*"

" Après le départ du prophète pour un
" meilleur séjour, le droit de succession & le
" gouvernement tomba à ces grands associés,
" qui conduisoient l'instruction des peuples.
" Le premier Calife fut, Ahmed Mokhtar
" Aboubecr, le vrai témoin ; le second fut,
" l'ornement de la mosquée, Omar Ben Kho-
" tab ; le troisième, Osman Ebn Affan ; & le
" quatrième, le victorieux lion de Dieu, Ali
" Ebn Abi Talib ; ces quatres Califes mar-
" chèrent dans le sentier de l'unanimité pen-
" dant le cours de leurs règnes, loin de toutes
" disputes & contentions, préservant la vérité
" intacte, & détournant toute hérésie de la
" secte de Mahomet.

" Les Ommiades & ensuite les Abbassides, A.D. 1500.
" qui régnèrent après ces grands hommes, sui-
" virent leurs traces : mais, enfin, en 906,
" Chah Ismaïl monta sur le trône de Perse ;
" & par les insinuations des gens de lettres
" de l'Azarbigian, du Ghilan & d'Ardebil,

A.D. 1743. Nad. 56. « commença à attaquer les droits de ces glorieux Califes, & à éloigner les cœurs du peuple des honneurs qui leur étoient dus. Il fit annoncer dans les mosquées & dans les chaires cette hérétique doctrine, que la plume se refuse de tracer, & sur laquelle la langue voudroit garder le silence.

« Quand les Sunnites refusèrent d'embrasser ces opinions, il permit aux Schütes de les tuer, de les persécuter, & de les faire captifs, de manière qu'on vit des esclaves Mahométans vendus, & achetés en Europe, & dans les pays les plus éloignés.

« Cette calamité dura jusqu'au règne de Chah Hussein : alors par degrés les Turcmans du désert, ensuite les Afgans de Kandehar, & même les Turcs & les Russiens, ébranlèrent de tous côtés les fondemens de l'empire de l'Iran ; sur lequel ils s'arrogèrent des droits, & dont ils ravagèrent les provinces.

« Mais la volonté du Roi des rois mit dans toute leur splendeur les événemens, qui étoient cachés sous le voile de l'obscurité ; le très-glorieux & le très fortuné Monarque, qui, avec le pouvoir du Destin, la dignité de Saturne, la furie de Mars, confondit l'existence de ces rebelles, & rendit aux rois des Indes & de Touran leurs diadèmes.

« Il est l'ombre du Très-haut, l'asile de

" tous les rois de la terre, le grand Nader A.D. 1743. Nad. 56.
" Chah; que le Tout-puissant préserve son
" règne! il dissipa les ténèbres qui environ-
" noient l'Iran, restaura l'empire que les in-
" vasions étrangères avoient démembré, &,
" avec les serres de la prospérité, mit en pièces
" les auteurs des rebellions & des troubles.
" En l'année 1148, ayant rassemblé les peu- A.D. 1735.
" ples d'Iran dans les plaines de Mogan, il
" leur ordonna de se choisir un roi. Alors
" les Persans le supplièrent d'accepter l'em-
" pire; disant, " Ce royaume appartient de
" droit à sa Hautesse qui nous a préservés, &
" qui a délivré nos vies des griffes de nos en-
" nemis, nous protégeant même contre leurs
" outrages."

" A ces acclamations sa Hautesse répondit;
" Puisque les Persans me veulent pour leur
" souverain, j'accepte leur offre, à condition
" qu'ils quittent leurs héréfies, & recon-
" noissent la légitime succession des illustres
" Califes." Cette juste demande fut accordée,
" & la convention qui fut faite demeura dans
" le trésor royal; sa Majesté envoya aussitôt
" un ambassadeur à l'empereur des Turcs,
" doué du pouvoir de Saloman, qui étend le
" tapis de la sureté, qui vérifie ce sacré verset,
" Dieu veut agir avec justice & libéralité,"
" seigneur des deux continens & des deux

A.D. 1743. Nad. 56. " mers, ferviteur des deux cités facrées, un fe-
" cond Secander Zoulcarnein, avec la dignité
" de Dara & de Caïkhofrev, avec des armées
" auffi nombreufes que les étoiles, & auquel
" Dieu veuille accorder une heureufe éternité !

" Cet ambaffadeur étoit chargé des cinq
" propofitions fuivantes :

I. " Qu'en conféquence de ce que les Perfans
" ont rejeté leurs précédentes opinions,
" & reconnu la haute dignité de Giafar,
" les hommes de lettres & docteurs Turcs
" confirment leur agrément, & con-
" fidèrent leur croyance comme la cin-
" quième fecte.

II. " Que comme il y a quatre colonnes dans
" le facré temple de la Mecque en hon-
" neur des quatre fectes, on en érigera
" une autre pour celle de Giafar.

III. " Que comme toutes les années un chef
" des pélerins eft envoyé de perfe en
" compagnie des chefs d'Egypte & de
" Syrie, pour défendre les pélerins Per-
" fans, un autre chef de la part de la
" Porte fe joindra à eux dans la même
" intention.

IV. " Que les prifonniers de chaque empire
" feront relâchés, & que le commerce
" fera libre entre les deux nations.

V. " Que les ſouverains de Perſe & de Tur- A.D. 1748. Nad. 56.
" quie tiendront reſpectivement un en-
" voyé à la cour l'un de l'autre, afin de
" déterminer les affaires des deux em-
" pires, & de cimenter la paix entre eux.

" La ratification de ces cinq articles auroit
" ôté tout ſujet de diſcorde parmi le peuple de
" Mahomet, auroit fait vivre en paix & tran-
" quillité les fidelles croyans, & cimenté l'ami-
" tié entre les deux royaumes.

" Dans ce temps-là, la Porte accorda les
" articles touchant les pélerins, l'affranchiſſe-
" ment des eſclaves, & le rétabliſſement d'un
" envoyé dans chaque cour; mais elle pria
" d'être diſpenſée de la confirmation de
" la ſecte de Giafar, & des autres de-
" mandes qui s'y rapportoient. En con-
" ſéquence, pluſieurs ambaſſadeurs furent en-
" voyés d'une part avec des refus, & des ex-
" cuſes, & de l'autre avec des argumens clairs
" & convainçans. Comme cette affaire a été
" en agitation pendant ſept ou huit années, A.D. 1743.
" celle-ci de l'Hégire 1156, l'armée royale &
" victorieuſe a marché en Turquie, afin
" d'éteindre le feu de la contention, & d'écar-
" ter toute diſcorde des fidelles croyans.

" Enfin, pour délibérer ſur cette importante
" affaire, ſa Majeſté a ordonné que les doc-
" teurs & juges de Perſe, de Balkhe, & de
" Bokhara s'aſſemblaſſent, & quand elle a été

A. D. 1743. Nad 56.

baiser la terre sainte en Negef Egeref, elle a
" invité au même conseil les savans de Kér-
" belé, d'Hillé, & des dépendances de Bag-
" dad ; & comme il n'y avoit eu aucune tache
" dans la croyance orthodoxe jusqu'au règne
" des Sefevis, elle a voulu que les pilliers de
" la religion nettoyassent la fontaine de la foi
" de toute hérésie, & fissent couler les eaux
" pures de la vérité, afin d'éteindre le feu de
" la dissention.

" Selon ces augustes ordres, cette assemblée
" s'est tenue dans la sacrée demeure du maître
" de la religion, du très-pieux Iman (à qui
" Dieu fasse paix !) où toute l'affaire a été
" éclaircie & expliquée, comme il paroît par
" cette présente convention.

" *Profession de Foi de ceux qui désirent la*
" *Durée du Regne de sa Majesté Nader*
" *Chah, Docteurs de l'Iran.*

" Nous croyons qu'après le départ du chef
" de tous les prophètes, le Califat descendit
" aux quatre illustres pilliers de la religion,
" Aboubecr, Omar, Osman, & Ali (auxquels
" Dieu fasse paix !), & pour lesquels il fut
" envoyé du ciel ce très-excellent verset :

" *Dieu fut gracieux aux croyans, lorsqu'ils*
" *firent un accord sous l'arbre, & connut*
" *ce qui étoit dans leurs cœurs.*"

" Les compagnons du prophète sont comme
" les étoiles, quel que soit celui d'entre eux

" que l'on prend pour guide, on est conduit A. D. 1743. Nad. 56.
" dans le bon chemin. Nous reconnoissons
" que la souveraineté légitime leur fut con-
" firmée, & qu'ils conservèrent constamment
" l'amitié qui les unissoit ; qu'après la mort
" d'Aboubecr & celle d'Omar, le plus noble
" Matirza Ali fut consulté à leur sujet, & ré-
" pondit :

" *Ces deux Imans étoient justes ; ils vécurent*
" *& moururent dans la vérité.*

" Que le premier de ces Califes a dit au
" sujet du quatrième ; " Vous êtes beni puis-
" qu'Ali est parmi vous," & qu'Omar s'est
" exprimé ainsi, " Si ce n'étoit à cause d'Ali
" Omar périroit."

" Nous trouvons qu'il n'est pas nécessaire
" de s'étendre davantage sur leur unanimité
" & leur union. A la fin, en l'année 906,
" Chah Ismaïl publia une hérésie contre les
" trois premiers Califes ; ce fut la source de
" la calamité & de la ruine des vrais croyans,
" la cause de la haine entre le peuple de Ma-
" homet, jusqu'à ce que, par la faveur du Roi
" des rois, sa Majesté se fût assise sur le trône
" de Perse, & eût fait la proposition ci-dessus
" mentionnée, que nous, ses sujets, accep-
" tâmes. Et à présent, dans la demeure sa-
" crée, nous avons signé la présente déclara-
" tion, affirmant légitime la succession des

A. 1743. "quatre Califes, proteſtant que nous n'avons
ad 56. "nulle ſorte de doute à ce ſujet, que nous dé-
"ſirons ardemment la fin de tout ſchiſme, ſi
"le Mufti & les docteurs de la Porte veulent
"établir la ſecte de Giafar, à laquelle nous
"nous confeſſons fermement attachés. Voilà
"nos opinions données dans la ſincérité de
"nos cœurs ; quiconque s'y oppoſera ſera en-
"nemi de la véritable religion, & expoſé à
"l'ire de l'Empereur du monde."

Les ſavans de Negef, de Kerbelaï, d'Hillé & des dépendances de Bagdad, profeſsèrent que l'Iman Giafar, ſur qui ſoit la paix du Seigneur, eſt très-noble, de la race du prophète, & reçu parmi les Imans de la vraie foi. Ils acquieſcèrent à tout ce que les docteurs de l'Iran avoient déclaré, & maintinrent le droit des glorieux Califes ; ils ajoutèrent que ceux qui s'oppoſent à cette croyance s'oppoſent à la religion de Dieu & du prophète, & qu'ils ſeront punis en ce monde par le Sultan du ſiècle, & dans l'autre par l'Etre Tout-puiſſant.

Les lettrés de Bokhara & de Balkhe furent en tout de l'opinion de ceux de l'Iran ; dont ils déclarèrent la ſecte être la religion du Seigneur de toutes les créatures ; diſant, que qui contredit cette opinion s'écarte de la vraie foi, ſe prive de la faveur du prophète, reçoit

son châtiment à présent de l'Empereur, & A.D. 1748. Nadi. 56.
dans un autre monde du Très-haut ; que cet accord n'est en nulle manière contraire à la véritable religion, que la dite secte est entièrement conforme à la croyance des fidelles, & que se tuer ou s'emprisonner les uns les autres, étant Mussulmans & frères, est entièrement criminel.

CHAPITRE X.

L'Armée royale va à Kerbalaï & à Bagdad.

La piété de Nader Chah l'engagea à faire dorer le toit de la sacrée mosquée ; à cet effet, les plus excellens ouvriers furent mandés, &, travaillant sans relâche à l'embellissement de ce toit qui touche aux étoiles, ils eurent bientôt fini leur ouvrage : ils en furent amplement récompensés, & la dépense monta à une somme très-considérable. Les murailles de ce sacré édifice furent réparées par la libéralité de sa Majesté impératrice l'illustre Couherchad Begum, qui envoya de son propre trésor cent mille Naderis ; elle donna de plus un encensoir garni de pierreries, & un bassin de pur or

A. D. 1743. Nad. 56. pour brûler des parfums dans la maison sainte. L'armée ensuite se mit en marche pour se rendre à Kerbelaï, elle atteignit dans le commencement du mois Chaval le jardin entouré d'anges ; & pour réparer la mosquée de ce lieu, la Sultane Razia Begum, fille de Chah Hussein, fit compter par le trésorier de son serrail vingt-mille Naderis. Après cinq jours de campement, les étendards prirent le chemin de Bagdad par la route de Messaïb ; ici Nader Chah, déployant encore sa générosité, fit de grands présens aux ministres des mosquées des quatre Imans, auxquels mille saluts soient donnés !

8 Novembre.

De son côté Ahmed Pacha envoya de nouveau à la haute cour des dons convenables & des chevaux ; ses messagers se présentèrent à la royale audience avec les plus grands marques de respect & de vénération ; & sa Majesté fut très-libérale envers eux & envers leur maître.

Comme les commandans envoyés en Arabistan tenoient la ville de Basra étroitement bloquée, & qu'ils s'étoient mis en possession du château de Korné, sa Majesté leur fit savoir, que, la paix étant presque faite, elle vouloit qu'ils levassent le siége, & revinssent au camp après avoir évacué les forts de Kerkouk, d'Ardebil, & de Korné, ainsi que les autres

districts dont ils s'étoient emparés &, les avoir A. D. 1742. Nad. 56.
rendus aux officiers d'Ahmed Pacha. Alors l'armée, marchant par Bagdad & passant sur un pont près de Nikigé, campa en Cheheryan.

CHAPITRE XI.

Troubles en Chirvan ; des Troupes y sont envoyées pour réduire les Séditieux ; elles réussissent à l'Aide du Créateur des Hommes & des Génies.

Au temps que l'armée royale quitta Derbend, Mohammed Ali Khan Kirklou fut établi gouverneur de cette province, & on lui laissa un régiment pour sa garde. Quand les bannières augustes eurent atteint Mogan, Heider Beg l'Afchar, qui commandoit les mousquetaires, fut fait gouverneur de Chirvan, avec le titre de Khan.

Le vingt-deux de Chaaban, lorsque l'in- 1 Octobre.
vincible camp étoit dans la plaine de Moussel, arriva la nouvelle des troubles survenus en Chirvan, & dont voici le sujet :

Après la mort de Zoheir-eddoulé Ibrahim Khan, son fils Mohammed Ali Beg prit son

A.D. 1748. Nad. 56. qom, & fut fait gouverneur de l'Azarbigian. Dans le même temps un obſcur aventurier nommé Sam, ſaiſi de la frénéſie de l'ambition, prétendit être prince, & fils du feu Chah Huſſein.

Ibrahim Khan fit arrêter ce prétendant, lui fit couper le nez, & le renvoya honteuſement. Sam, ainſi chaſſé, prit ſa courſe du côté du Dagheſtan, & ſe jeta entre les bras des Lekzies.

Mohammed, fils de Serkhaï, qui, pendant que l'armée étoit dans la province, s'étoit révolté & caché dans les creux des montagnes d'Oar, voyant les bannières perçant les étoiles du côté de la Turquie, & croyant que le mutilé Sam pourroit lui ſervir à exciter une révolte, ſe joignit à lui avec un corps conſidérable de troupes & pluſieurs des habitans de Taberſeran & de Derbend.

Ces ſéditieux s'étant fais de ſecrètes liaiſons en Chirvan, Mohammed, gouverneur de Derbend, informa ſa Majeſté de ce qui ſe paſſoit, & Heider Khan fut envoyé à ſon aſſiſtance. Le peuple de Chirvan, infecté par le voiſinage de ceux de Derbend & du Dagheſtan, ſe ſaiſirent d'Heider Khan entre Chamakhi & Chaïran, & le jetèrent dans une priſon ; après quelques jours ils l'y mirent à mort, & pillèrent ſes biens. Enſuite ils con-

duisirent à Chirvan Mohammed fils de Serk-haï & Sam, les établirent dans le château d'Aksou, place de résidence de leurs gouverneurs, où ils élevèrent l'étendard de la rebellion, & même forcèrent ceux des habitans de Chirvan & de Taberseran, qui ne vouloient pas reconnoître leur autorité, à porter le collier de leur service. A.D. 1743. Nad. 56.

Les peuples de Derbend, qui gardoient dans leurs cœurs une haine invétérée contre les Persans, furent encore plus excités par la hardiesse de leurs voisins ; une compagnie de Moganiens, & autres de ces cantons, qu'on avoit envoyés pour garder le château de Kir, tuèrent les Afchars qui étoient parmi eux, remirent le château entre les mains des Lekzies, & se joignirent à Mohammed & à Sam.

Ali Khan de son côté fit mettre à mort plusieurs des principaux mécontens de Derbend ; & quelques-uns de Mogan, soupçonnés de fomenter ces désordres, furent par ses ordres aveuglés & bannis. Il commença ensuite à fortifier la citadelle & les tours de Derbend, & fit savoir sa situation à la glorieuse cour.

Quoiqu'Achour-Khân l'Afchar, général des forces de l'Azârbigian, & alors en Erivan, eût, à la nouvelle de ces troubles, accouru en Chirvan pour y remettre l'ordre ; quoiqu'il

A.D. 1743. Nad. 56. eût été joint par Hagi Khan, gouverneur de Cangé, & qu'il fût employé à conſtruire un pont ſur le Ker ; cependant, ſa Majeſté fit partir un détachement de ſon armée pour ſoutenir Achour Khan, & en même temps envoya Kerim Khan, gouverneur d'Aroumi en Mogan, afin d'y empêcher le progrès de la révolte.

De plus, le prince Naſralla Mirza, qui étoit alors en Hamadan, fut mandé, & arrivant à la cour, lorſque l'armée marchoit à Bagdad & étoit à la ſtation de Leilan, il baiſa le ſacré
26 Octobre. tapis le dix-huitième de Ramazan.

Sa Majeſté ordonna à Fathali Khan, maître de l'artillerie, & à pluſieurs officiers, d'accompagner le prince, auquel il donna quinze mille hommes, pour réduire le Chirvan.

Quand Naſralla Mirza eut atteint Tauris, il fit prendre les devans à Fathali, à la tête d'un détachement conſidérable, & il le ſuivit de près.

10 Décembre. A l'arrivée de Fathali Khan, le quatre de Zou'lkadé, les ſéditieux de Chirvan & les Lekzies deſcendirent en troupes, avec leurs inſtrumens de guerre, d'un mont au deſſus de Chahbag, dans l'intention d'entrer dans le château. Mais Fathali & Achour Khan leur fermèrent le paſſage, *leur donnèrent bataille*, &, à l'aide de la Providence, les ſerres de la

prosperité de sa Majesté blessèrent le visage de ces rebelles, & firent tourner bride au coursier de leur bravoure, tandis que mille ou plus d'entre eux furent faits prisonniers, & leurs étendards perdus. Mohammed, fils de Serkhaï, se mit à la tête des fuyards, après avoir été blessé. Sam, avec peu de soldats, se retira en Georgie. A.D. 1743. Nad. 56.

Ensuite les conquérans assiégèrent le château d'Aksou, qu'ils prirent en peu de jours, ainsi que les Lekzies qui le gardoient.

On verra la fin des avantures de Sam dans le récit des événemens de l'année suivante.

CHAPITRE XII.

Désobéissance & Rebellion de Mohammed Taki Khan de Chiraz; un Corps de Troupes est envoyé contre lui, il est fait Prisonnier.

Lorsque l'armée victorieuse séjournoit dans les quartiers adjacens de Derbend, le magnanime Sultan donna le gouvernement de ce pays à Kelbali Khan, & le soin de la province de Farsistân à Taki Khan Chirazi.

A.D. 1743. Ned. 56. Ces deux Khans demeurèrent long-temps en ces lieux, couverts du voile de la déception. Ils furent enfin mandés à la cour étendue comme les cieux, & leurs gouvernemens furent donnés à Mohammed Huffein Khan Kirklou, qui revenoit de fon voyage de Ruffie. Taki Khan, à l'arrivée de Mohammed Huffein, fe crut obligé de cacher avec plus d'artifice fes mauvaifes intentions, mais étant maître de l'artillerie, & ayant dans fes intérêts une troupe de rebelles errans, il tomba tout à coup fur Kelbali Khan, qu'il tua, & s'avança pour fe faifir de Mohammed Huffein. Celui-ci alarmé s'embarqua fur le vaiffeau de la fuite, &, pour aborder au rivage de la fureté, reprit immédiatement le chemin de Chiraz; mais, s'apercevant que Taki Khan marchoit fur fes pas, il fe retira, & fit favoir fa fituation à la cour auffi grande que le firmament.

Taki Khan, ne trouvant plus d'oppofition, entra dans Chiraz, & y déploya les bannières de la rebellion. Un détachement de l'augufte armée fut auffitôt envoyé pour aider Mohammed Huffein à faire rentrer Taki Khan dans le devoir: ce rebelle, après avoir tenu quelque temps dans fon fort, fut fait prifonnier, & Chiraz, qui avoit été le fiége de la joie & la demeure des délices, devint par fon crime le féjour de la rapine, de la mort, & de

la captivité. Les fils de Taki Khan furent condamnés à la mort; lui-même à perdre un œil & sa virilité : cette ſentence fut exécutée, & il fut traîné, chargé de chaînes, à la cour auguſte. A.D. 1742. Nad. 56.

CHAPITRE XIII.

Troubles d'Aſterabad.

Le quinze du mois Zou'lheggé les victorieuſes bannières s'avancèrent de Chehervan vers l'Azarbigian. Après leur arrivée dans le voiſinage de Mahidechet, ſa Majeſté apprit que plusieurs des principaux Kagiars, irrités de la conduite de Mohammed Huſſein Khan, leur gouverneur, s'ètoient joints à la tribu d'Yemout, & étoient entrés ſéditieuſement dans la ville d'Aſterabad : que le fils de Mohammed, vice-gouverneur de ces diſtricts en l'abſence de ſon père, avoit été trouver Bahboud Khan, commandant d'Etek, & l'avoit engagé à l'aſſiſter pour punir les rebelles. 20 Janvier, 1743.

Sur ces nouvelles Mohammed Huſſein, alors au camp impérial, fut envoyé avec des troupes

1744. l. 57. choisies dans son gouvernement, & en eut bientôt réduit les habitans à l'obéissance: mais, comme une longue inimitié subsistoit entre lui & les Kagiars, il saisit cette occasion pour en donner de sanglans témoignages, faisant, sous le moindre prétexte, mettre à mort l'innocent & le coupable; & rendant ce pays une scène de désolation.

Quand l'armée impériale eut atteint Kermanchah, sa Majesté nomma son neveu Ibrahim Khan, gouverneur du Kiurdestan & du Loristan, & lui donna des forces suffisantes pour le soutenir, avec ordre de demeurer sur les confins de Kermanchah.

Cependant, Násralla Mirza, qui l'année d'auparavant avoit été envoyé en Kharezme, avoit reçu les protestations de fidélité des chefs tant de cette contrée que d'Aral; il avoit donné la principauté du Kharezme à Aboul Mohammed, fils d'Ilbars, & choisi Ertouk Eniak pour son ministre. Mais peu après quelques Kharezmiens rebelles se joignirent à la tribu d'Yemout, & mirent à mort Ertouk Eniak.

Sa Majesté, instruite de ces événemens, fit partir Ali Kuli Khan pour le Khorassan, & résolut de réduire les rebelles l'année suivante. Ensuite les étendards favorisés du ciel, ayant quitté Mahidechet, furent arborés à Kalmerou.

CHAPITRE XIV.

Événemens de l'Année de la Souris, répondant à celle de l'Hégire 1157.

LE Vendredi, cinquième du mois Sefer, six minutes après la sixième heure, le monarque du quatrième ciel, le rayonnant soleil, s'avança de la station des Poissons vers son siége exalté du Belier. L'armée de la saison pluvieuse fut mise en fuite, & les forces de la nuit défaites. Le splendide & valeureux printemps déploya ses bannières de cyprès & de pins, & fit entendre la musique guerrière de ses nuées foudroyantes. Les troupes militaires des jardins furent mises en ordre. Les bataillons des arbres & des arbustes se couvrirent de leurs casques de fleurs & de boutons, & se préparèrent à repousser l'armée de l'hiver. A.D. 1744. Nod. 57.

La fête royale de cette belle saison fut célébrée avec la plus agréable pompe dans la station de Kalmerou, & le banquet de la nouvelle année fut accompagné de gloire & de prospérité.

En ce même temps, Ahmed Pacha Gemal

A.D. 1744. Nad. 57. Ogli, généraliſſime pour la cour Ottomane, qui avoit été envoyé à Cars, afin d'y ſoutenir les intérêts du prétendant Mohammed Ali connu ſous le nom de Sefi Mirza, fit répandre des lettres dans les diſtricts de l'Azarbigian, qui déclaroient ſes mauvaiſes intentions.

Quelques-unes de ces lettres, étant tombées ſous les yeux de ſa Majeſté, allumèrent dans ſon cœur le feu d'une juſte colère & l'obligèrent de faire marcher les troupes royales vers Abher. En ce lieu elle apprit que ce général avoit été dépoſé; qu'Ahmed Pacha, dernier grand viſir, avoit été nommé à ſa place, & que Mohammed Aga, envoyé de Bagdad pour traiter de la paix, attendoit alors à Conſtantinople des nouvelles d'Ahm[illegible] Pacha.

Sur ces intelligences ſa Majeſté envoya ordre au commandant d'Erivan de mettre en liberté les priſonniers Turcs, &, les faiſant conduire au nouveau généraliſſime à Cars, d'eſſayer ſi on en pourroit venir à des moyens d'accommodement. Le gouverneur obéit, mais le général Turc envoya pour réponſe, « Qu'après « ce qui s'étoit paſſé, il étoit impoſſible de « conclure une paix; qu'il étoit envoyé par « l'auguſte Porte pour ſoutenir & établir Sefi « Mirza, amené par lui en Perſe. »

En chemin ſa Majeſté reçut la nouvelle

que Sam avoit été fait prisonnier. Ce prétendant, après avoir été défait à Chirvan (comme il a été dit dans le récit des événemens de la précédente année), avoit pris la résolution de s'enfuir en Georgie; mais étant observé par Tahmouras Khan, & ayant été surpris dans les défilés d'Ekhelkil, le vingt-quatre du mois Zou'lkadé, il avoit, ainsi que ceux qui accompagnoient sa fuite, été envoyé, chargé de chaînes, au château de Karakelgian. A.D. 1744. Nad. 57. 30 Décembre, 1743.

Sa Majesté ordonna aussitôt qu'on arrachât les yeux à Sam, & qu'il fût envoyé avec les autres prisonniers à Ahmed Pacha, avec ce message, que, "Puisque Sefi Mirza étoit avec " lui, les deux frères pourroient s'entre-re-" garder."

Quand les troupes royales furent parvenues à Couri en Georgie, la nouvelle fut apportée de la défaite des Turcs, qui arriva de la manière suivante: Après que les ministres de la Porte eurent résolu de soutenir les prétensions de Sefi Mirza, dans le nombre des projets qu'ils firent pour y réussir, fut celui-ci. Ils envoyèrent plusieurs dons précieux à Ahmed Khan Osmeï, à Mohammed fils de Serkhaï, & aux chefs d'Oaz, de Genktaï, de Tabresran, & de Derbend, le tout accompagné de lettres flatteuses pour chacun d'eux, leur demandant leur assistance en faveur du prince Sefi Mirza.

A.D. 1744. Nad. 57. Youssef Pacha, gouverneur d'Akheské, fut chargé de cette commission; mais, quand il eut atteint Couri, Tahmouras Khan, commandant de Cakht, étant averti de son intention, & s'étant joint à Ali Khan Kiligi, gouverneur de Teflis, dressa une embuscade pour le surprendre. Youssef, pour plus grande sureté, s'étoit campé proche d'une montagne dans le milieu d'un désert, & avoit envoyé les présens & les lettres par la voie du Daghestan. Mais les deux Khans, qui connoissoient parfaitement les chemins, & qui possédoient l'art de la guerre, envoyèrent un détachement, qui, fermant les passages à ces messagers, en tuèrent ou firent prisonniers la plupart, s'emparant de leurs présens & de leurs lettres.

Quand Youssef Pacha apprit le malheur arrivé à ses gens, il en perdit presque la raison, & devenant le compagnon de l'étonnement & l'ami de la confusion, il s'enfuit & périt dans sa fuite.

Au récit de ce succès, sa Majesté récompensa Tahmouras Khan par le gouvernement de Cartil, & donna à son fils Ezeikeli Mirzaï celui de Cakht.

Les importantes affaires du Chirvan étant ainsi décidées, sa Majesté manda le prince Nasralla Mirza, qui, obéissant à ce commandement, joignit l'armée royale. Alors les éten-

dards conquérans ayant quitté les bords de Peugekhan, s'avancèrent par les quartiers de Coktché, & s'arrêtèrent dans un endroit nommé Khanki, à six parasanges d'Arpetchaï. A.D. 1744. Nad. 57.

Le douze de Giumadi'lakhri les bagages furent laissés en ce lieu, & l'armée marcha à Cars. 31 Juillet.

Au dehors de cette cité, les victorieuses bannières brilloient dans le firmament, & toutes les fois que le général Turc, ou les Pachas, faisoient quelques sorties, ou présentoient bataille, aussi souvent plusieurs d'entre eux étoient tués, ou faits prisonniers, & le reste obligé de se retirer en désordre dans la place.

Cependant, le douze de Regeb les bagages joignirent le camp ; sa Majesté fit ensuite élever des forts & des retranchemens autour de Cars, distribuant ses troupes & son artillerie dans les différens quartiers. 11 Août.

Ahmed Khan le Lekzie, qui, à la réquisition des Turcs, étoit venu assister le commandant de Cars, voyant les choses dans cette situation, entreprit de s'échapper pendant la nuit avec les siens ; mais les sentinelles ayant donné l'alarme de leur fuite, un détachement fut envoyé sur leurs pas, & plusieurs d'eux furent mis à mort.

Les assiégés s'affoiblissant tous les jours, & les

A.D. 1744. Nad. 57. fecours n'arrivant point, les foldats Turcs commencèrent à déferter en foule; alors le général étant réduit à l'extrémité, envoya au camp Perfan Abderrahman Pacha, & Ahmed Effendi Kifrili, fameux par fes ouvrages & fon favoir, avec plufieurs officiers de marque, les faifant accompagner de préfens confidérables, & demandant la permiffion de faire favoir à la Porte les pacifiques intentions de fa Majefté.

Après des meffages réitérés des deux côtés, le généreux héros confentit à cette requête, & le général envoya Ahmed Kifrili avec plufieurs chefs de l'armée à la cour Ottomane. Comme la froide faifon s'approchoit, & que Cars étoit remarquable pour la rigueur du froid, l'armée royale s'en éloigna le fecond du bien-heureux mois de Ramazan & prit la route d'Arpetchaï, d'où elle vint à Akhefké, & à Akhelkilk, & campa dans ces agréables plaines, fameufes pour leur fertilité.

29 Septembre.

Après avoir fait des provifions fuffifantes, fa Majefté réfolut de paffer l'hiver à Berda, où l'on refpiroit l'air le plus pur. A cet effet, elle envoya dans ce lieu plufieurs milliers d'ouvriers; ils fe mirent à y bâtir des maifons & des palais avec du bois & des cannes, &, en creufant les fondemens, ils trouvèrent de l'eau en abondance. Alors Nader ayant pris la route d'Aktché Kaïa & Kezak, arriva à

Cangé & à Berdá dans le commencement du mois Zou'lkadé, & y établit ſes quartiers d'hiver. A. D. 1745. Nad. 58.

Quand les chevaux ſe furent repoſés plusieurs jours, ſa Majeſté ſe détermina à punir les Lekzies du Dagheſtan, & prenant avantage d'une ſaiſon dans laquelle ils ne pouvoient s'attendre à être attaqués, elle marcha contre eux avec des troupes choiſies le vingt-deux de Zou'lkadé. Elle paſſa le pont de Giovad, & par des marches forcées arriva à Derbend le ſix de Zou'lheggé. Elle diviſa ſes troupes en quatre bandes, & entoura de tous côtés les Lekzies ſurpris, & bien éloignés de la croire ſi près dans un temps ſi rigoureux. 31 Décembre. 17 Décembre.

Les habitations de ces rebelles furent donc ſaccagées & dévaſtées; & l'on ſaiſit un nombre infini de chevaux & de beſtiaux.

Le pillage & la rapine ayant duré pendant trois jours, & les chefs du Dagheſtan étant venus implorer grâce, ſa Majeſté les revêtit de la robe du pardon & de la clémence. Le jour de la fête d'Azhi, elle revint à Derbend, où ayant réglé les affaires du pays, elle retourna par la voie de Tabreſran à Perdá, & atteignit ſes quartiers d'hiver le cinq de Moharrem. 29 Janvier, 1745.

En ce lieu Nader Chah & ſon armée demeurèrent vingt jours, mais comme les pâturages & les fourrages étoient plus abondans

A.D. 1745. Nad. 58. vers le nord de la rivière Ker, il quitta cette place, & ayant fait paſſer la rivière aux troupes
18 Février. & aux bagages, il campa le vingt-cinq dans le diſtrict d'Ereche.

CHAPITRE XV.

Evénemens de l'heureuſe Année l'Hégire 1158.

QUAND l'hiver ſuivi des neiges & des tempêtes, comme un guerrier à la tête de ſes forces, eut envahi la terre de l'Iran avec la violence de Rouintem, le grand luminaire des cieux monta ſon ſplendide courſier, &, le ſeizième du mois de Sefer, rencontra les troupes de ce tyran furieux ſur le point de l'équinoxe du printemps ; il y mit en déroute cette froide armée de la rude ſaiſon, dont il diſperſa les bannières long-temps flottantes dans les airs, tempérant par une douce chaleur l'âpreté de ſes perçans frimats.

Dans ce temps la cour impériale brilla de la ſplendeur de Salomon, les nobles généraux & les héros illuſtres s'aſſemblèrent, couverts de robes de nuances variées & éclatantes d'or.

Les tentes nombreuſes comme les étoiles furent A.D. 1745. Nad. 58.
dreſſées en Chekki, où elles demeurèrent près de trois mois : enſuite, quittant ce lieu & paſſant la rivière Ker, elles s'avancèrent vers Coktché, dans le quartier d'Erivan, par le chemin de Khatchin & Meïanicouh.

Pendant cette marche Nader Chah fut attaqué d'une maladie ſoudaine, & fut porté plusieurs ſtations dans la littière royale ; mais enfin, par les ſoins d'un habile médecin, qui lui donna des remèdes efficaces, il fut entièrement guéri, & reprit ſa première vigueur & ſanté.

Après cet accident, & le douzième du mois Juillet.
Giumadi'lakhri, l'armée atteignit les plaines de Coktché, où elle campa dans de forts retranchemens.

CHAPITRE XVI.

L'Armée impériale arrive à Moradpeté, & prend Poſſeſſion d'Erivan. Bataille donnée contre Yeken Mohammed Pacha, Général des Turcs : ſa Mort.

PLUSIEURS avis ſucceſſifs aſſuroient que le dernier grand viſir, Yeken Mohammed Pacha, nommé généraliſſime de l'armée Turque,

A. D. 1745. Nad. 58. s'étant joint à Gelik Pacha, gouverneur d'Idin, & à dix ou douze autres Pachas, s'avançoit avec des troupes innombrables d'Erzeroum, & de Cars; qu'outre ces forces Abdalla Pacha Getetchi, avec Ahmed Khan, fils de Sobhan Virdi Khan, Begler Beg d'Ardilan, ainsi que d'autres Pachas, venoient à la tête d'une armée considérable, &, passant par la voie de Diarbecr & de Moussel, songeoient à donner une bataille décisive.

Sur cet avis sa Majesté envoya le prince Nasralla Mirza pour s'opposer à ceux qui s'approchoient des frontières de Perse, & lui donna les légions victorieuses qui avoient été employées sur les confins de Karmanchah, du Loristan, & du Kiurdestan.

Ce fut aussi la volonté de sa Majesté que l'illustre prince Imam Kuli Mirza se mariât, ainsi qu'Ibrahim Khan, qui, après la mort de son père, portoit la même nom. En conséquence, de grandes preparations furent faites pour la célébration de ces mariages, & plusieurs jours furent passés en joie & en divertissemens près des quartiers de Coktché. Ensuite sa Majesté confia les importantes affaires du Khorassan à Imam Kuli Mirza, & celles de l'Irak à Ibrahim Khan; & elle les fit partir
4 Juillet. le cinq de Regeb, avec une suite convenable pour leurs respectives commissions.

Sa Majeſté, ordonnant que les bagages reſtaſſent ſur les bords de Peugekhan & de Tauris, déploya le même jour ſes victorieuſes bannières pour donner bataille au général des Turcs, qui avoit déjà quitté Cars ; elle étoit réſolue de rencontrer les troupes ennemies dans le voiſinage de Cars & d'Erzeroum, lorſqu'elle apprit que le général étoit forcé de s'arrêter dans ce quartier. A.D. 1745. Nad. 58.

Sur cela, le neuf du même mois, l'armée royale, laiſſant Erivan, vint à ſix paraſanges de Moradpeté, dans le même lieu où la bataille contre Abdalla Pacha Kiuprili Ogli avoit été donnée. 28 Juillet.

Le dix, dans l'après-midi, Mohammed Pacha s'avança avec cent mille hommes de cavalerie, & quarante mille d'infanterie, & campa au pied d'une montagne à deux paraſanges de l'armée impériale, où, ayant dreſſé ſes tentes, il commença de fortifier les endroits foibles, & de préparer ſes canons & ſes mortiers. 29 Juillet.

L'onzième, les deux armées étant rangées en ordre de bataille, le feu du combat commença à flamber, & ſes étincelles atteignirent les étoiles. Après pluſieurs ſucceſſifs engagemens, l'armée Ottomane fut miſe en déroute par l'interpoſition de la Providence.

La perte fut très-grande du côté des Turcs, leur général ſe retira dans ſes retranchemens,

A.D. 1745. Nad. 58. &, la nuit devenant obſcure, les troupes conquérantes retournèrent à leur camp.

Alors le vigilant héros envoya un détachement pour obſerver les environs de Cars, & pour ôter à l'armée Turque toute poſſibilité d'avoir du fourrage & des proviſions.

Depuis ce temps, tous les jours quelques partis Turcs étoient taillés en pièces près du camp, & le général ſe trouva de plus en plus reſſerré de tous côtés; enfin, voyant que ſes ſoldats n'étoient en nulle manière accoutumés à l'art de la guerre, il ſe retira avec ſon armée, marchant environ quatre paraſanges chaque jour, juſqu'à ce qu'il fût à neuf paraſanges des Perſans, où il campa.

Cette retraite avoit été ſi bien conduite, que des Perſans, ayant été détachés pendant la nuit, pour faire une excurſion dans le camp des Turcs, furent étonnés de le trouver abandonné, & remplirent les airs de cris de ſurpriſe.

Dans ce même temps le général Turc méditoit le même projet contre le camp des Perſans, ayant trouvé, après une conſultation avec les chefs Ottomans, que dans la criſe où l'on étoit, il n'y avoit pas d'autre moyen pour contenir ſes ſoldats, prêts à ſe mutiner & qui déſertoient continuellement.

Dans l'après-midi du même jour, qui étoit

un Vendredi, vingt-un du même mois, un courrier de Nafralla Mirza apporta la nouvelle, que le général Abdalla Pacha, qui s'étoit avancé par la voie de Diarbecr, avoit premièrement envoyé un de fes officiers à Baban & à Chéherzôur, mais que l'éntrée de ces villes lui avoit été refufée par le gouverneur de Baban, qui, ayant laiffé fa famille dans la forteresse de Severdache, & s'étant joint aux chefs des Kiurdes, étoit venu avec eux offrir fes fervices au prince. Ce meffager ajouta que ce général & Ahmed Ardilani avoient affemblé les Kiurdes de Bilbâs, & avec une armée complète marchoient à Mouffel; que le prince, ayant déployé fes bannières, s'étoit avancé pour les combattre; qu'enfin les deux armées s'étant rencontrées près de Mouffel, après un combat furieux les Turcs avoient été défaits, plufieurs d'entre eux tués, ou faits prifonniers; leur général, avec ceux qui avoient échappé, s'étant fauvé par la fuite. A.D. 1745. Nad. 58. 9 Août.

Sa Majefté, après avoir rendu grâce au ciel d'une telle victoire, envoya par un prifonnier Turc les lettres du prince au général ennemi. Celui-ci avoit à peine atteint le camp des Turcs au moment que le flambeau de l'univers répand fa première clarté, qu'un horrible bruit & un violent tumulte fut entendu dans ce camp, d'où il fortoit des nuées de pouffière. Il fut bientôt découvert que le général, peu

A.D. 1745. Nad. 58. auparavant si absolu, avoit été tué, & avoit rendu l'empire de son existence.

Quand les Turcs se virent sans chefs, & destitués de tous secours, ils prirent la fuite en désordre ; mais les Persans, qui les entouroient, tombèrent sur eux, & après en avoir massacré un grand nombre, s'emparèrent des tentes, de l'artillerie, & des chevaux, qui leur restoient.

Quelques troupes furent détachées pour poursuivre les fuyards, lesquelles donnant des éperons aux coursiers de leur courage, les atteignirent proche d'Arpetchaï, en tuèrent dix ou douze mille & firent cinq mille prisonniers, dans lesquels se trouvèrent plusieurs Pachas & officiers considérables. Sa Majesté, pour consoler en quelque façon l'ennemi d'un si grand revers, mit en liberté plusieurs des prisonniers blessés, ou devenus incapables de servir, dont une partie se rendit à Cars sous la conduite de Giamous Husn Aga, un des principaux des officiers Turcs prisonniers ; quatre mille prirent la route de Tehran, & le reste se retira à Tauris.

Cependant, comme jusqu'alors la Porte avoit paru adverse à la proposition faite au sujet du changement de religion des Persans qui avoient embrassé la secte de Giafar, sa Majesté, après une si totale défaite, écrivit une lettre d'amitié à l'empereur Turc, & fit

partir un courrier pour Constantinople par la voie de Bagdad. A. D. 1745. Nad. 58.

Cette lettre portoit en substance, que les tribus de Turcmans qui étoient en Perse seroient forcées de consentir à la conformité de religion; qu'ainsi il n'y auroit nul sujet d'appréhender une altération dans le nouveau traité; que si les ministres de la Porte acceptoient les conditions relatives à ce point, il y auroit une paix éternelle entre les deux empires, mais que s'ils retardoient, ou refusoient leur consentement, ce seroit une continuelle source de contentions & de sang répandu; qu'elle espéroit donc qu'ils agréeroient tous ces articles, afin d'établir une perpétuelle amitié & concorde entre les deux monarques.

Le vingt-septième du même mois, l'armée impériale quitta la station de Moradpeté, & prit le chemin de Tchoures & de Mahmoudi. 15 Août.

Dans le même temps, trois ambassadeurs distingués vinrent de la part du roi de Khoten, présenter à sa Majesté une lettre, & des dons considérables. Ce roi étoit de la famille de Genghiz Khan, & avoit été élevé au trône de Khoten en même temps que son frère à celui de Khata.

Le motif de son ambassade étoit, l'admiration des victoires de Nader Chah, le désir d'obtenir son amitié; & sa lettre portoit,

A.D. 1745. Nad. 58. " Qu'il s'eſtimoit heureux d'apprendre les " ſuccès & la proſpérité de ſa Majeſté, & " que, déſirant de faire une ferme alliance " avec elle, il lui envoyoit trois ambaſſadeurs, " pour lui offrir autant d'hommes de ſes tri- " bus qu'il y en avoit de capables de porter " les armes; qu'au ſurplus, il la prioit d'en- " voyer des officiers pour établir les limites " entre les deux royaumes de Khoten & de " Touran, afin qu'il n'y eût à ce ſujet ni diſ- " putes, ni diſſentions."

Sa Majeſté conſentit à cette demande, & promit d'envoyer des commiſſaires à cet effet à ſon retour du Khoraſſan; elle fit de plus une réponſe remplie d'amitié au roi de Khoten, lui envoya neuf chevaux, un cimeterre garni d'or & de pierreries, & d'autres dons précieux: enfin elle congédia ces ambaſſadeurs avec toutes les marques de bienveillance.

Il a été dit plus haut, qu'Ali Khan étoit parti pour réduire à l'obéiſſance la tribu d'Yemout en Kharezme: voici quels furent ſes ſuccès.

Quand il fut arrivé, Aboul Gagi Khan, & les chefs de pluſieurs tribus, lui offrirent leurs ſervices; tandis que ceux de la tribu d'Yemout, s'aſſociant à une bande de Turcmans, s'aſſemblèrent près d'Orcange, & attaquèrent les Perſans; mais ces rebelles furent défaits

honteuſement, pluſieurs tués, ou faits priſonniers: le reſte de cette tribu ne pouvant plus demeurer dans ce territoire, & voyant ſes habitations ſaccagées, ſe retira au mont Balkhan dans le voiſinage d'Afterabad. A.D. 1745. Nad. 58.

Ali Kuli-Khan, ayant réglé les affaires de ce diſtrict, & donné un gouverneur au Kharezme, retourna en Khoraſſan, dans le temps que les troupes impériales étoient poſtées en Saoukhbelague.

Après cet évènement ſa Majeſté donna ordre aux chefs de la tribu d'Yemout de lui envoyer mille jeunes gens d'entre eux capables de ſervir l'état, & leur fit dire, que s'ils refuſoient d'obéir, ils euſſent à s'attendre à un prompt & ſévère châtiment.

Des territoires de Tchoures & de Mahmoudi les victorieuſes bannières prirent la voie d'Hamadan, & furent déployées à Ferahan; de là le prince Naſralla Mirza ſe rendit en Khoraſſan par le chemin de Mazenderan & d'Afterabad; & l'armée royale, tournant ſes pas du côté d'Isfahan, arriva à cette immortelle cité le quatorzième de Zou'lheggé. 28 Decembre.

Quand le prince paſſoit ſur les confins d'Afterabad, la tribu d'Yemout, en obéiſſance au ſuprême commandement, envoya les troupes qui lui avoient été demandées pour le ſervice de l'empire.

A.D. 1746. Nad. 59. 14 Janvier, 1746. Le dixième de Moharrem 1159, les étendards conquérans, étant de nouveau déployés, quittèrent Isfahan, & passant par la voie d'Ardelan & du désert de Tabas, tournèrent vers Mechehed, où ils parvinrent le vingt-trois du mois Sefer.

CHAPITRE XVII.

Relation des Evénemens de l'An fortuné de l'Hégire 1159.

20 Mars. La nuit du Lundi vingt-huitième du mois de Sefer, quand les ministres des étoiles avec leurs manteaux dorés dansoient nu-pieds dans le firmament (selon le livre sacré, " Otez vos " sandales, car vous êtes dans la vallée sainte"), afin de recueillir l'assemblée céleste, & rangeoient en ordre les vaisseaux d'or & d'argent des cieux ; quand les serviteurs de la nature couvroient le magnifique palais de la voûte azurée avec des tapis couleur de rose, alors le grand monarque du monde, le soleil, cinq minutes après la cinquième heure, monta sur le trône du Belier. Les puissans & illustres

tréforiers de la citadelle du monde ouvrirent A.D. 1746. Nad. 59.
les portes du printemps fleuri, & de la jeune verdure. Les larges pierres précieufes que formoient les gouttes de rofée, les rayonnantes perles qui tomboient des nuées, étoient fufpendues, ainfi que des chaînes de joyaux & de bracelets artiftement travaillés, fur la furface des vallées. Les gardiens des tréfors de la nature parfemoient le jardin de rofes, de cornalines, du rubis des tulipes & des anemones, des émeraudes de l'herbe, & des turquoifes du trèfle, richeffes qui avoient été long-temps recélées dans leurs magafins cachés. Les rayons que dardoient les couches de rofes, faifoient briller la terre, comme un paradis délicieux. Le foleil, ce glorieux roi de l'orient, répandoit fa vivifiante chaleur en tous lieux, & chaffoit les triftes frimats. Les planes, miniftres aux mains agiles, écrivoient avec les plumes de leurs branches un traité de paix fur le livre des plaines, & fur les feuilles des berceaux. Les ondoyans nuages, ces légers ambaffadeurs du ciel, verfoient leurs douces ondées pour éteindre le feu de la contention.

Quand la fête du Neurouz fut finie dans le fiége de l'empire de Perfe ; quand l'agréable féjour de Kelat, & les appartemens, femblables au paradis, de ce charmant château, furent ornés pour la réception de fa Majefté,

A.D. 1746. Nad. 59. 1 Avril.

elle se prépara à s'y rendre. Le vingt-un de Rabiu'lavel elle quitta le glorieux siége de sa domination pour s'acheminer vers cette place, où elle passa plusieurs jours dans l'allégresse, les fêtes, les divertissemens, & la gaieté, jouissant des beautés du lieu, & arrangeant les affaires relatives à ces cantons

Elle y rassembla d'immenses richesses & des choses précieuses sans nombre, productions des mers, & des mines, & ramassées de toutes les parties du monde.

Après avoir confié ce trésor aux soins de ses plus sages & plus fidelles ministres, Nader Chah partit de Kélat, pour se rendre dans l'Irak.

Il a déjà été dit qu'après l'élevation de sa Majesté au trône dans les plaines de Mogan, le puissant empereur Ottoman avoit désiré d'amener les choses à des voies d'accommodement; mais comme cette affaire resta plusieurs années sans en venir à une conclusion, les ambassadeurs des deux monarques n'avoient pu, sans la hache d'un traité de paix, abattre l'arbre de la contention; ainsi, après la mort de Mohammed Yeken Pacha, le grand conquérant dépêcha un envoyé à la cour Ottomane pour déclarer ses amicales intentions.

Bientôt après l'empereur des Turcs saisissant une si favorable occasion, envoya Netif

Effendi (qui auparavant avoit été à la haute cour en Daghestan) avec un plein pouvoir de négocier la paix : cet ambassadeur arriva avec la lettre de son maître, & donna les plus fermes assurances d'amitié de sa part de l'empereur des Turcs, dont le pouvoir étoit celui d'Alexandre, & ne reçut pas de moins grandes protestations de celle du Chah, lesquelles lui furent données par écrit, & signées par les chefs de l'état. A.D. 1747. Nad. 60.

Ayant ensuite reçu son audience de congé, Netif retourna à la Porte, qui en conséquence fit partir Ahmed Effendi Kifrili (auparavant envoyé par le général Turc, lorsque Nader Chah étoit en Cars) avec quantité de présens considérables pour le souverain de l'Iran.

Sa Majesté de son côté envoya Mustapha Khan, & son secrétaire à la Porte ; avec un trône d'or massif, orné de larges perles, & rehaussé depuis le haut jusqu'au bas de précieuses productions de la mer d'Omman ; elle y joignit deux files d'éléphans bien dressés, qui dansoient au son des instrumens, & qu'on avoit trouvés dans le nombre des raretés de l'Indostan.

Ces magnifiques présens furent confiés à l'ambassadeur, & la lettre, qui les accompagnoit, à son secrétaire.

Le dix du mois sacré de Moharrem 1160, 10 Janvier, 1747.

A.D. 1747. Nad. 60. l'armée impériale quitta Isfahan ; quelques troupes marchèrent premièrement ; &, avec le reste, sa Majesté suivit en personne, par la voie d'Yezd, & de Kerman, pour se rendre dans le Khorassan.

Voici, cependant, la copie du traité de paix dont nous venons de parler.

TRAITÉ DE PAIX AVEC LES TURCS.

" Gloire soit à Dieu, qui a plongé dans le " sommeil les yeux de la commotion, en " éveillant les cœurs des monarques ; qui a " fait découler la fontaine de la paix parmi le " genre humain, en arrêtant le cours de la " rivière de la discorde entre les rois & les " puissans Sultans ; qui a rétabli par leur " amicable agrément le désordre des affaires " des fidelles croyans ; qui a dépouillé leurs " cœurs de tout ressentiment, afin de pouvoir " guérir l'ame blessée de son peuple ; qui a " déraciné de leur sein toute haine & ini- " mitié, & leur a ordonné de garder invio- " lablement leurs traités, ainsi que dit le livre " à jamais glorieux, " *O vous qui croyez, gardez* " *vos conventions !*"

" Puisse à présent le Très-haut être gra- " cieux envers son prophète Mohammed, dont " le siége est exalté ; envers sa famille & ses " compagnons, & particulièrement ses suc-

" cesseurs les Califes qui marchent dans la A.D. 1747. Nad. 60.
" voie droite, & qui usent d'une extrême di-
" ligence pour maintenir la vraie religion !"

Après ces préambules, il suit : " Dans les " vastes plaines de Mogan, le peuple de l'Iran " désira que nous acceptassions le diadème " royal ; mais, voyant les troubles que les " hérésies de Chah Ismaïl avoient suscités " dans la Perse, & l'inimitié qu'elles avoient " causée entre les Turcs & les Persans ; con- " sidérant aussi que la secte des Sunnis étoit " suivie par nos nobles ancêtres & grands pro- " géniteurs, nous nous refusâmes à sa pro- " position. Mais, après plusieurs instances " réitérées, nous consentîmes à régner sur ce " peuple, sous condition, qu'il abjureroit de " cœur & de bouche ses anciennes erreurs, & " reconnoîtroit la légitime succession des grands " Califes (auxquels Dieu soit favorable !) ; il " consentit à nos demandes, & quitta ses " hérésies.

" Maintenant, puisque sa haute Majesté, " exaltée au dessus des autres rois du monde, " qui a le pouvoir de Salomon, l'éclat du so- " leil, le protecteur des fidelles croyans, le " vainqueur des infidelles, le roi des deux " continens & des deux mers, un second " Iscander Zoulkarnein, serviteur des deux " cités sacrées, l'empereur & victorieux Sultan

A.D. 1747. Nad. 60. " Mahmoud Khan, dont Dieu a étendu l'om-
" bre ſur tout l'univers, véritable Calife des
" croyans & lumière de la famille Turcmane,
" nous a demandé l'accroiſſement de notre
" amitié ; nous, en conſéquence, eſpérant la
" continuation de ces ſentimens favorables, le
" diſpenſons de deux des articles que nous
" avions propoſés, & ne demandons que la
" confirmation des trois autres pour l'unifor-
" mité de religion, & pour la préſervation de
" notre empire, déſirant à cette négociation
" une concluſion heureuſe.

" Et quand même nous n'aurions pas eu
" l'intention d'écarter tout ſujet d'aliénation
" entre nous, & de donner la paix à nos ſujets
" en faiſant fleurir les boutons de roſe de cet
" amicable traité, nous aurions, néanmoins,
" pour l'honneur des fidelles croyans, notifié
" à ſa haute Majeſté, exaltée ainſi que Salo-
" mon, notre changement fortuné de religion,
" & la déſertion de nos anciennes erreurs..

" Comme quelques parties des provinces
" de l'Irak & de l'Azarbigian, pendant le
" règne agité de Chah Iſmaïl furent trans-
" férées à la cour Ottomane, afin qu'il ne
" reſte aucun ſujet de plainte, nous donnons,
" en préſent, un de ces territoires à ſa Ma-
" jeſté l'Empereur des Turcs. Et puiſque,
" dans la lettre royale que le très-noble Netif

" Effendi nous a apportée, sa très-haute Ma- A. D. 1747. Nad. 60.
" jesté désire d'établir l'amour & la bien-
" veillânce entre les deux empires de généra-
" tion en génération; de notre part, nous
" croyons, que la confirmation de cette amitié
" & la tranquillité de nos dominations sont
" des objects aussi importans qu'avantageux:
" nous désirons donc que la paix, faite autre-
" fois dans le temps de Morad quatre entre
" les Turcs & les Persans, soit renouvélée; &
" nous demandons que sa Majesté acquiesce
" gracieusement à ce présent traité de paix,
" qui contient le plan, la stipulation, trois ar-
" ticles, & un supplément.

PLAN, OU FONDEMENT DU TRAITÉ.

" Que la paix conclue dans le temps du
" Sultan Morad quatre d'heureuse mèmoire,
" entre les deux empires de Perse & de Tur-
" quie, soit renouvelée. Puisse-t-elle demeurer
" ferme, & perpétuelle dans toutes les pro-
" vinces, & puisse sa continuation n'être al-
" térée ni troublée par aucun manquement.

STIPULATION.

" Après que toutes commotions sont endor-
" mies, & que le sabre est replacé dans le four-
" reau, après que tout ce qui peut renverser
" la paix & détruire l'amitié, est écarté; que

A.D. 1747. Nad. 60. « la bénédiction de Dieu, le pacte d'amour & « d'unanimité, soit durable entre les deux em- « pires & les familles des deux monarques jus- « qu'au jour du jugement!

ARTICLE PREMIER.

« Que les pélerins de Perse, qui passeront « par Bagdad, ou par la Syrie pour se rendre « au temple sacré, soient conduits d'une sta- « tion à l'autre en sureté, & protégés par les « magistrats & gouverneurs des places qui se « trouvent dans leur voyage.

ARTICLE SECOND.

« Pour confirmer l'amitie & l'alliance entre « les deux cours, que, tous les trois ans, un « commissaire soit envoyé de la Porte en « Perse, & de la Perse en Turquie, pour re- « cevoir les tributs mutuels.

ARTICLE TROISIÈME.

« Que les esclaves de chacune des deux na- « tions soient mis en liberté, & qu'il ne soit « pas permis de les acheter ou vendre, mais « qu'ils ayent le privilege de retourner dans « leurs pays respectifs.

APPENDICE, OU SUPPLÉMENT.

« Que les gouverneurs de toutes les villes « frontières évitent toutes commotions qui « peuvent tendre à la dissolution de ce traité;

" & que les Perſans s'abſtiennent de toutes " expreſſions peu convenables relativement à " la religion qu'ils ont embraſſée, & à celle " qu'ils ont déſertée pour ſuivre la ſecte des " Sunnis. A.D. 1747. Nad. 60.

" Qu'ils ne nomment jamais les grands Ca- " lifes ſans due révérence & ſans prières ; que " lorſqu'ils voyagent pour aller ou au temple " de la Mecque, ou à Medine, ou dans quel- " ques autres cités célébres, ou qu'ils traver- " ſent la Natolie avec d'autres pélerins du pays, " ou de quelque autre nation Mahometane, " ils ne leur montrent aucune marque d'aver- " ſion ou d'aliénation ; que, dans les villes " impériales, on ne mette aucun impôt ſur " ceux qui ne font aucun profit par le com- " merce, mais que les officiers de la douane " faſſent payer des droits ſeulement aux com- " merçans, & ne demandent rien de plus ; & " qu'enfin, dans ces occaſions, on tienne la " même conduite dans les deux empires.

" Nous déclarons donc, en vertu de ce " traité, que la ſuſdite paix & les articles ſpé- " cifiés en icelle, demeureront à jamais fermes " entre les deux empires & les familles de " leurs ſouverains, bien entendu, tant qu'il " ne ſe ſera commis, de l'un ou de l'autre " côté, aucune action contraire. Quiconque " de ſa part ſera coupable d'une telle viola-

A.D 1747. Nad. 60. " tion offenfera contre fa propre confcience, " & quiconque obfervera ces conventions re-" cevra du ciel une récompenfe."

Ecrit dans le mois facrée de Moharrem, l'année 1160 de notre prophète, auquel foient louanges & faluts !

CHAPITRE XVIII.

Récit des Evénemens de l'Année de l'Hégire 1160, répondant à celle du Crocodile.

30 Mars. Le Mardi, la neuvième nuit du mois Rabiu'-lavel, trente deux minutes après l'onzième heure, l'aftre couronné d'or, le foleil, entra dans le palais royal du Belier. Alors la nouvelle faifon étala de tous côtés fes plus rians ornemens. Les faules élevoient leurs têtes; le jafmin rafraîchiffoit les fens par fes douces odeurs. Les gouttes de rofée, ainfi que des larmes argentées, tomboient des yeux des narciffes; les rofes avoient pris, dans les chaînes de l'amour, le tendre roffignol qui faifoit retentir les bois de fes chants plaintifs; la linotte & le fanfonnet gazouilloient parmi les bran-

ches de l'églantine. Les boutons de roſes, d'hyacinthes, d'aſphodèles, déployoient leur beauté devant la cour du printemps, qui s'aſſit comme un monarque environné de plantes vertes & d'arbuſtes fleuris. Les planes étendoient leurs branches juſqu'au firmament; les nuées répandoient leurs brillantes ondées. La tourterelle avec un collier de couleurs variées, & la colombe avec ſes plumes ondoyantes, joignoient le printanier concert. Les arbres, fermes ſur les collines, étoient baignés par les clairs ruiſſeaux qui entouroient leurs racines, ainſi que des chaînes d'argent. Toutes les nations ſe réjouiſſoient dans cette renaiſſance générale de la nature, &, ſe parant des plus agréables fleurs, ſe délectoient à parcourir les boſquets, où le zéphyr ſe jouoit avec les feuilles des roſes, où les mélodieuſes notes du roſſignol rempliſſoient l'ame de déſirs, tandis que les tulipes, les anemones, & les violettes azurées, bordoient chaque rivage. A.D. 1747. Nad. 60.

Dans ce temps la fête du nouvel an fut célébrée hors de la ville de Kerman avec les marques ordinaires de proſpérité & d'heureuſe fortune.

De là l'armée impériale ſe mit en marche pour Mechehed, où Nader Chah fut fort ſurpris de voir le trône preſque déſerté, & toutes les places en confuſion & pleines de révoltes.

A.D. 1747. Nad. 60. Il envoya Nasralla Mirza, Chahrokh Mirza, & les autres princes, ainsi que ses joyaux & ses meubles précieux, à Kélat, dans l'espoir décevant qu'ils seroient toujours en sureté dans ce château.

Il entra ensuite dans le Khorassan, &, par le flamboyant cimeterre de son ire, fit perdre la vie à une multitude d'innocens confondus avec les coupables.

CHAPITRE XIX.

Fin de la Vie de sa Majesté d'heureuse Mémoire. Récit de sa Mort : Massacre de ses Enfan. & de ses Parens.

Depuis le commencement du règne de Nader Chah, jusqu'à son retour du Kharezme & sa marche dans le Daghestan, il s'étoit entièrement occupé du soin de son empire & de l'administration de la justice, de manière que ses sujets de l'Iran auroient donné leurs vies pour sa préservation ; mais après ce temps il changea entièrement de conduite.

A l'instigation de quelque génie ennemi, ce

malheureux monarque prêta l'oreille à des délateurs mal-intentionnés, & fit arracher les yeux à Riza Kuli Mirza, le meilleur & le plus cher de ses fils. Les remords suivirent de près cette cruauté précipitée, & Nader Chah devint comme furieux. Les mauvaises nouvelles qu'il reçut successivement des troubles arrivés dans plusieurs endroits de sa domination augmentèrent sa rage. A.D. 1747. Nad. 60.

Dans ce nombre étoit la révolte des habitans de Fars & de Benader. Taki Khan, dont nous avons fait mention, gouvernoit ces pays, & avoit été élevé de la principauté de Chiraz au gouvernement de Fars & d'Omman. Plus Nader Chah l'avoit comblé de bienfaits, plus il fut sensible à sa trahison, qui, après lui avoir fait massacrer Kelbali Khan, lui fit élever l'étendard de la rebellion.

D'un autre côté les habitans de Chirvan, après avoir mis à mort leur governeur Heider Khan, & choisi pour leur chef Mohammed fils de Serkha le Lekzie, avoient commis les plus insolens outrages. Le peuple de Tauris s'étoit déclaré en faveur d'un prétendant d'une obscure naissance. Les Kagiars d'Asterabad, joints aux Turcmans, s'étoient aussi révoltés.

Tous ces malheurs, ayant coup sur coup ébranlé l'ame de Nader Chah, déjà troublée par les regrets qu'il donnoit à son fils, ex-

A.D. 1747. Nad. 60. citèrent ſa férocité à un point qui n'eut plus de bornes. Il ne ſe contenta pas de punir rigoureuſement ceux des rebelles qui tombèrent entre ſes mains ; mais, dans ſon aveugle rage, il fit auſſi mettre à mort les gouverneurs de pluſieurs diſtricts qui n'avoient nulle correſpondance avec les provinces révoltées.

Le ſang le rendant de plus en plus altéré de ſang, il fit une proſcription, dans laquelle une multitude de noms furent inſérés, & les proſcrits, mis à la torture, étoient tourmentés de la plus barbare manière ; dans ce nombre ſe trouvèrent pluſieurs des miniſtres & des chefs de l'empire. Ceux qui étoient prépoſés pour tenir cette fatale liſte y mettoient à leur gré & ſans motifs tous ceux dont ils ſe reſſouvenoient, ou plutôt ceux dont les richeſſes excitoient leur avarice.

Ces inhumanités atroces forcèrent les miſérables peuples à fuir, & à ſe choiſir une habitation avec les hiboux des déſerts ; mais s'il arrivoit qu'ils fuſſent rencontrés ou atteints, ils étoient ou privés de la vie ou tourmentés cruellement ; on leur arrachoit les yeux, on leur coupoit les oreilles & le nez. Les collecteurs des impôts arrêtoient même ceux qui paſſoient dans les rues, & ne laiſſoient échapper que ceux qui rachetoient leurs vies au

Thahmasp Kuli, qui n'avoit jamais man- A.D. 1747. Nad. 60.
prix de leurs trésors, au dépens de leur patrimoine. Enfin les cruautés qui étoient exercées sont au delà de toute conception. Tous ces actes sanguinaires, loin de satisfaire la frénésie de Nader Chah, le mettoient encore plus hors de lui-même. Il fit mourir plusieurs Indiens, Mahometans, & Arméniens, dans la grande place d'Isfahan ; & dans tous les lieux où il passoit il faisoit empiler des têtes humaines sur le faîte des Mosquées, & en formoit d'effrayantes pyramides.

En ce même temps, la province de Seistan ayant pris part à la révolte presque générale, Nader Chah envoya Ali Kuli Khan son neveu pour la réduire, auquel il associa Thamasp Kuli Khan Gelaïr. Il leur enjoignit de faire un dénombrement exact de ces peuples, & de les mettre à une forte contribution.

Ces ordres furent exécutés ; & des commis inexorables, munis d'une large liste de condamnés, partirent avec la vîtesse des éclairs pour commencer de tous côtés leurs recherches.

Cependant Ali Kuli Khan, ayant considéré que rien ne suffiroit pour appaiser le désordre de l'ame furieuse de Nader Chah, voyant qu'il avoit sans retour fermé ses oreilles à la vérité, se joignit aux Seistaniens, & leva l'étendard d'une nouvelle rebellion.

A.D. 1747. Nad. 60. qué de fidélité, ni porté la tache de la trahison, ne put d'abord s'empêcher de s'unir à Ali Kuli Khan ; mais bientôt sa conscience alarmée fit taire tout autre motif ; il tâcha de dissuader son confédéré, qui, irrité de sa défection, le fit empoisonner.

Alors, déployant les bannières de l'indépendance, Ali Kuli Khan se fit proclamer souverain dans plusieurs provinces, & attira à lui ceux qui s'étoient retirés & cachés dans la crainte d'éprouver la rage de Nader Chah. De ce nombre furent les Kiurdes de Khabouchan, qui, secouant entièrement le joug de l'obéissance, pillèrent plusieurs districts. Nader Chah partit aussitôt pour les châtier, &, un Dimanche au soir, onzième de Giumadi'lakhri,
8 Juin. campa à la station de Fäthabad à deux parasanges de Khabouchan.

Ce fut en ce lieu que, par le consentement d'Ali Kuli Khan, avec l'assistance de Mohammed Saleh Khan & de Mohammed Kuli Khan l'Afchar, capitaine des gardes, le sort fatal de ce héros fut décidé. Trois officiers considérables nommés Mohammed Khan Erivani, Moussi Beg Taremi, Koutché Beg Gondozlaï, entrèrent dans la tente royale à minuit, tuèrent ce grand roi, & firent une balle de paume de cette tête que l'univers, peu auparavant, étoit à peine capable de contenir.

Quand, au matin, la nouvelle de cette action fut répandue au dehors, & que les chefs de l'état furent assemblés, Ahmed Khan Abdalis qui avoit été fort attaché à Nader Chah, engagea une troupe d'Afgans & d'Ouzbegs à assaillir les Afchars & les soldats du camp; mais ils furent repoussés & appaisés après un court engagement; enfin, Ahmed, voyant l'inutilité de ses efforts, après avoir rassemblé quelques Afgans, marcha vers Kandehar. A.D. 1747. Nad. 60.

Les Afchars envoyèrent aussitôt un détail circonstancié de cet événement à Ali Kuli Khan. Ce prince, ravi de voir un tel succès à son dessein, se rendit en hâte en Khorassan, laissant son fils Sohreb avec une tribu de Bakhtiaris, & envoyant d'autres troupes pour investir Kélat.

Ces troupes étoient à peine arrivées devant ce château, considérant entre elles les vicissitudes de la fortune, qu'un accident imprévu leur donna lieu d'éprouver sa faveur. Le garde d'une des tours de Kélat, ayant besoin de faire sa provision d'eau, descendit par une échelle, qu'il laissa imprudemment dans le lieu dont ennemi venoit de s'approcher. Cette occasion inespérée fut dans l'instant saisie; le détachement d'Ali Kuli Khan monta au comble de ses désirs, entra dans le château, s'empara d'une place que ses fortifications auroient ren-

A.D. 1747. Nad. 60. due imprenable, & faisoient regarder comme une des merveilles du monde.

Nasralla Mirza, Imam Kuli Mirza, & l'excellent prince Chahrokh Mirza, montèrent aussitôt à cheval, & s'enfuirent du côté de Mérou. Cazem Beg, frère d'Ali Kuli Khan, étoit alors aussi à Kélat; il se mit à la poursuite des princes, mais n'ayant pu les atteindre, il revint, & envoya après eux Dost Mohammed Tchétché, le fauconnier de Nasralla.

Imam Kuli & Chahrokh Mirza furent pris à neuf parasanges de Kélat. Un nommé Corban Kuli fut mis sur les traces de Nasralla, & l'atteignit à Houzisenk; mais ce jeune prince, lui ayant porté un coup furieux avec son cimeterre, le fit tomber de cheval, & eut le temps de se sauver jusqu'auprès de Mérou; là, ayant malheureusement rencontré quelques soldats de la garnison de cette ville, il fut saisi & reconduit à Kélat.

Bientôt après Riza Kuli Mirza fut mis à mort, ainsi que seize autres princes du sang royal; on n'épargna ni l'inhabilité à succéder dans les uns, ni l'âge dans les autres. Les trois princes dont nous venons de parler furent conduits en Khorassan, où l'on massacra Imam Kuli & Nasralla.

Chahrokh, qui n'avoit que quatorze ans, n'eut pas le même sort; on l'enferma secré-

tement dans le château de Mechehed, & on répandit le bruit qu'il avoit péri avec ses frères. Le dessein d'Ali Kuli Khan étoit de se défaire du jeune prince, s'il voyoit jour de pouvoir garder l'empire pour lui-même; mais, au cas que les Persans ne s'accommodassent pas de son règne, & demandassent un fils de Nader Chah, il comptoit leur présenter Chahrokh Mirza, l'élever sur le trône, & gouverner pour lui. A.D. 1747. Nad. 60.

CHAPITRE XX.

Règnes d'Ali Chah & d'Ibrahim Chah: Mort de ces deux Princes.

QUAND les yeux & le cœur d'Ali Kuli Khan furent satisfaits par la mort des princes, il fut installé sur le trône en Khorassan sous le nom d'Ali Chah, le vingt-septième du Giumadi'-lakhri de la même année. Aussitôt on battit monnoie à son coin, & les prières publiques furent faites en son nom. En conséquence quinze crores d'argent (chaque crore valant cinq cents mille tomans) furent tirées du châ- 25 Juin, 1747.

A.D. 1748. teau de Kélat. Le reste de choses précieuses que ce trésor contenoit, étoit au delà de toute conception, tant en garde-robes qu'en meubles & joyaux.

Ces richesses immenses, dignes du grand Nader, furent transportées de Kélat à Meched, où Ali Chah les prodigua à grands & petits avec une profusion sans bornes ; il dispersoit l'argent le plus pur comme de vils grains, & les plus précieuses pierreries comme des cailloux & du verre.

Il nomma Husn Ali Khan & Sohrab pour principaux inspecteurs de ses trésors & de ses revenus, tandis qu'il jouissoit de toutes sortes de plaisirs, & se plongeoit dans les délices. Il établit Ibrahim Khan, son frère, général & gouverneur d'Isfahan, & l'envoya résider dans cette ville.

Cependant plusieurs tribus d'Afchars, un grand nombre de familles de l'Irak & de l'Azarbigian, ainsi qu'une compagnie de Bakhtiaris que Nader Chah avoit transplantée en Khorassan, saisirent cette occasion pour retourner dans leur pays respectifs. Les Kiurdes de Khabouchan, après avoir reçu de magnifiques récompenses, se révoltèrent ; mais ils furent réduits par Ali Chah qui marcha en personne contre eux.

Ce prince, ensuite, voyant que les pro-

visions devenoient très-rares dans le Khorassan; le quitta pour le Mazenderan, où il séjourna sept mois. Pendant ce temps Allayar Khan, commandant d'une compagnie d'Afgans, & Otalla Khan, général des Ouzbegs, qui tous deux étoient dans Chehrzour avec leurs troupes, se rendirent à Isfahan, d'où ils vinrent offrir leurs services à Ali Chah.. A.D. 1748.

La vie efféminée de ce prince avoit rendu ses ministres absolus; Sohrab Khan dirigeoit toutes les affaires de l'empire; Husn Ali Khan, trouvant que ce jeune homme étoit un obstacle à ses propres desseins, résolut de le perdre; à cet effet il l'envoya sous quelque prétexte plausible à Ibrahim Khan, qui le fit mettre à mort.

Bientôt après Ibrahim, poursuivant ses trames secrètes, entreprit de mettre dans ses intérêts les Afgans, les Ouzbegs, & tous les chefs qui étoient auprès de lui, prenant leurs cœurs dans les filets de l'amitié avec l'amorce des présens & de la munificence. Alors il étendit dans les airs les ailes de ses hauts desseins, & prétendit à une indépendance entière. Il nomma pour son premier ministre Selim Khan l'Afchar; il fut aussi gagner par sa bonté & sa bienveillance Emiraslan Khan, que le feu roi avoit fait gouverneur de l'Azar-

A. D. 1748. bigian, & qui commençoit à devenir ſuſpect à Ali Chah.

Quand toutes ſes meſures furent priſes, Ibrahim, écartant le voile qui couvroit ſes actions, envoya un corps de troupes compoſé d'Afgans & d'Ouzbegs contre la ville de Kermanchah.

Emir Khan, fils de Yar Beg Khan, maître d'artillerie, étoit alors gouverneur de cette ville, & s'étant oppoſé à Ibrahim, il fut vaincu & fait priſonnier: l'armée conquérante pilla la cité, ainſi que les marchands & les étrangers qui y réſidoient, & prit une entière poſſeſſion de ces quartiers.

Ibrahim ayant quitté Isfahan & dirigé ſa marche vers l'Azarbigian, Ali Chah s'avança pour le châtier de ſa rebellion ; de ſon côté Ibrahim mit ſes forces dans un ordre complet. Les deux armées ſe rencontrèrent entre Zengian & Sultania ; mais pluſieurs ſoldats d'Ali Chah déſertèrent, &, dans la chaleur du combat, paſſèrent du côté d'Ibrahim.

Les autres troupes d'Ali Chah furent défaites, & s'enfuirent par diverſes voies. Ali Chah, avec trois de ſes frères & un grand nombre de nobles, tâchèrent de gagner Teheran ; mais Ibrahim envoya après eux un parti, qui les atteignit, & l'infortuné Ali Chah fut condamné à perdre les yeux.

Après cette action Emiraſlan ſe rendit avec ſes troupes à Tauris, & Ibrahim à Hamadan. A.D. 1748.

Ce prince, voyant qu'Emiraſlan avoit un pouvoir ſans limites dans le pays, ſe détermina à ſe défaire de lui. A cet effet il quitta Hamadan; &, proche de Meragué, il donna bataille à ce Khan & le vainquit; celui-ci guidé par Cazem Khan s'enfuit vers le Couheſtan, mais, étant trahi par Cazem, & renvoyé à Ibrahim il fut mis à mort ainſi que ſon frère Sarou Khan.

Par ces victoires Ibrahim, étant devenu maître abſolu de l'empire, forma une armée de cent vingt mille hommes.

La lampe de la proſpérité d'Ali Chah ayant été ainſi éclipſée par la lueur de celle d'Ibrahim, le flambeau de la fortune de ce dernier brilla comme l'étoile du matin. Ibrahim établit ſon frère, Huſſein Beg, commandant du Khoraſſan, & l'envoya dans cette province, lui aſſociant Naki Khan, & Mohammed Riza Khan, avec cette déclaration: "Que, comme alors par droit héréditaire l'empire étoit dévolu "à ſon Alteſſe le prince Chahrokh, & qu'il "étoit impoſſible qu'on le plaçât ſur le trône "ſans la concurrence & le conſentement de "tous les chefs des provinces, il étoit mieux "qu'on conduisît ce prince en Irak, où il "ſeroit couronné."

A.D. 1748. Le dessein d'Ibrahim, dans cette proposition, étoit de transporter les trésors de Mechehed dans l'Irak, &, en se conciliant l'affection des peuples du Khorassan, de s'emparer de l'unique & incomparable perle qui restoit de la famille impériale de Nader.

Les seigneurs des Kiurdes & les chefs du Khorassan firent réponse, qu'il n'étoit pas nécessaire d'envoyer le prince dans l'Irak, qu'il pouvoit bien être installé à l'empire dans le Khorassan, & que, si Ibrahim étoit sincère dans le dessein qu'il témoignoit, il devoit consentir qu'on l'exécutât sur le champ.

En conséquence de cette résolution, & d'un accord unanimée, on fut prendre Chahrokh Mirza dans le château; mais ce prince refusa d'abord la couronne qu'on lui offroit, & ce ne fut que sur des sermens réitérés de fidélité qu'il l'accepta. Enfin le huit du mois Chaval, en l'année 1161, Chahrokh monta sur le trône, dont il héritoit, dans la terre fortunée de Khorassan. (20 Septembre 1748.)

A cette nouvelle Ibrahim Khan leva le masque de la dissimulation, & le septième de Zoulheggé de la même année, se révolta ouvertement dans Tauris, s'asseyant sur le siége du simulacre de l'empire, & faisant battre la monnoie à son coin. (17 Novembre.)

Il suivit l'exemple de son frère Ali Chah;

il répandit de l'or & de l'argent autour de lui comme le zéphyr éparpille les feuilles des fleurs printanières. Il prodigua millions après millions, & pour gagner plus de cœurs, il éleva, sous prétexte de générosité, les plus abjects du peuple aux richesses, aux dignités, & aux honneurs : enfin il établit pour ministres des plus importantes affaires, les plus méprisables & les plus ignorans de ses soldats. A.D. 174

Bientôt après il quitta l'Azarbigian, &, s'avançant vers le Khorassan, il envoya à Kom sa famille & son malheureux captif Ali Chah ; mais, quand il eut atteint la station de Serkhé Semnan, plusieurs de ses soldats, ne pouvant plus supporter d'être continuellement harassés par les ambitieuses entreprises de leur maître, désertèrent, les uns vers Chahrokh Chah, les autres pour retourner dans leurs propres pays.

Quand Ibrahim Chah vit cette défection, il tâcha, accompagné seulement d'une troupe d'Afgans qui lui étoient demeurés fidelles, de gagner Kom ; mais la garnison de la citadelle lui ferma les portes de la ville : il ordonna à ses Afgans d'assaillir la place ; & après plusieurs attaques elle fut réduite & saccagée.

Ibrahim tourna ensuite ses armes contre la forteresse de Kélat ; mais les habitans de cette

A.D. 1748. place, ayant trouvé le moyen de se saisir de sa personne, l'envoyèrent chargés de chaînes à la cour de Chahrokh.

Cependant la personne que le jeune roi avoit nommée pour conduire ce prisonnier, le tua dans le chemin, & n'en fit porter que le cadavre à son maître ; Ali Chah fut aussi mis à mort par représaille pour le meurtre des jeunes princes.

Ce fut alors que Chahrokh Chah parut entièrement fixé dans la possession de l'empire ; toute la province de Khorassan se soumit à lui : mais les Kiurdes de Khabouchan, & plusieurs tribus Arabes, n'eurent que l'apparence de la fidélité, & entretinrent les étincelles de la trahison dans leurs cœurs.

Mirza Seid Mohammed, fils de Mirza Daoüd, dont la mère étoit fille de Chah Soliman d'heureuse mémoire, avoit été élevé au gouvernement de Khorassan sous le règne de Nader, & avoit été intéressé dans les affaires d'état sous Ali & Ibrahim Chahs. Ce fut lui qui forma le plus cruel dessein contre le jeune roi Chahrokh, seul joyau de deux nobles mers ; jardin dont l'existence étoit arrosée de l'eau du bosquet de roses de Nader, & du berceau de fleurs de Sefi ; lui à qui, par conséquent, appartenoit si justement l'auguste empire.

Cet homme barbare fit arracher au jeune prince ses yeux qui siégeoient dans l'empire de son corps comme deux monarques sur leurs trônes de cristal. A.D. 1748.

Une telle méchanceté ne demeura pas impunie; deux mois après, furent justifiées les paroles du poëte, qui dit :

Celui qui fait le mal, doit s'attendre au retour,
Et dans son propre piége, il est pris à son tour.

Mirza Seid Mohammed fut pris en effet, & subit le châtiment qu'il méritoit ; car Youssef Ali Khan Gelaïr le priva de la vue, & le fit servir d'exemple à ceux qui voient. Alors Chahrokh Chah fut replacé sur le trône: mais, il n'eut que le nom d'empereur, son aveuglement le rendant incapable de gouverneur.

Depuis ce temps la Providence a voulu que les chefs de plusieurs provinces ayent élevé les étendards de l'indépendance ; qu'étant enivrés du vin de l'arrogance & de leurs propres projets, ils ayent laissé échapper de leurs mains le bouton d'appui du bon sens & de la prudence ; qu'ils ayent continué à se harasser les uns les autres, opprimant le foible & le malheureux, & excitant d'innombrables commotions ; de manière que la partie affligée

A.D. 1748. n'a pas joui d'un moment de tranquillité, n'a pas été affranchie un feul inftant de la calamité & de l'oppreffion.

A préfent, gloire foit rendue à Dieu qui préfide fur tous les fiècles, cet ouvrage eft fini, dans le temps que la voix de la bonne fortune & la trompette de la profpérité font retentir l'univers des louanges du grand & puiffant feigneur, doué des forces d'Alexandre, de la valeur de Feridoun, du pouvoir de Gemchid, des manières de Gara & de Soliman, le héros victorieux, auffi ferme que le ciel, le centre du cercle de la foi & de la fureté, le jardin printanier de la douceur & de la libéralité, Mohammed Hufn Khan. Puiffent fes bannières être exaltées au deffus des étoiles auffi long-temps que les cieux dureront! tous les hommes font obligés de faire des vœux pour la continuation de fa vie & de fa félicité; tous lui doivent un tribut de reconnoiffance pour fa bienfaifance & fa générofité. A fon approche, la frayeur & la crainte s'emparent de l'ame de fes compétiteurs, l'efpérance ranime fes amis, afin que les clefs de la victoire foient délivrées en fes heureufes mains. Si, par les bontés du Trés-haut, l'aube de la tranquillité brille dans le ciel de la fortune, & me laiffe jouir de quel-

que repos, les actions des chefs de tribus & A.D. 1748.
les événemens depuis la mort de Nader Chah
en 1160 jusqu'à cette année 1171, feront A.D. 1747. A.D. 1757.
décrits par la plume de la narration dans un
second volume.

Paix & prospérité au lecteur!

TRADUCTION LITTÉRALE

DES

VERS CONTENUS DANS LA SECONDE PARTIE

DE

L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

LIVRE IV. CHAPITRE I.

* Vol. IX. Page 358. Voici le temps où il me convient de placer mes effets dans la maifon des banquets, & de m'y repofer en jouiffant de la tranquillité & des plaifirs.

* Page 359. Tandis qu'on acquiert l'honneur & la renommée du vin & de la falle des banquets, nous laifferons tomber nos têtes dans la pouffière fur le marchepied du maître de Mogan.

* Page 359. Pourquoi abandonnerions-nous la demeure du Seigneur des banquets ? La fortune y réfide ; la tranquillité y fait fon féjour.

CHAPITRE II.

Page 363. Toi qui portes ces coupes à la ronde, verſe du vin, car ma bien-aimée a ôté le voile qui couvroit ſon viſage; la lampe des réduits agréables eſt rallumée. Le ciel m'a envoyé une nymphe aimable, qui m'a délivré du poids de la triſteſſe qui oppreſſoit mon ame.

Page 365. Les étendards de la ſultane Roſe ſont déployés ſur les bordures des jardins; puiſſe ſon arrivée au milieu des jaſmins & des cyprès être accompagnée de la proſpérité!

CHAPITRE III.

Page 368. Le monde renaît & proſpère comme le jour nouveau; l'allégreſſe du printemps ſe répand en tous lieux, & nous ranime ainſi que les feux de la première jeuneſſe.

Page 370. Le vieillard vint dans la ſalle des banquets; remplit ſa coupe; s'aſſit & diſcourut avec vieux & jeunes; car, quoique les dévots ſe ceignent du bandeau de la piété, ils ſavent jeter leurs turbans aux nues, quand la ſplendeur des verres a effacé la lumière de la lune, & que les joues des beaux adoleſcens & des charmantes nymphes volent au ſoleil ſon éclat.

LIVRE V. CHAPITRE VI.

* Page 446. Quand les innombrables armées furent rangées en ordre de bataille, les étoiles dégouttèrent du sang.

Les violens mouvemens des guerriers obscurcirent la lune, & les signes du Taureau & des Poissons.

Lorsque le firmament entr'ouvroit ses voiles, on voyoit les étoiles sur les pointes des lances.

NOTES

À

L'HISTOIRE DE NADER CHAH.

SUR L'ANNÉE MAHOMÉTANE.

L'ERE Mahométane commence au premier de Moharrem de l'année en laquelle Mahomet s'enfuit de la Mecque. Cette fuite, selon les plus authentiques hiſtoires & les plus juſtes calculations, arriva le quinzième de Juillet, A.D. 622; & du mot d'Hégérah, qui en Arabe ſignifie Retraite, eſt pris celui d'Hégire.

L'année Arabe eſt lunaire; elle eſt ordinairement de trois cents cinquante quatre jours; ce qui nous oblige d'y intercaler onze jours pour la faire répondre à la nôtre. Dans l'eſpace de trente années leur dernier mois reçoit un jour additionnel onze fois, laquelle intercalation arrive la ſeconde, cinquième, ſeptième, dixième, treizième, quinzième, dix-huitième, vingt-unième, vingt-quatrième, vingt-

ſixième, & vingt-neuvième années dans le cours de chaque trente ans ; de manière que, ſi une année de l'Hégire eſt diviſée par trente, & qu'il reſte quelqu'un de ces nombres que nous venons de nommer, on peut connoître qu'elle eſt intercalaire.

Les mois Arabes ſont lunaires, & conſiſtent en trente & vingt-neuf jours alternativement. Comme il eſt ſouvent fait mention dans cette hiſtoire des noms de ces mois tant en Perſan & en Syrien qu'en Arabe, on les donnera ici dans ces trois langues & dans leur ordre naturel.

Arabe.	Jours.	Persan.	Jours.	Syrien.	Européen.	Jours.
Moharrem	30	Fervardin	30	Adar	Mars	31
Sefer	29	Ardibechet	30	Nissan	Avril	30
Rabiu'lavel	30	Khorded	30	Aiar	Mai	31
Rabiussani	29	Tir	30	Heziran	Juin	30
Giumadi'laveli	30	Morded	30	Tamuz	Juillet	31
Giumadi'lakhri	29	Charriar	30	Ab	Août	31
Regeb	30	Mehr	30	Eiloul	Septembre	30
Chaaban	29	Aban	30	Pr Ticharin	Octobre	31
Ramazan	30	Adur	30	Sd Ticharin	Novembre	30
Chaval	29	Deï	30	Pr Canoum	Décembre	31
Zou'lkadé	30	Bahman	30	Sd Canoum	Janvier	31
Zou'lheggé	29, ou 30	Asfendarmaz	30	Chebet	Février	28, ou 29

Les mois de Moharrem, de Regeb, de Zou'lkadé, & de Zou'lheggé, ſont tenus pour ſacrés par les Mahométans ; & le treize, le quatorze & le quinze de chaque mois, ſont regardés comme des jours fortunés.

Quant au cycle Mogol de douze années, portant chacune le nom d'un animal, le voici.

La Souris.	Le Cheval.
Le Beuf.	La Brebis.
Le Léopard.	Le Singe.
Le Lièvre.	La Poule.
Le Crocodile.	Le Chien.
Le Serpent.	Le Pourceau.

SUR L'HISTOIRE DE PERSE.

S'IL arrive que cet ouvrage reçoive un favorable accueil du monde lettré, on pourra mettre en ordre des matériaux qu'on a rassemblés pour une histoire de Perse, depuis la fondation de cet empire jusqu'à notre siècle. Il suffira pour le présent de donner ici une table des noms des rois Persans qui peuvent se trouver nommés dans cette histoire, depuis Caïoumaras jusqu'au petit fils de Nader Chah.

PREMIERE PÉRIODE.

LES DESCENDANS DE CAÏOUMARAS.

Cette période contient quatre dynasties ; les Pichedadiens, les Caïaniens, les Achekaniens, & les Sassaniens.

Caïoumaras.	La Reine Homay.	Safara.
Siamek.	Dara I.	Beleche.
Houcheuk.	Dara II.	Giamasp.
Thahmouras.	Alexandre.	Kobad.
Gemchid.	*Interrègne.*	Anouchirvan.
Zohak.	Chapour.	Hormoz II.
Feridoun.	Ardechir Babagam.	Beharam Gioubin.
Manoutcheher.	Chapour Zoulaktef.	Khosres Parviz.
Naudar.	Ardechir Hormouz.	Kobed Chirouié.
Afrasiab.	Beharam Kermanchah.	Chahriar.
Zab.	Yezdegerd I.	Gehanchir.
Caicobad.	Khosrev.	La Reine Tourandokht.
Caicaous.	Beharam Gour.	Chiça.

Caikosrev.	Narsi.	La Reine Azarmidokht.
Loharasp.	Yezdegerd II.	Ilosri.
Gachetasp.	Hormoz I.	Firukhzad.
Bahman.	Firouz.	Yezdegerd III.

SECONDE PÉRIODE.

LE REGNE DES CINQUANTE HUIT CALIFES.

Les Arabes furent maîtres de la Perse depuis le milieu du septième siècle jusqu'à la troisième partie du trezième; mais ils n'y régnèrent pas dans tout ce temps avec la même autorité. Si les Ommiades y conservèrent les priviléges de leur dignité, & leur pouvoir, les Abbassides y perdirent presqu'entièrement l'un & l'autre. Sous ces derniers Califes une multitude d'indépendantes dynasties commencèrent à s'élever en diverses provinces, & réduisirent le califat à n'être plus que le fantôme de la souveraineté.

TROISIÈME PÉRIODE.

LE REGNE DES TARTARES.

La dynastie des Genghizkaniens dura depuis l'année 1228 jusqu'en 1337, & celle des Timuriens depuis 1405 jusqu'en 1459.

QUATRIÈME PÉRIODE.

LE REGNE DES TURCMANS.

Cette période, qui finit vers l'année 1515, comprend les dynasties les noirs & des blancs

Turcmans ; les premiers ayant eu quatre rois, & les feconds huit.

CINQUIÈME PÉRIODE.

LE REGNE DES SEFIS.

	Meurt.
Chah Ifmaïl Sefi, . . .	1525
Chah Thahmafp I.	1576
Chah Ifmaïl, ...	1578
Chah Mohammed, . . .	1585
Chah Abbas I.	1628
Chah Sefi, ...	1642
Chah Abbas II.	1664
Chah Soliman, ...	1694
Chah Huffein, ...	1726
Chah Thahmafp II. . .	——
Chah Abbas III. . . .	1734

Nader Chah, Ali, Ibrahim, & Chahrokh, fuccéderent à la race des Sefis. Quant aux empereurs de l'Inde, ils defcendent de Tamerlan, & font quelquefois nommés Gourganiens d'un titre de ce fameux conquérant.

SUR LA GEOGRAPHIE DU ROYAUME DE PERSE.

A.

ABERKOUH, ville & diſtrict limitrophe du pays de Fars, environ trente lieues de Yezd, Il y a un petit diſtrict de ce nom à vingt lieues d'Isfahan.

ABHER, ville de l'Irak Agemi, entre Kazvin & Zengian, à douze lieues de l'une, & à quinze de l'autre.

ABIVERD, ou Abaverd, ou Beverd, ville du Khoraſſan, entre Serkhes & Niſſa.

AFGAN, ou Avgan, nation très-guerrière, mais ſauvage, qui a cauſé toutes les calamités dont la Perſe a été affligée dans le ſiècle préſent ; ils ſont nommés Ougamis par Ali Yezdi, qui leur donne un langage particulier, ainſi que l'auteur de l'hiſtoire de Nader Chah.

AMOUIE, ou Amivié, il paroit que c'eſt ici le nom moderne de la rivière Gihoun, qui eſt l'Oxus de Ptolomée. Pour empêcher qu'on ne confonde, avec Gihoun & Gihan, Sihoun & Sihan, il faut obſerver, que la rivière Gihoun coule de Badadkhchan au travers de Balkhe, & ſépare l'Iran du Tou-

ran ; le Gihan arofe le pays de Sis en Natolie ; le Sihoun baigne Chache, un des beaux territoires de Mavaranneher ; & le Sihan vient du Gihan à Adné ville de Natolie. Le cours de la rivière Gihoun eft tracé par Safieddin de la manière fuivante : " d'une montagne nommée Divfaran, qui " borde les pays de Hind, Sind & Cabul, " & dans un lieu nommé Andemas, fort " une claire fontaine, dont les eaux abon- " dantes produifent d'abord une multitude " de petits ruiffeaux, qui, fe réuniffant, for- " ment cette large rivière laquelle arrofe " plufieurs contrées, & enfin fe décharge " au fud-eft du lac de Kharezme." Ce lac, dit Ebn Haukah, a cent lieues de circonférence ; fes eaux font falées, & paroiffent ne jamais décroître ; il eft près d'une ville nommée Gianib, à cinq lieues de Corenge. Le milieu de ce lac eft à 90 degrés de longitude, & 43 de latitude feptentrionale. Les poëtes défignent fouvent par Gihoun un grand amas d'eaux.

ARABES, les habitans d'une contrée affez connue.

ARAS, ou Arous, l'Araxes des anciens.

ARDEBIL, ville très-confidérable de l'Azarbigian, à vingt-cinq lieues de Tauris.

ARDILAN, voyez d'Herbelot.

ARMENIE, } voyez Azarbigian.
ARRAN, }

ASTERABAD, ville du Mazenderan, à trente-neuf lieues d'Amol:

ATOK, une branche de l'Indus.

AZARBIGIAN, large province, qui est l'ancienne Médie; elle est communément décrite par les géographes Orientaux avec l'Arménie & l'Arran. Ces trois pays sont bornés à l'ouest par Roum & la Mésopotamie; au sud par une partie de la Mésopotamie & par l'Irak; à l'est par Couhestan & Dilem; au nord par Gebal Alkeitak, ou chaîne de montagnes qui commence à la mer Caspienne.

B.

BADGHIS, ville du Khorassan, dans le voisinage d'Hérat; quelques-uns disent qu'on devroit prononcer Badkiz, qui signifie vents ou tempêtueux.

BADAKCHAN, voyez d'Herbelot.

BAGDAD, ville fameuse dans l'Irak Arabe.

BAHREIN, province de l'Yemen; le nom de Bahrein, qui signifie les deux saisons, est donné à cette province à cause de sa situation, ayant le Golfe Persan à l'est, & la mer au sud; sa capitale porte le même nom.

BAKHERZ, district de Nichapour.

BAKHTIARI, ce pays, qu'on ne peut trouver dans les dictionnaires géographiques de Sefieddin & de Sphahizadé, ne doit pas être confondu avec la Bactrienne des anciens.

BALKHE, voyez d'Herbelot.

BALOUGESTAN, pays des Balouges, nation très-guerrière; on n'en peut trouver l'exacte situation dans les auteurs Orientaux.

BAMIAN, ville du Zablestan, située sur une montagne.

BASRA, voyez d'Herbelot.

BENDER, ville qui a un port de mer fameux vis-à-vis d'Ormuz dans le Golfe Persan.

BASTAM, ville du Khorassan.

BERDES, ville sur les confins de l'Azarbigian, abondante en jardins fertiles & en belles eaux.

BOKHARA, voyez d'Herbelot.

C.

CABUL, province entre l'Inde & le Segestan; Safieddin dit qu'elle abonde en bois d'aloès, en cacao, & en safran; sa capitale porte le même nom.

CACHAN, ou plutôt Kachan, est une ville de l'Irak Persan, moins considérable que Kom, mais très-connue par ses scorpions veni-

meux. Câchan, écrit avec la lettre Caf, est une ville de la Transoxane.

CACHEMIR, ou Kachemir; cette extraordinaire contrée est très-connue par l'agréable relation de M. Bernier, mais il ne paroît point que sa traduction de l'histoire de Cachemir ait été publiée; on en voit l'original à Oxford, écrit par un Cachemirien, & qui mérite bien d'être traduit. Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner ici une courte description de ce beau pays, tirée d'Ali Yezdi, mais plus littérale que celle de M. Petit de la Croix.

DESCRIPTION DE CACHEMIR.

Puisque Cachemir est une des fameuses régions du monde habité, & si remarquable par sa situation; puisqu'on y voyage si peu, il convient d'en donner une description d'après des personnes dignes de foi, nées dans ce pays, & qui en ont examiné avec soin le local, les productions, & le climat; on y joindra ce que les géographes disent de ses longitudes & latitudes: (le Tout-puissant est notre support).

Cachemir est une province près de Kah, vers le milieu du quatrième climat. Le commencement de ce climat a 33 degrés 37 minutes de latitude; son milieu 36 degrés 22

minutes; sa fin 38 degrés 54 minutes. Cachemir est à 35 degrés de latitude de l'équateur, & à 105 degrés de longitude des îles Fortunées. La forme de cette contrée est oblongue; de hautes montagnes l'entourent de toutes parts. Elle a Delhi & les territoires de l'Inde au midi; Badakhchan & une partie du Khorassan au nord; le pays des Avgans à l'occident, & le commencement du royaume de Tibet à l'orient: elle a dans sa longueur de l'est à l'ouest quarante parasanges, & dans sa largeur du sud au nord vingt parasanges. On compte dans cette étendue dix mille villes très-peuplées, situées sur les collines, & abondantes en fontaines d'eau douce, en ruisseaux, & en excellens herbages: si on en croit le commun rapport, le pays en son entier contient cent mille villages habités, placés tant sur les collines que dans les plaines. Les eaux de Cachemir sont d'autant plus renommées qu'on leur attribue la beauté des Cachemiriens, dont la délicatesse & les charmes ont passé en proverbe chez les poëtes, qui parlent ainsi:

« Tu es le roi des beaux jeunes hommes de Cachemir;
« Tu es le prince de cette aimable troupe, dont la vue ré-
« jouit le cœur;
« Tu es le chef de ces objets charmans, dont la forme est
« si délicate,
« Lesquels nous enflammant d'amour détruisent nos vies."

Les montagnes & les plaines de Cachemir ſont couvertes de toutes ſortes d'eſpèces d'arbres fruitiers, dont le fruit eſt ſain & délicieux ; mais comme l'air y incline plutôt au froid, & qu'il y tombe de la neige en quantité, le raiſin, l'orange, le limon, & les autres fruits, produits des climats chauds, n'y croiſſent point, & y ſont apportés des pays du midi adjacens. Dans le centre de cette vaſte plaine eſt une ville nommée Nogaz, qui eſt la réſidence des gouverneurs & magiſtrats du pays. Une rivière plus large que n'eſt le Tigre à Bagdad, coule à travers cette cité ; & par une merveille étrange tient l'abondance de ſes eaux ſeulement d'une petite fontaine, laquelle eſt dans le même terrain, nommée la fontaine de Vir.

On compte ſur cette rivière environ trente ponts de bateaux attachés avec des chaînes, deſquels ſept ſont dans la ville de Nogaz. Quand cette rivière a paſſé les limites de Cachemir, elle prend les noms de Dendané & de Gemed, des lieux qu'elle parcourt ; elle ſe joint à la rivière Genavé au deſſus de Moultan, & de l'autre côté de cette province ces deux rivières ſe mêlent à celles de Ravé & de Bejat ; enfin cet étonnant ramas d'eaux, étant parvenu à Otché, ſe jette dans le fleuve

Indus, qui ſe décharge dans la mer d'Omman près de Tatta. Cachemir juſtifie ces paroles de l'Alcoran, " nous avons fixé les hautes " montagnes, & nous les avons couvertes, " ainſi que la plaine qu'elles renferment, d'une " belle verdure." En effet ce pays eſt par ſes montagnes à l'abri de toute incurſion de l'ennemi; n'ayant à craindre que les injures du temps, & la dévaſtation que les vents & les pluies peuvent faire à ſes fortifications naturelles. Trois routes conduiſent à Cachemir, une vient du Khoraſſan, mais elle eſt ſi raboteuſe & ſi difficile qu'elle ſe trouve impraticable pour les bêtes de charge, de manière que pendant pluſieurs jours on eſt obligé d'y porter les bagages ſur les épaules d'hommes accoutumés à ce travail. La ſeconde route, en tout ſemblable à celle-ci, aboutit à l'Indoſtan. La route de Tibet eſt plus aiſée & unie que les deux autres, mais pendant un long eſpace de chemin, les pâturages ſont remplis d'herbes venimeuſes qui font mourir les beſtiaux, & en rendent le paſſage dangereux aux gens à cheval. " Le " ciel qui les défend leur rend inutiles les " cottes de mailles & les hauts remparts." Diſtique du célébre poëme Arabe nommé le

CANQIA, ville de l'Arran.

CARS, ville d'Arménie.

CAZROÛN, agréable ville de Fars, à trois journées de Chiraz.

CHAMAKHI, ville du Chirvan, fur les confins de l'Arràn.

CHEHRZOUR, ville de l'Irak Perfan ; ce nom fignifie la cité de Zour, qu'on dit avoir été bâtie par Zour, fils de Zohak.

CHIRAZ, ville de la province de Fars, à foixante-douze lieues d'Isfahan. Cette ville étoit anciennement auffi belle que bien fituée ; elle a été la patrie de plufieurs grands poëtes, qui tous l'ont rendue célébre, mais particulièrement Hafiz & Sadi.

CHIRVAN, ville & province fur la rive de la mer Cafpienne.

CHOUSTER, l'ancienne Sufe, fameufe par fes velours & fes autres riches manufactures.

D.

DAGHESTAN, pays au delà de Derbend, habité par les Lekzies ; il prend fon nom de de la Montagne Dagh.

D'ABOUSSIE, c'eft ainfi qu'on croit devoir écrire ce mot, quoique l'hiftorien de Nader l'écrive Dioubaffie ; c'eft le nom d'une ville entre Bokhara & Samarcande.

DAMGAN, ville entre Rei & Nichapour.

DECHT, ville proche d'Isfahan. C'eft auffi

le nom d'un district montagneux entre Ardebil & Tauris, habité par les Kiurdes.

Dechet Arian, ville de la province de Fars.

Dechet Kaptchak, voyez d'Herbelot.

Delli ou Delhi, nommée Chahgehanabad du nom de l'empereur Chahgehán, fameuse capitale de l'Indostan. Comme Aboulfeda ne décrit cette ville que sur des relations de voyageurs, on ne peut donner sa description comme tout à fait authentique. Il dit entre autres choses, qu'on voit à Delhi une mosquée très-extraordinaire, dont la tourelle est d'une hauteur prodigieuse, qu'elle est toute bâtie en pierre rouge, & qu'elle a trois cents soixante degrés. Ce récit peut être démenti ou confirmé par des voyageurs de notre temps. Si les géographes Orientaux sont justes dans leurs calculs (& plusieurs d'entre eux sont nés, & ont été élevés dans l'Inde), on a étrangement déplacé cette capitale dans nos globes & cartes; dans deux manuscrits Orientaux Delhi est à 128 degrés 50 minutes de longitude, & 35 degrés 50 minutes de latitude; & de plus ils prennent la longitude des extrémités de l'Afrique, à dix degrés plus à l'est que dans les méridiens Orientaux d'usage.

Derbend, nommée aussi Balbelabwab, est une ville sur le rivage de la mer Caspienne,

dont les vagues en baignent quelquefois les murs; ses murailles, selon Safieddin, ont trois cents coudées de hauteur, & furent bâties par Anouchirvan, roi de Perse, qui les fortifia d'une large porte de fer; elle a un vaste port.

DESTEGERD. Il y a plusieurs villages de ce nom, quelques-uns près d'Isfahan, d'autres près de Mérou, d'autres près de Balkhe. Celui dont il est parlé dans cette histoire, est proche de Mechehed en Khorassan. Il y a un distique Arabe, qui célébre un jardin appartenant à un de ces Destegerd, lequel mérite d'être inséré ici.

« N'es-tu pas charmé des bosquets délicieux
« de Destegerd? Ne te plais-tu pas dans
« ses promenades qui ressemblent à un man-
« teau tissu de fleurs?

« Mille papillons colorés des plus belles nuan-
« ces y voltigent comme les feuilles de
« roses qu'un doux zéphyr éparpille dans
« les airs. »

DIARBECR, canton de la Mésopotamie, voyez Gezirah.

DILEM, qu'on joint ordinairement avec Ghilam; ces deux provinces (peut-être l'ancienne Hircanie) sont bornées à l'ouest par une partie de l'Azarbigian & le pays de Reï; au sud par Kazvin, & une autre partie

de l'Azarbian ; à l'eſt par l'autre partie de Reï ; & au nord par la mer Caſpienne.

E.

ENDEKHOUD, ville & diſtrict entre Balkhé & Mérou.

ERIVAN, voyez d'Herbelot.

ERZENERROUM, communément nommée Erzeroum, ville d'Arménie, aux extrémités du pays de Roum, ou Natolie ; elle a à ſon orient la ſource de l'Euphrates.

ESFERAIN, ville du Khoraſſan, dans le quartier de Nichapour, nommée auſſi Mehergian.

ESFEZAR, ville du Khoraſſan, entre Hérat & Segiſtan. L'auteur de l'hiſtoire de Nader l'écrit Esferaz.

F.

FARS, l'ancienne Perſis, province bornée au couchant par le Khouziſtan ; au nord-oueſt & au nord par l'Irak Perſan ; au ſud par la mer de Perſe ; & à l'orient par le Kerman.

FERAH, ville du Khoraſſan, voyez d'Herbelot.

G.

GAZNIN, nommée quelquefois Gazné, eſt une grande ville entre le Khoraſſan & l'Inde.

GEHRAM, ville & diftrict de la province de Fars, à trente lieues de Chiraz.

GEZIRAH, ou l'île, c'eft le nom que les Arabes donnent à la Méfopotamie, province entre le Tigre & l'Euphrates ; elle a à l'oueft une partie de l'Arménie & la Natolie ; au fud le défert ; à l'eft l'Irak ; & au nord l'autre partie de l'Arménie. Cette province eft divifée en quatre cantons, Diarbecr, Diarrabia, Diarrocca, & Diar Mouffel, ou felon Aboulfada, trois feulement, Diarrabia, Diarmodher, & une partie de Diarbecr. Son air eft pur & fain, elle a quantité de forterefles ou châteaux, & plufieurs belles villes. La ville de Serouge eft une des plus agréables de la Méfopotamie ; fes jardins font fameux par leur beauté & l'excellence de leur fruit ; on en trouve cette defcription dans la troifième differtation d'Hariri :

« Le lieu de ma naiffance eft Serouge, dans « lequel j'ai paffé mes plus beaux jours « errant agréablement : pays, où tout ce « qui eft délicieux fe trouve en abondance.

« Ses fources font les eaux céleftes de Salfebil.
« Ses plaines font des prés fleuris.

« Ses bâtimens & fes palais font des étoiles & « des conftellations.

« Nous y refpirions un air odoriférant : nous « y étions charmés de l'agréable perfpec-

" tive des collines, quand, après la ſaiſon
" des neiges, elles ſe couvrent de fleurs.
" Quiconque voit cette raviſſante contrée eſt
" obligé de s'écrier, Le paradis terreſtre eſt
" en Serouge."

GHILAM, voyez Dilem.

GIAM, ville près de Nichapour, qu'on nomme auſſi Iam and Zam, célébre pour avoir été la patrie de pluſieurs hommes illuſtres, parmi leſquels Abderrahman Giami tient le premier rang. Voyez d'Herbelot.

GIAGERAM, entre Nichapour & Gergian.

GERGIAN, ou Giorgian, grande ville entre Taberiſtan & Khoraſſan, abondant en olives, dates, noix, grenades, oranges, & cannes de ſucre.

GIOUIN, agréable diſtrict, abondant en jardins & en ruiſſeaux.

GOR, diſtrict montagneux du Khoraſſan, proche d'Hérat.

GERIAN, } voyez d'Herbelot.
GORBEND, }

H.

HAMADAN, ville de l'Irak Perſan, célébre par ſon air ſerein, la beauté de ſes eaux, ſes jardins, ſes fruits & ſes plantes rares. Elle fut réparée & fortifiée par Dara Ben Dara, roi de Perſe, qui en fit le ſiége de ſon em-

pire. Cette ville fut la patrie, l'asile de plusieurs grand hommes, & ne fut cependant point à l'abri du ressentiment d'un de ses poëtes, qui fit contre elle l'épigramme suivante: "Hamadan est la ville où j'ai "pris naissance, & je veux dire en son hon-"neur, que les enfans y sont aussi avari-"cieux que les vieillards, & les vieillards "aussi insensés que les enfans."

"Hamadan li beldon akoulo befadhlihi
"Lainho min akbahi'l boldên
"Sabianoho fil kabhi mithl cheioukhihi,
"We cheioukhoho fil akli ca'sabiên."

Aboul Husn Ali Ben Hussein nous donne une description d'un genre bien différent dans ces dix beaux vers, où il célèbre une vallée près d'Hamadan.

"Quand tu entendras parler des beautés du
"paradis, viens, oh! viens à la vallée de
"Mawachân.
"Tu trouveras une vallée qui chasse toute
"tristesse; une retraite charmante qui adou-
"cira toutes tes peines;
"Un jardin agréable, où le murmure des
"ruisseaux rend un son plus doux que l'in-
"strument le mieux accordé,
"Joint au ramage du rossignol, qui gazouille
"entre les branches, où le fruit pend com-
"me autant de perles & de rubis.

"O combien doux feroit ce féjour, fi mon "cœur n'étoit pas faifi de douleur pour "l'abfence de mes chers amis qui habitent "en Derbizafran (lieu proche de Bag- "dad)."

HE'RAT, fameufe cité du Khoraffan, l'Aria de Ptolomée; elle abondoit en beaux jardins & en belles eaux avant qu'elle fût pillée par les Tartares.

HEZARE'S, ce nom fignifie un millier de chevaux; c'eft une cité du Kharezme, à l'oueft de l'Oxus.

HILLE', ville entre Coufé & Bagdad, à l'occident de l'Euphrates; elle fut d'abord nommée Algiamaïn ou les deux Mofquées,
A.D. 1101. mais en l'année de l'Hégire 495 elle fut rebâtie & embellie par Seifeddoulah Sadaké Ben Manfour Abaffadi, qui, profitant des guerres que les rois Selgiucidens fe faifoient entre eux, conduifit fes troupes & fes richeffes dans le pays, & établit fa cour à Hillé, rendant tant qu'il vécut cette ville la plus magnifique de l'Irak.

HIND, ou Hindouftan, communément nommé Indoftan, l'empire du grand Mogol, a à fon oueft la province de Sind, & la mer Perfane; au fud la mer des Indes; à l'eft les déferts qui font entre l'Hind & la

Chine; & au nord une contrée remplie de plusieurs tribus barbares.

I.

Irak Agemi, ou l'Irak Persan, nommé aussi Beladelgebel & Couhestan, est borné au couchant par l'Irak-Arabe; au midi par le Khouzistan; au levant par le désert de Khorassan & Fars; au nord par une partie de l'Azarbigian, Dilem, & le pays de Kazvin & Reï.

Irak Arabi, l'ancienne Chaldée, bornée à l'ouest par la Mésopotamie & les déserts; au sud par un désert & le Khouzistan; à l'est par l'Irak Persan; au nord par la Mésopotamie.

Iran, ancien nom de la Perse, d'Irage fils de Feridoun: son frère Tour donna le sien au Touran, pays au delà de l'Oxus.

Irem, jardin fabuleux, fort célébré dans les poësies Orientales, & supposé avoir été planté par Chedded, ancien roi d'Arabie.

Isfahan, que souvent on écrit Ispahan, capitale de la Perse, assez connue.

K.

Kain, ville entre Nichapour & Isfahan.

Kandehar, voyez d'Herbelot.

Karabeg, voyez d'Herbelot. (Carabeg.)

KARAKOUM, ville de Turkeſtan.

KAZVIN, voyez d'Herbelot.

KERBELA, voyez d'Herbelot.

KERGESTAN, la Georgie.

KERMAN, l'ancienne Carmanie, bornée à l'oueſt par Fars; au ſud par la mer Perſane; à l'eſt par la contrée de Mocran; au nord par le déſert du Naubendegian.

KERMANCHAH, ou Kermanchahan, voyez d'Herbelot.

KHABOUCHAN, ou Khobouchan, ville près de Nichapour.

KHAREZME, l'ancienne Coraſmia, bornée à l'oueſt par une partie du Turkeſtan; au ſud par le Khoraſſan; à l'eſt par Mavarannahr; au nord par des territoires de la Turquie.

KHEIOU, ainſi nommée par les Kharezmiens, eſt une ville du Kharezme; les géographes Arabes l'écrivent Kheiouk.

KHELKHAL, ville ſur les frontières de l'Azarbigian, ſituée dans le milieu des montagnes; elle eſt à ſix journées de Kazvin, & à deux d'Ardebil.

KHORASSAN, belle & grande province. Ce nom ſignifie en vieux langage Perſan la région du ſoleil, & c'eſt dans ce ſens que le mot Khor eſt employé par le poëte Ferdouſi. Cette province a un déſert à

l'oueſt qui la ſépare de l'Irak Perſan; un autre déſert au ſud, qui diviſe ſes territoires d'avec ceux de Fars; à l'orient une partie du Segeſtan & de l'Inde; au nord Mavarrannahr & une partie du Turkeſtan.

KHOTEN, voyez d'Herbelot. Le muſc de Khoten eſt fameux, & eſt ſouvent repréſenté comme tel par les poëtes Orientaux.

KHOUI, ville de l'Azarbigian à vingt & un milles de Selmas.

KHOUZISTAN, l'ancienne Suſiane. Cette province s'étend du côté du ſud depuis Abadan juſqu'aux confins de Fars; elle a à l'oueſt la région de Waſſit; à l'eſt une partie de Fars; & l'Irak Agemi au nord. Tout ce pays eſt en plaines, à peine y voit-on une montagne.

KIURDISTAN, ou Curdiſtan, l'Aſſyrie des anciens. Voyez d'Herbelot. (Curdes.)

KOM, voyez d'Herbelot. (Com.)

KONDER, nom de deux villes, dont l'une eſt dans le canton de Nichapour, l'autre près de Kazvin.

L.

LAHIGIAN, diſtrict de Dilem, fameux, ſelon Spahizadé, par ſon commerce en ſoie.

LARIGIAN, diſtrict entre Rei & Thabariſtan,

à environ quinze lieues de distance de chacun des deux.

LAHOR, ou Louhor, ou Lahaor, nom d'une province des Indes & de sa capitale.

LEKZIE, & non Lezkie comme nos voyageurs le prononcent, nom des habitans d'un pays nommé Daghestan, situé dans des montagnes ; ils ont toujours passé pour une nation courageuse & guerrière, & s'appellent ainsi de Lekz leur ville principale.

LORISTAN, contrée montagneuse, entre la Perse & le Khouzistan.

M.

MACRAN, ou Mocren, voyez d'Herbelot.

MAZENDERAN, communément joint avec Thabaristan, l'ancienne Margiane, ayant à l'ouest le Ghilan, au sud une partie du Khorassan, à l'est le Turkestan, au nord la mer Caspienne.

MECQUE, voyez d'Herbelot.

MEDINE, voyez d'Herbelot.

MERGHAB, ville près d'Hérat.

MEROU, voyez d'Herbelot.

MEMIVEND, voyez d'Herbelot.

MOGAN, plaines d'une grande étendue sur les bords de l'Aras.

MOLTAN, ou Moultan, voyez d'Herbelot.

N.

NEGEF, en Coufah, que le tombeau d'Ali rend célébre.

NESSA, ou Niſſa, en Khoraſſan, à deux journées de Serkhes.

NICHAPOUR, voyez d'Herbelot.

NIRIZ, ville en Fars.

NOHAVEND, ou Nehavend, voyez d'Herbelot.

O.

OMMAN, voyez d'Herbelot.

OUBÉ, ville des dépendances d'Hérat.

OUZBEGS, voyez Uſbeg dans d'Herbelot.

P.

PENGEAB, voyez d'Herbelot.

PENGEKHAN, voyez d'Herbelot.

PICHAVR, ou Pichaver.

R.

RADKAN, ville près de Tous.

RAMHORMOZ, ſur les frontières du Khouziſtan, à dix-neuf lieues d'Ahvaz.

S.

SAMARCANDE, voyez d'Herbelot.

SAOUH, ou Saveh, ville entre Reï & Hamadan.

SEGESTAN, ou Sciſtan, ou Seïſtan, province bornée à l'oueſt par le Khoraſſan ; au ſud par le déſert de Fars ; à l'eſt par le déſert de Mocran ; & au nord par l'Inde.

SELMAS, ville de l'Azarbigian, à ſept lieues de Khouï.

SEMNAN, ville entre Reï & Damgan.

SERKHES, cité du Khoraſſan au ſud de Neſſa, dont elle eſt à ſoixante-huit lieues ; on n'y trouve point de rivière, & fort peu, d'eau.

SERMENRAI, ville bâtie par Almotapem entre Bagdad & Tecrit.

SIND, cette province de l'Inde a à l'oueſt une partie du Kerman & du Segeſtan ; au ſud un déſert entre Mocran & la mer ; à l'eſt & au nord une partie de l'Hind.

SILVAS, ville en Roum ou Natolie.

SOULAK, ville du Khouziſtan.

SULTANIE, cité de l'Azarbigian, à huit ſtations de Tauris.

T.

TABARISTAN, voyez Mazenderan & d'Herbelot.

TAHTA, }
TATARS, } voyez d'Herbelot.
TAURIS, ou Tebris, }

TEFLIS, ou Taflis, quoique cette ville ſoit communément regardée comme la capitale

de Georgie, quelques géographes Arabes la placent en Arménie, & Spahizadé la met en Arran. Ebn Haukal dit, qu'elle est fameuse pour ses bains chauds naturels. Cette ville fut enlevée aux Georgiens par les Mahométans sous le règne du sultan Gelaleddin Ben Kharezme Chah, en l'année A.D. 1226. de l'Hégire 623 : bientôt après elle leur fut rendue ; mais les Géorgiens, craignant qu'elle ne fût reprise & n'étant pas en état de la défendre, en brûlèrent une partie, & l'année d'après l'abandonnèrent entièrement.

Tibet, ou plutôt Tobbet, voyez d'Herbelot ; ses habitans trafiquent en argent & en fer, en peaux de panthères & en musc. Ebn Al Ouaroli en donne la suivante description dans son livre nommé La Perle des Merveilles. « La principale ville nommée « Tibet est bien fortifiée, & située sur une « montagne qui produit le sumbul, sorte « d'herbe aromatique. Le chevreuil mus- « qué paît dans le champs de Tibet; ces « animaux sont semblables aux chevreuils « du désert, mais ils ont deux dents aigues « & prédominantes analogues à celles des « éléphans : ces chevreuils portent ce pré- « cieux parfum dans une sorte de sac dans « leurs nombrils, lequel ils frottent contre

" les rochers & les arbuſtes, où le muſc
" s'attache & s'endurcit ; alors les mar-
" chands viennent le ramaſſer, & le mettent
" dans des ſacs que les Perſans nomment
" nafehaï miahk, les nombrils de muſc."

TIZ, ville ſur le rivage de la mer des Indes, ou la mer de Mocran.

TOKHARESTAN, voyez d'Herbelot. (Thok)

TOWN, ville près de Kaïn.

TOUS,
TOURAN,
TURCMAN, ou Turcoman, } voyez d'Herbelot.

V.

VAM, petite ville avec une fortereſſe, entre Kélat & Teflis.

VARAMIN, ville & diſtrict dans les quartiers de Reï, ſur la route d'Isfahan.

Y.

YEZD, ville de Fars entre Chiraz & Isfahan, voyez d'Herbelot.

Z.

ZABLESTAN, province dans laquelle régna Ruſtem fameux héros Perſan, voyez d'Herbelot.

ZEMINDAOUR, large contrée entre Segeſtan & Algour, nommée auſſi Daöur.

Zaz, district proche d'Hamadan.

Zengian, ville de l'Irak Persan, patrie de plusieurs hommes illustres par leur savoir.

Zourabad, district de Serkhes, contenant plusieurs villages. Il y a un autre district de ce nom dans le quartier de Nichapour.

VALEUR DE LA MONNOIE EN PERSE.

TOMAN, le toman fait cinquante abaſſis, ou pièces de dix-huit ſous.

MEN, le men revient à cinq livres quatorze onces poids de Paris.

20 CRORES de roupies font vingt-cinq millions ſterlings.

70 CRORES 87,500,000.

TRAITÉ

SUR

LA POËSIE ORIENTALE.

SECTION I.

LA poëſie Orientale eſt fertile en expreſſions fortes, en métaphores hardies, en ſentimens pleins de feu, & en deſcriptions animées des plus vives couleurs. Malgré ces vérités ſi généralement reconnues, cette poëſie douce & ſublime a trouvé des critiques auſſi injuſtes que ſévères. Ceux d'entre eux qui ont voulu nommer fautes inſoutenables des beautés ſingulières les ont attribuées à l'ignorance, à l'inattention, aux ſaillies d'une imagination déréglée, à la négligence dans la diſtinction & dans l'arrangement des idées. Mais, puiſque les connoiſſeurs conviennent que les ouvrages des auteurs Aſiatiques ſont ſouvent admirables, le ſoin de rechercher d'où leur viennent ces beautés réelles, ou ces fautes imaginaires, eſt

peu néceſſaire dans ce traité. Quand un poëte joint à l'élocution & à l'élégance les ornemens & les grâces, on ne peut lui refuſer le titre d'excellent poëte. D'ailleurs, ne ſait-on pas que les auteurs, de quelque nation que ce ſoit, qui ſe ſont fait diſtinguer par leur génie vif & inventeur, ont négligé cette exactitude ſcrupuleuſe dont les poëtes médiocres ſont ſi jaloux. Les premiers ſe ſont contentés d'une générale reſſemblance, & ils ont préſenté à l'eſprit tout ce qu'il y a de plus grand & de plus frappant dans la nature; la régularité affectée des autres rend leurs peintures ternies & inanimées, fait diſparoître la beauté de l'eſquiſſe ſous le détail minutieux des moindres traits.

Sans donc entrer ici dans un examen ſuivi de toutes les cauſes qui donnent cette vivacité ſurprenante aux images Orientales, nous nous contenterons de parler de quelques avantages que les auteurs Aſiatiques ont ſur nous en pluſieurs points.

Ils ont des idiomes riches & abondans; ils reſpirent ſous un climat chaud & fertile; ils ſont entourés d'objets auſſi beaux que rians; ils jouiſſent d'une agréable tranquillité; & ils conſacrent leur loiſir à une paſſion qui contribue à leur inſpirer de bonne heure le goût poëtique.

La langue Arabe eſt expreſſive, forte, & ſonore; on peut dire qu'elle eſt la plus copieuſe de toutes les langues, car chaque tribu de cette nation a des mots qui lui ſont propres. Leurs poëtes ſe ſervent de tous ces mots, qui deviennent d'un uſage général à proportion que l'ouvrage qui les raſſemble eſt plus célébre, ainſi que pluſieurs petits ruiſſeaux ſe réuniſſant forment une large & abondante rivière.

La langue Perſane eſt remplie de douceur & d'harmonie; joignant à la richeſſe de ſon propre fond celle de pluſieurs mots qu'elle a reçus de la langue Arabe, elle ſurpaſſe celle-ci en une beauté fort eſſentielle à la poëſie, qui eſt l'uſage des mots compoſés, auxquels les Arabes ſont ſi contraires, que pour les éviter ils emploient de longues circonlocutions. En général, aucun idiome ne peut entrer en comparaiſon avec le Perſan pour la délicateſſe & la variété de ſes mots compoſés, dont nous citerons quelques-uns, malgré la difficulté qu'il y a de les traduire en toute autre langue: comme, Gulfechán, *parſemant des roſes*; Zumrudfám, *couleur d'émeraude*, Gulrokh, *joues de roſe*; Semenbui, *avec l'odeur de jaſmin*; Guntcheleb, *avec des lèvres de roſes*.

On trouve dans la langue Perſane pluſieurs autres mots ſemblables, mais auxquels on ne

ſauroit donner nulle grâce dans nos idiomes Européens, même en les décompoſant comme on vient de faire de ceux-ci, quoiqu'ils ayent beaucoup d'élégance en Perſan.

On peut dire au ſujet des langues Arabe & Perſane ce que le chancelier Bacon diſoit du Latin & du Grèc : la première de ces deux langues ſemble formée pour les actions militaires & civiles ; la ſeconde pour la cultivation des arts ; les détails & exactes diſtinctions des ſciences & des arts ; requérant des mots compoſés, peu néceſſaires dans ce qui ne regarde que la guerre & les règles de la ſociété. Le ſecond avantage que les auteurs Aſiatiques ont ſur nous pour devenir bons poëtes, eſt la facilité & la variété des meſures dont ils ſe ſervent dans leurs vers. Ils ont toutes les quantités & diverſités de nombres dont parle Epheſtion, & dont Pindare donne des exemples ; avec cette différence, que, comme ils ont plus de ſyllables longues qu'ils n'en ont de brèves, ils ſubſtituent ordinairement le grave & le ſolennel au vif & à l'animé. Les Perſans dans leurs poëmes héroïques ſe ſervent preſque toujours du vers trochaïque d'onze ſyllables : comme,

Bé zebánchud kér che dáred ſád nuvá.

Leurs vers lyriques sont souvent de la mesure d'une brève suivie de trois longues: comme,

> Bedéh sáki mesbáhi ke dér génnét
> Mekháï yáft.

La rime est très-ancienne chez les Arabes, desquels les poëtes Provençaux & Castillans l'ont reçue, mais dans les vers Asiatiques elle n'enchaîne point le sens comme dans les vers Européens, les idiômes de ces peuples étant très-abondans en mots d'une même terminaison. On trouve dans quelques-uns des plus longs poëmes Arabes la même rime continuée alternativement pendant tout l'ouvrage. Dans plusieurs odes Persanes chaque distique finit par le même mot, & alors la rime tombe sur la pénultième syllable: comme,

> Saki beár badé ke amed zemáni gúl
> Chan bulbulan hazul kunéin ichání gul.

"Garçon, apportez du vin, car la saison des roses est
"venue,
"Ainsi que les rossignols, reposons-nous sur des couches
"de roses."

C'est peut-être autant par cette facilité de la versification Orientale que par la chaleur du climat, que l'Asie a produit de plus jeunes poëtes que nulle autre partie du monde. On

raconte du célébre Abderrahman fils d'Hiſſan, qu'ayant été piqué par une guêpe lorſqu'il n'étoit encore qu'un enfant, & cet inſecte lui étant inconnu, il courut à ſon père en s'écriant, « Qu'il avoit été piqué par un inſecte tacheté « de jaune & de blanc comme le bord de ſa « veſte ;" on ajoute, qu'à ces mots prononcés dans la meſure d'un vers Arabe auſſi élégant que naturel, Hiſſan connut le talent de ſon fils pour la poëſie.

Tarafa, fils d'Alalbd, un des ſept poëtes dont les élégies étoient ſuſpendues aux murailles de la moſquée de la Mecque, donna dès l'âge tendre de ſept ans des marques ſingulières de ſon brillant génie. On dit de lui que voyageant avec ſon oncle Motalammes, & leur caravane s'étant arrêtée pour ſe rafraîchir ſur le bord d'un clair ruiſſeaux, il ſe mit à tendre des lacs aux alouettes ; mais que n'en ayant encore pris aucune lorſqu'on ſe remit en marche, il compoſa dans cette occaſion les vers ſuivans :

« Tu te joues, O alouette ! dans l'étendue de la plaine ;
« Tu jouis d'un air libre, chante donc & multiplie en
« ſûreté ;
« Vole, & becquete alentour tout ce que tu peux
« déſirer ;
« L'oiſeleur ſe retire, réjouis-toi de ſon départ,
« Le piége eſt ôté, & tu n'as plus rien à craindre ;
« Mais, plutôt crains, crains toujours, car à la fin tu
« ſeras priſe »

C'eſt ſans doute auſſi à ces mêmes cauſes qu'on doit attribuer la facilité & la vivacité des Arabes dans leurs impromptus : l'hiſtoire ſuivante priſe du livre nommé Succardàn en eſt une preuve. Un poëte qui ſuivoit la cour d'Haroun Alrachid, étant un jour entré dans l'appartement de ce prince, le trouva avec une de ſes favorites, & une corbeille de roſes placée devant eux. Après une gracieuſe réception, Haroun commanda au poëte de compoſer un couplet, & d'y faire entrer quelque vive comparaiſon à la couleur de ces fleurs ; ſur quoi celui-ci répondit :

Cainho louna khaddi mâchûki yàkbelho
Fomoël habibi wakad abda behi khogelan.

" Elles reſſemblent aux joues d'une belle
" fille, leſquelles, à l'approche d'un amant
" prêt à lui ravir un baiſer, ſe couvrent
" d'une aimable rougeur."

La dame répliqua ſur le champ :

Cainho louna khaddi hein yadfáni
Caffò raſhid leamri yougeb algoſtan.

" Elles reſſemblent plutôt à mes joues,
" quand la main d'Alrachid preſſe la

" mienne comme un ſignal pour me
" retirer."

Ces quatre vers ſont très-élégans en Arabe, mais on n'en a pas traduit les derniers mots, parce qu'ils font alluſion à une coutume particulière des Mahométans, peu conforme à nos idées.

Dans le nombre des avantages que les poëtes Aſiatiques ont ſur nous, on doit mettre, au rang des plus conſidérables, la vénération que les peuples Orientaux ont pour la poëſie, & les délices qu'ils y trouvent. Par là, le moindre talent eſt cultivé, & ceux qui poſsèdent quelque étincelle de génie, loin de la laiſſer éteindre, travaillent à ſe faire un nom dans un art ſi reſpecté.

Les Arabes ſont ſi amateurs de la poëſie, & ſi perſuadés de ſon pouvoir & de ſes effets, qu'ils lui donnent le nom de Magie légitime. Le célébre Abu Temam dit dans une de ſes odes, " Les beaux ſentimens exprimés en
" proſe ſont comme des perles & des pierre-
" ries parſemées au haſard ; mais quand ils
" ſont liés enſemble dans les vers, ils devien-
" nent des bracelets & des ornemens pour les
" diadèmes des rois."

Cette élégante alluſion eſt conſervée chez les Perſans, & parmi eux, enſiler des perles,

eſt une expreſſion commune pour dire compoſer des vers. Les Turcs ne ſont pas moins épris de cet art divin, comme on en peut juger par la traduction ſuivante d'un de leurs fameux poëtes.

" Les rochers mêmes font connoître par leurs tendres
" échos
" Qu'ils ſont charmés par la voix de la poëſie;
" Les tulipes & les roſes s'épanouiſſent
" Au chant mélodieux du roſſignol.
" Les chameaux bondiſſent légérement dans la plaine
" Au ſon de la flute de leurs conducteurs:
" Il faudroit qu'un homme fût plus inanimé qu'une
" pierre
" S'il n'étoit pas touché des charmes de la poëſie."

Nous avons déjà obſervé que la fécondité de l'imagination, & le feu du génie des poëtes Orientaux, doivent être en partie attribués à la beauté & à la fertilité des régions qu'ils habitent. Cette opinion eſt confirmée par un poëte Grec dans le livre premier de l'antologie, où il dit, les facultés poëtiques ſont rafraîchies & renouvelées par le printemps comme la verdure des plantes, l'émail des fleurs, & le chant du roſſignol. Milton s'exprime ainſi, en parlant du lui-même:

" Fallor? an & nobis redeunt in carmina vires
" Ingeniumque mihi munere veris adeſt."

On peut appliquer aux nations Afiatiques ce que Waller dit des îles d'été, " Le doux " printemps, qui à peine nous falue ici, habite " dans ces lieux, & leur fait la cour toute l'an- " née." Et comment ces peuples avec le fpectacle perpétuel de fi beaux objets, un air toujours pur & ferein, pourroient-ils n'être pas riches en inventions ingénieufes & frappantes ? en expreffions vives & agréables ? en images belles & riantes ? en defcriptions animées des plus brillantes couleurs ? comment ne conferveroient ils pas le feu de leur génie dans le même degré de chaleur & dans le même éclat ?

Les images prifes dans la nature font un des principaux ornemens de la poëfie : on peut fe convaincre de cette vérité dans les livres facrés, où la verdure du Mont Carmel, la hauteur de celui du Liban, les vins d'Engaddi, & la rofée d'Hermon, fourniffent les métaphores les plus vives & les comparaifons les plus agréables. Ainfi les épices de l'Yémen, les parfums de Khoten, embelliffent les poëmes Arabes, & en varient les images. On a de plus en Orient une quantité de plantes & d'animaux qu'on ne voit dans nos climats que dans les jardins des curieux & dans les collections royales ; comme les arbuftes d'où découlent le baume & les gommes précieufes ;

les chats, desquels l'on tient le musc & la civette; les antelopes *, dont les yeux larges & brillans entrent si souvent dans les comparaisons & les allusions des poëtes Asiatiques. Il est inutile de parler du palmier, quoiqu'il soit, lorsqu'il fleurit, l'objet le plus beau du monde végétable; & de plusieurs autres rares présens de la nature, qui ont attiré à l'Arabie le nom d'heureuse.

Si donc l'observation d'Hermogène est juste, quand il dit, que tout ce qui plaît aux sens produit le beau dans la description, on ne sauroit trouver nulle part une aussi grande profusion de belles images que dans les poëmes Orientaux. Il ne sera peut-être pas hors de propos de donner à ce sujet trois exemples, qui en même temps feront connoître les diverses nuances du goût dans l'Arabe, le Persan, & le Turc.

Roudhata radhaha ennedi segadat
Leha min ezzohor angum zehero
Yancher fihà eidi errabii lena
Thouban min elwachi halaha elketero
Caima shakka min shakaikha - - -
—Alei rebaha motaref kheddero

* Le mot *antelope*, dont on se sert en Anglois, est répété plusieurs fois dans la suite de cet ouvrage; mais comme il ne se trouve point dans les Dictionaires François, l'Editeur a cru devoir avertir qu'il répond à celui de *gazelle*.

Thom tabadda cainha hedckon
Agefanha min demaiha homero.

" Un jardin étincelant de roſée, dont les fleurs
" reſſemblent aux brillantes étoiles,
" Sur lequel le printemps avoit étendu un
" manteau de ſoie bordé de luiſantes
" gouttes de pluie,
" Ses tertres étoient ornés d'anemones qui
" leur compoſoient des robes d'un riche
" tiſſu,
" Les boutons de ces fleurs paroiſſoient comme
" les yeux d'une belle fille rougis à force
" de pleurer."

Ce dernier vers eſt ſans doute défectueux, comme donnant une idée déplaiſante au lieu d'une image agréable que le poëte auroit pu préſenter.

Guliſtáni tchu gulzári giuvani
Guli ſirábi abi zendegáni
Nuvaï endelibi aſhrctanghize
Huvaï atar bizé rahetamize.

" Le jardin étoit comme les boſquets de la
" jeuneſſe ;
" Les roſes étoient rafraîchies par l'eau de la
" fontaine de vie ;
" Les gazouillemens du roſſignol inſpiroient
" le plaiſir ;

"Et l'odoriférant zéphyr répandoit alentour
" les plus doux parfums."

Ravan hertchefmefe chun abi heiván
Cheraghi laleh hergianib foruzán,
Nezimi fobhi gul giabéne iduptchác
Sebâ, nerkes guzin kilmifhdi nemnác
Agáge ler rukfe ghermifhler febac khize
Shokufé oftiné olmich direm rizea

" Chaque fontaine élevoit fes jets comme ceux
" des fources de vie ;
" Le brillant des tulipes rendoit chaque bor-
" dure éclatante.
" L'aure * découvroit le front des rofes :
" L'haleine des zéphyrs fecouoit des gouttes
" de rofée fur les yeux des narciffes.
" Les arbuftes agités formoient une danfe vive
" & légère,
" Et parfemoient la terre de leurs boutons
" dorés."

On voit aifément, que ces beautés d'expreffion tiennent naturellement à celles des objets qu'on décrit & qu'il ne feroit pas facile à un poëte de traiter on fujet fait pour plaire dans un ftyle déplaifant ; qu'il n'a qu'à peindre ce qui eft agréable, & que les mots agréables fe placeront d'eux-mêmes fous fa plume.

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

Démétrius de Phalère dans son élégant traité sur l'éloquence, dit, que, ce qui rend les vers de Sapho si remplis de douceur & de délicatesse, c'est le choix des images qu'ils présentent, qui toutes sont prises dans ce qu'il y a de plus aimable dans la nature. En effet on ne trouvoit dans ses poëmes que descriptions de jardins, banquets, amours, grâces, rossignols, & colombes, fontaines, & prairies, fleurs, & fruits. Son langage prend donc les charmes des objets dont elle parle, il en suit même les mouvemens ; ainsi lorsqu'elle représente une source tranquille murmurant entre des branches d'arbres, dont les zéphyrs agitent les feuilles, & invitent aux charmes d'un doux sommeil, ses vers coulent plus lentement comme l'onde qu'elle décrit.

Ceux qui seront d'accord de la justesse de cette remarque ne s'étonneront point de ce que les poëtes Orientaux surpassent, en beauté de diction & en force d'images, tous les auteurs de l'Europe, excepté les poëtes lyriques parmi les Grecs, Horace parmi les Latins, & Marino parmi les Italiens.

Quant aux images de terreur, ainsi que de tout autre objet qui produit le sublime, on n'en sauroit trouver de plus frappantes que celles des poëtes qui habitent les déserts & les montagnes de l'Arabie, parce qu'ils sont sans

cesse entourés de noires forêts, d'horribles précipices, de rocs escarpés, & d'effrayantes solitudes. Cette assertion sera suffisamment prouvée par les vers suivans d'Omaïa fils d'Abou Agez dans lesquels le poëte a rassemblé tout ce qu'il y a de plus terrible & de plus effrayant dans la nature.

" Je passe sur le sommet des rocs escarpés,
" où les autruches errent, & les génies, de
" concert avec les esprits des montagnes,
" font entendre leurs cris perçans.
" Et quand l'hideuse nuit couvre le désert
" d'une obscurité semblable à celle des
" nuages de Sigian;
" Je continue ma course, tandis que mes
" compagnons dorment avec leurs corps
" recourbés comme la plante khirah.
" Je vais en avant, quoique les ténèbres soient
" comme un vaste océan, je marche au
" travers d'une heurlante & aride solitude,
" Dans laquelle le guide perd son sentier,
" l'enroué hibou fait entendre son triste
" cri, & le voyageur, que surprend la nuit,
" est saisi de crainte.
" Je monte un chameau, qui ressemble à une
" jeune autruche volant vers l'humide
" plaine.
" Je le pousse en avant, & il se jette de côté

" comme l'oiseau katha, & ses derniers pas
" surpassent en rapidité sa première course ;
" Il s'élance sur les rochers pointus, dont les
" bords paroissent autant de javelines acé-
" rées, & fixées dans une montagne dure
" & stérile."

Après avoir fait ce peu de remarques sur les images Orientales, il convient de dire quelque chose des figures qu'elles produisent. On ne s'étendra pas sur les simples métaphores, comme la rosée de la libéralité, la bonne odeur de la renommée, puisque non seulement les écrits des Orientaux en sont remplis, mais qu'elles sont communes aussi chez les autres nations. Les similitudes Asiatiques sont en général très-belles & très-frappantes, comme celle d'une violette étincelante de rosée, avec les yeux bleus d'une belle fille en pleurs ; d'un guerrier s'avançant à la tête de ses troupes, avec un aigle fendant les airs & perçant les nues avec ses ailes impétueuses ; mais on ne sauroit omettre une noble suite de comparaisons que fait un poëte Arabe dans la description d'un cheval, la plupart desquelles sont grandes & sublimes au plus haut point. Il compare les boucles de crins qui tombent sur le front de son coursier, à une fille déchevelée par le vent ; son dos, à un

roc qu'a poli un torrent qui fourd fans ceffe ; fa queue, à celle de la robe d'une nouvelle époufée, laquelle tombe négligemment ; fes côtés, à ceux d'un léopard rampant ; fon cou, au haut palmier fous lequel le voyageur allumé du feu dans l'efpoir de fecours ; fon front, au relief d'un bouclier que l'artifte a rendu rond & uni ; fes narines, à l'antre de l'hiène ; le crin de fes jambes, aux plumes ébouriffées d'un aigle noir ; fon pas, à la vîteffe d'un chevreuil qui trompe l'adreffe du chaffeur ; fon galop, à un nuage qui paffe légérement fur une vallée pour aller répandre fa pluie fur une autre ; fa forme, à celle d'une fauterelle verte s'élevant d'un marais.

L'allégorie, ou chaîne de métaphores, eft très-commune chez les auteurs Perfans & Turcs, comme par exemple, " Lorfque le " tourbillon de la peur eut déchiré la voile de " leur entendement, & que le déluge du " défefpoir eut fubmergé le vaiffeau de leur " efpérance, afin de pouvoir fortir du goufre " du danger, & arriver au port de la fureté, ils " tournèrent le gouvernail de la fuite, & " déployèrent les voiles d'une retraite pré- " cipitée."

Quant aux allégories myftiques, & au fens caché que quelques écrivains prétendant avoir trouvé dans les poëmes amoureux des Perfans,

ce qu'ils en disent est si incroyable & si absurde qu'il est inutile d'appuyer sur ce sujet. Que le lecteur juge si l'ode suivante peut avoir un autre sens que celui qu'elle présente.

" C'est ici la saison des roses, mes compagnons,
" livrons nos cœurs à la joie.
" C'est là l'avis des sages & des vieillards ; ne
" différons plus.
" A présent tout est gai, mais l'aimable saison
" s'enfuit promptement.
" Vendons les tapis sacrés, sur lesqueles nous
" nous agenouillons pour faire nos prières,
" & achetons encore du vin.
" L'air est doux, & invite au plaisir ; O ciel !
" envoie-nous quelques belles vives &
" folâtres, avec lesquelles nous puissions
" sabler ce vin couleur de rose.
" Monte la lyre. La fortune outrage les
" hommes de mérite ;
" Mais, puisque nous la méprisons, pourquoi
" ne nous réjouirions-nous pas ?
" Les roses fleurissent autour de nous, versons,
" versons cette liqueur agréable,
" Afin d'éteindre les flammes de l'amour &
" des désirs qui nous consument.
" O Hafiz ! il seroit étrange que quelqu'un
" pût dire, que nous, qui sommes des
" rossignols, nous restons en silence pendant
" la saison des roses."

La dernière ſtrophe fait alluſion à la coutume que les poëtes Perſans ont de ſe comparer toujours au roſſignol, & à la fable ſi connue en Orient des amours du roſſignol & de la roſe.

Le ton léger & badin qui règne dans cette ode ne s'accorde certainement pas avec les idées de piété & de dévotion que pluſieurs commentateurs veulent puiſer dans les allégories ſur les plaiſirs ſenſuels.

Les poëtes Aſiatiques aiment extrêmement à perſonnifier des termes abſtraits, & à douer les êtres inanimés de la voix de la raiſon. Ils ſe plaiſent particulièrement à s'adreſſer aux objets inſenſibles, à les appeler pour ſympathiſer à leurs peines, ou pour partager leur joie en leur ordonnant de porter leurs meſſages à ceux qu'ils aiment, en comparant leurs beautés & leurs perfections aux charmes dont ils ſont épris, ainſi que fait Hafiz dans cette ode élégante.

" O doux zéphire ! tu portes avec toi l'odeur
" embaumée de l'objet de mon amour,
" duquel tu tiens ce préſent muſqué ;
" Mais, prends garde, ne dérobe point ; qu'as-
" tu à démèler avec ſes belles treſſes ?
" O roſe ! qu'es-tu pour être comparée avec
" ſa brillante face ? elle eſt le muſc même,
" & tu es hériſſée d'épines.

"O boutons fleuris ! qu'êtes-vous pour être
"comparés à ses joues ? elles sont toujours
"fraîches, & vous passez promptement.
"O Narcisse ! qu'es-tu pour être comparé à
"ses yeux languissans qui dardent les doux
"rais de l'amour ? tu es pâle & éteint.
"O pin ! qui ondoie dans nos jardins, quelle
"comparaison y-a-t-il entre toi & sa
"stature ?
"O mon ame! que choisirois-tu (si tu pouvois
"choisir sur toutes choses) de préférence à
"sa tendresse ?
"Viens, cher objet de mon amour, viens
"réjouir par ton aimable présence l'affligé
"Hafiz, ne fût-ce que pour un seul jour."

Après cette courte revue de la poësie Orientale en général, nous la considérerons dans les divers sujets qu'elle traite, & que produisent ces six sources, vertus militaires, amour, douleur, instruction, censure, & louange. L'auteur se flatte qu'il ne lui sera pas impossible d'accommoder les sentimens des Orientaux & leurs expressions au cœur & à l'oreille des Européens, sur-tout lorsqu'il réfléchit que les endroits poëtiques des saintes écritures sont regardés comme renfermant les plus grandes beautés ; que ce qu'on admire le plus dans Shakspeare & dans Spencer sont leurs images élevées, & quelquefois même gigantesques ;

qu'enfin les écrits de Pindare, & les précieux fragmens qui nous restent des poëtes lyriques, font l'admiration de tous les âges, & ont la plus forte ressemblance avec la poésie Arabe & Persane. Il est pourtant vrai qu'il y a, dans les compositions Orientales, des beautés qu'on ne sauroit discerner dans une traduction littérale, non plus que les grâces des poëmes Grecs dans les versions Latines ; les uns & les autres ressemblent plutôt alors aux idées bizarres & sans suite des lunatiques.

Néanmoins, par ces éloges sur les ouvrages Asiatiques, notre but n'est nullement de rien ôter au mérite des poëtes Grecs ; au contraire nous croyans que ce qu'il y a d'excellent dans ces premiers consiste principalement en leur ressemblance avec les autres. Mais il est si naturel d'écrire avec chaleur & vivacité sur la branche de littérature dans laquelle on a eu le bonheur de faire, le premier, des découvertes considérables !

Il est à la vérité surprenant que la poësie Européenne ait subsisté si long-temps avec la perpétuelle répétition des même images, & les continuelles allusions aux mêmes fables, desquelles nous sommes obligés de remplir nos compositions, parce que dès l'enfance on en remplit notre mémoire en ne nous faisant lire

que les mêmes auteurs & des ouvrages de trois mille ans.

Si les précieux volumes des Orientaux qui se trouvent dans les inestimables bibliothéques de Paris, de Leyde, d'Oxford, de Vienne, & de Madrid, étoient publiés avec l'avantage ordinaire de notes & d'explications ; si les langues Orientales étoient enseignées dans nos universités, au lieu de cet art que Locke & le Chancelier Bacon regardoient comme si inutile ; un nouveau champ seroit ouvert à nos contemplations ; nous pénétrerions plus avant dans l'histoire du cœur humain ; notre esprit seroit pourvu d'un nouvel assortiment d'images & de comparaisons : en conséquence on verroit paroître plusieurs excellentes compositions sur lesquelles les critiques futurs auroient à s'exercer, & que les poëtes à venir pourroient imiter.

SECTION II.

Sur la Poësie héroïque des Nations Orientales.

Les Arabes n'ont point de poëmes qu'on puisse proprement nommer héroïques. A la vérité, ils ont des histoires élégantes qui sont

ornées de toutes les grâces de la poëſie. Dans ces hiſtoires on trouve des images dont les traits ſont marqués & hardis, des expreſſions vivés, de très belles deſcriptions, & des ſentimens terminés avec des mots du même ſon. En voici un exemple tiré de l'hiſtoire de Tamerlan, écrit par Abou Arabchah, où cet auteur dans une deſcription fleurie compare l'armée de ce prince au printemps.

" Quand la nature comme une ſervante
" adroite paroit la terre des ornemens d'une
" nouvelle épouſe, que les bocages reprenoient
" leur verdure éclatante; les troupes victori-
" euſes couvrirent le pays, & paſsèrent comme
" des dragons ſur les plaines. Leur muſique
" guerrière reſſembloit au tonnerre, que ren-
" ferment les nuées du printemps; & leurs
" cottes de maille brilloient comme l'éblouiſſant
" éclat des éclairs. Leurs boucliers maſſifs
" les couvroient comme l'arc-en-ciel ſuſpendu
" ſur les montagnes. Leurs lances & leurs
" javelines s'agitoient comme les branches des
" jeunes arbres & arbuſtes. Leurs cimeterres
" étinceloient comme des météores, & les
" clameurs de l'armée étoient ſemblables au
" bruit d'un nuage qui s'éclate. Les ban-
" nières reſplendiſſantes dans les airs étoient
" comme des anemones, & les tentes reſſem-
" bloient aux arbres chargés de boutons

" dorés. L'armée se répandit comme un
" torrent, & ondoyoit comme les branches
" d'une forêt secouée par la tempête. Tamerlan à la tête de ses troupes avança vers
" Samarcande au travers des bocages verdoyans
" & parsemés de fleurs odoriférantes & de
" myrte. La joie étoit sa compagne, la
" gaieté sa conductrice, le contentement l'ami
" de son cœur, & le succès son inséparable
" suivant."

De telles histoires n'étant donc point considérées comme des poëmes, même parmi les Arabes, nous n'en parlerons pas davantage, & nous en viendrons aux ouvrages des Persans & des Turcs.

Ces deux nations ont un nombre infini de poëmes sur les exploits & les avantures de leurs fameux guerriers, mais ces poëmes, étant remplis de fables extravagantes, sont plutôt considérés comme des romans & des contes que comme des poëmes héroïques. Les seuls ouvrages de Ferdusi peuvent justement réclamer ce titre; ils contiennent l'histoire de Perse, depuis Caïoumaras jusqu'à Anouchirvan dans une suite de très beaux poëmes. Cette collection porte le nom de Chahnamé, & presque la moitié de chaque volume contient un poëme entier sur une grande & intéressante action de la guerre entre Afrasiab

roi de Touran, ou du pays au nord de l'Oxus, & les Sutans, de l'Iran ou de la Perſe, de la race des Caïnides.

Afraſiab avoit envahi l'empire de Perſe, où il prétendoit avoir droit de régner comme deſcendant de Feridoun. Il étoit aſſiſté par l'empereur des Indes, & par celui de la Chine, ainſi que par tous les démons, les géans, & les enchanteurs de l'Aſie. Il avoit pouſſé très-loin ſes conquêtes, & s'étoit rendu formidable aux Perſans, quand Ruſtem prince du Zableſtan, l'Achille, ou plutôt l'Hercule de l'Orient, marcha à la tête de ſes troupes contre l'uſurpateur, &, par ſes grandes actions, rendit vaines toutes les embuches des magiciens, défit les dragons & les monſtres, vainquit les empereurs confédérés, & mit fin à cette guerre par la mort d'Afraſiab.

Ce poëme eſt auſſi long que l'Iliade; il peut être diviſé en douze chants, dont chacun pourroit être diſtingué par les principaux événemens qu'il renfermeroit; comme, les avantures de Ruſtem, la mort de Sohareb, l'hiſtoire & la mort de Siaveche, les actions de divers héros, celles de Tus Nudar, les exploits de Ruſtem, les amours de Pajan & de Mariza, l'hiſtoire de Barzens, les ſtratagèmes de Sevizan l'enchantereſſe, les exploits de Gudarz, & la mort d'Afraſiab.

Le premier chant commenceroit par la defcription de Ruftem, fuivie de quelques avantures intéreffantes, dans lefquels on n'a pas oublié le cheval du héros nommé Bakhche, ou éclair, qui, protégeant le fommeil de fon maître, tua un lion qui s'étoit élancé de la forêt pour le dévorer.

Dans le fecond chant fe trouveroit une épifode tendre & touchante, dont voici le fujet. Ruftem, voyageant fous un nom emprunté, avoit trouvé le moyen de féduire une jeune princeffe, à qui la honte fit enfuite expofer le fruit de cet amour infortuné. Sohareb, c'eft le nom de cet enfant abandonné, ne connoiffant point fes parens, entre au fervice d'Afrafiab, eft avancé par ce roi aux premières charges de l'armée, & enfin envoyé pour combattre Ruftem, qui ne le reconnoît pour fon fils qu'après l'avoir mortellement bleffé.

Les dix autres chants feroient également excellens, & diverfifiés par des événemens agréables.

Une grande profufion de favoir a été prodiguée par quelques critiques, en comparant Homère aux poëtes épiques qui l'ont fuivi, mais il ne faut pas beaucoup de difcernement pour décider qu'on ne l'a jamais égalé. Ce grand homme, père des fciences & de la poëfie Grecque, eut un génie trop fertile &

trop étendu pour avoir laissé échapper à ses observations aucune des beautés frappantes de la nature, & les poëtes qui sont venus après lui n'ont guères fait que copier ses images, & les rhabiller dans leurs descriptions. Ainsi quelque élégance & rafinement que l'on puisse trouver dans les ouvrages modernes, l'esprit inventeur d'Homère a toujours continué d'être sans rival. On ne prétend donc point avancer que le poëte Persan soit égal à celui de la Grèce, mais certainement il y a une très-grande ressemblance entre les ouvrages de ces deux hommes extraordinaires. Tous deux ont puisé leurs images dans la nature elle-même, & ne les ont pas saisies par réflexion, ne peignant point comme les poëtes modernes, la ressemblance de la ressemblance; & tous deux possédèrent dans le plus haut degré cette invention féconde, ce génie créateur qui est l'ame de la poësie.

Il ne sera pas hors de propos de faire connoître ici quelques-unes des beautés de Ferdusi sur ces divers chefs, fables, caractères, descriptions, & expressions. On ne dira rien des fables probables, puisqu'on en a assez parlé en expliquant le sujet de l'ouvrage. Quant aux fables allégoriques, elles ont peu de part aux ornemens du Chahnamé, à moins que les avantures de Rustem avec la magicienne dans

le premier livre, & les amorces du pavillon bleu dans le dixième, ne foient regardées comme des allégories de la même nature que celle de la coupe de Circé dans l'Odyffée. Dans le nombre des fables merveilleufes de ce poëme on doit compter la faculté furnaturelle de la parole donnée au cheval de Ruftem & à un dragon, & la machine de Simorg ou Griffon Fée, qui eft repréfenté comme un être bienfaifant & le grand protecteur du héros Perfan.

C'eft de ce Griffon, fi fouvent introduit dans les romans Orientaux, que l'Ariofte a probablement emprunté fon Hypogriffe ; nos Fées & nos Génies nous viennent, fans doute, des Péris, & des Dives des Perfans, & notre pays des Fées eft la copie de leur Périftan & Chadukam. Il eft probable que ces fictions furent apportées en Europe par les Maures, & de ceux-ci reçus dans les romans Efpagnols.

Les caractères de Ferdufi ne font pas fi variés que ceux d'Homère, mais ils ne font pas moins bien frappés & foutenus. Ruftem eft repréfenté comme un prodige de force, de valeur, & de fageffe ; Tus-Nudar, comme un général avifé & prudent ; Gudarz, comme un commandant vieux & expérimenté ; Pajan, comme un héros jeune & amoureux, rempli

de valeur & d'intrépidité ; les trois rois de Perſe, comme des monarques ſages & vertueux, & Afraſiab comme un hardi & criminel uſurpateur. Il y a pluſieurs autres caractères dans ce poëme pour divers perſonnages des deux ſexes, dans leſquels on trouve toujours les hommes particulièrement remarquables par leur bravoure ; & les femmes par leur beauté & leur tendreſſe, excepté Temeina & Sudába ; la première n'étant pas moins célébre par ſon courage & ſon amour infortuné, que l'autre par ſes mœurs diſſolues, & par ſa haine pour un jeune prince ſon beau-fils. Les diſcours de chaque perſonnage ſont parfaitement adaptés à leurs divers caractères, & variés ſelon leurs différentes manières & inclinations. Pour en donner un exemple, nous rapporterons ici ce que le poëte fait dire à Sám Neriman, fameux guerrier & père de Ruſtem, dans la relation qu'il fait de ſes exploits au roi de Perſe.

“ Le roi ſe leva de ſon trône d'ivoire, qui
“ étinceloit de rubis, & d'émeraudes, & ſur ſa
“ tête brilloit le diadème royal. Il fit l'accueil
“ le plus favorable au héros, &, le flattant avec
“ de douces paroles, il le fit aſſeoir à ſes côtés.
“ Il lui parla des loups de la bataille, des lions
“ du combat, des intrépides géans du Ma-
“ zanderan. Il lui fit pluſieurs queſtions

" empressées, auxquelles le guerrier répondit " ainsi. Puisse le roi vivre à jamais dans la " joie & la prospérité; puissent être vains " les desseins des méchans contre lui. J'ar- " rivai à la ville des géans, qui sont plus ra- " paces que les lions, & plus légers que les " coursiers d'Arabie. Ils appellent leurs " troupes Saksar, & ils avancent comme des " tigres de guerre. A la nouvelle de mon " approche un murmure confus s'éleva parmi " eux. Comme nous traversions la cité, nos " ennemis trembloient & leurs jours étoient " obscurcis. Cependant leurs troupes sor- " tirent, & se répandirent sur les collines & " dans les vallées. Le petit fils du grand " Salm s'élança comme un loup; son nom " étoit Kerkin, & sa taille étoit aussi haute " qu'un cyprès. Il descendoit par sa mère de " Zohak, & les plus furieux chefs de son " armée n'étoient que des atomes comparés " à lui. Ses troupes étoient plus nombreuses " que les fourmis ou les mouches d'été, que " les éclats d'un roc ou le sable du rivage. " Quand des nuées de poussière s'élevèrent " sous les pieds de l'armée ennemie, les joues " de nos héros se couvrirent de pâleur. " D'un seul coup de ma hache d'armes je me " fis un passage à travers les rangs ennemis. " Mon coursier foula aux pieds l'ennemi avec

" la furie d'un éléphant ; & la terre fut agitée " comme les vagues du Nil. Alors le cœur " revint à mes ſoldats, & ils furent remplis " d'ardeur pour combattre. Quand Kerkin " entendit ma voix, & le ſon de ma maſſue " aſſommante, il ſe précipita ſur moi comme " un éléphant hideux. Il jeta ſon nœud " coulant & entortillé à mon cheval, & je " commençai à appréhender quelque danger. " Je m'armai de mon arc royal, & d'une " flèche de peuplier blanc garnie d'acier. Je " décochai mes traits ailés comme des aigles, " & je fis voler mes dards comme des flam- " mes d'un feu conſumant. Mon arc fut ſi " puiſſant, que je clouai preſque ſon caſque à " ſon cerveau ſur l'enclume de ſa tête. Je le " vis s'avancer comme un lion rugiſſant, " tenant en ſa main un cimeterre Indien. Je " le vis s'avancer, O roi ! avec une telle furie, " que les montagnes mêmes lui crièrent, " Oh ! ne nous oppreſſez pas ! Il s'élança en " avant, tandis que je demeurois ferme & " l'attendois de près. Quand il fut à ma " portée, je retirai mon bras, je ſaiſis ce hardi " guerrier par ſa ceinture, & l'arrachai de ſa " ſelle avec la force d'un lion ; je le jetai à " terre, & lui tranchai la tête avec mon ſabre " acéré. Quand le chef de l'armée fut mort, " les troupes ennemies tournèrent le dos au

"champ de bataille ; vallées & collines; rocs "& déferts furent couverts de leurs légions "fuyantes & épouvantées."

Les defcriptions dans le Chahnamé font toujours variées & parfaitement bien travaillées, fur-tout celles des batailles, qui font auffi nombreufes que dans l'Iliade. Celles d'une plus agréable nature, comme de jardins, de banquets, de trônes, & de palais, d'amour & de belles, n'y font pas moins admirables, & font peintes par Ferdufi avec toute la richeffe & l'enflure de l'imagination Orientale. Il décrit fouvent:

Ke deri buftânech hemicheh guleft
Zeminech por ez laléh u fumbul eft
Huva khofhcuvar u zemir por negár
Ne kerm u ne ferd u hemichéh behár
Nevazende bulbul bebág enderune
Kezarende ahu berág enderune.

"Un jardin dans lequel la rofe perpétuellement fleurit, dont les bordures font remplies "de tulipes & d'hyacinthes; où l'air eft doux; "les allées fuperbement ornées; où l'on "n'éprouve ni chaleur immodérée, ni froid "exceffif; mais où règne un éternel printemps, où les roffignols gazouillent fans ceffe "parmi les branches d'arbres toujours verts; "où les antelopes jouent fur les coteaux."

Les descriptions du matin sont très-animées dans ce poëme, & décorées des nuances les plus variées:

> " Quand le jour brillant paroît dans toute sa splendeur,
> " Et parsème de perles & de rubis la terre ombragée."

Et,

> " Quand le soleil déploie ses rayons dorés,
> " Et répand le camphre sur les plaines musquées:"

C'est-à-dire, répand la lumière sur l'obscurité des plaines, car les poëtes Orientaux font souvent allusion aux deux couleurs opposées du camphre & du musc.

On ajoutera ici une description d'un genre plus majestueux, tirée aussi du Chahnamé, & qui donnera une idée des similitudes Persanes.

Nekei kerd Barzev ber an deh suvár
Tchu achefte chiri ez beher checár
Bezed dest uepuchid deraï bezér
Meianra be bestech bezirin kemér
Yeki khodi rumi besér ber nehád
Seri terkechi tira ra ber keshád
Bebaré ber afkhendii ber kestuván
Yeki baré manendi kuhi reván
Ze keihali nize ze almási tigue
Bebaré ber amed chu berende migue
Tu kufti sepher est ya ruzi u táb
U ya der beháran yeki rudi áb
Derakhtiest kufti ez âhen bebár
Keshade du bazu chu shakhi tchenár.

" Barzev régardoit les dix guerriers qui
" s'avançoient ; il étoit comme un lion errant
" en cherche de sa proie. Il se revêtit aussi-
" tôt de sa cotte de maille, & ceignit ses reins
" d'un bandeau d'or. Il plaça sur sa tête un
" casque Turc, & remplit son carquois de
" flèches. Tantôt il demeuroit suspendu aux
" harnois de son coursier, & tantôt il se tenoit
" ferme & droit sur sa selle comme une mon-
" tagne mouvante. Quand, avec sa longue
" javeline & son sabre éclatant comme le dia-
" mant, il s'avançoit ainsi qu'une nuée qui
" s'élève, on auroit pu dire, c'est le firmament
" qui brille, ou c'est le jour qui luit, ou c'est
" une rivière qui coule dans le printemps.
" Quand il étendoit ses deux bras comme les
" branches du plane, on se seroit écrié, c'est
" un arbre chargé d'acier."

On trouve aussi dans Ferdusi des descriptions fort tendres, & aussi belles que touchantes, comme celle de Frankis fille d'Afrasiab, quand elle s'aperçut du complot qu'on avoit fait contre son bien-aimé Siaveche.

" Elle arracha les hyacinthes de ses che-
" veux avec une douleur inexprimable, &
" meurtrit dans son désespoir son tendre sein.
" Elle épandit le musc de ses tresses sur le
" tertre d'ivoire de son beau front, & baigna
" les tulipes de ses joues des sources qui cou-

" loient de ſes yeux. Ses larmes ruiſſeloient
" comme une fontaine quand elle méditoit
" ſur le cruel deſſein d'Afraſiab."

A l'égard des expreſſions, & des nombres de ce poëme, il eſt évident que leurs beautés ne peuvent être ſenties que par ceux qui entendent l'original. On dira donc ſeulement, que, dans tout l'ouvrage, elles ſont hardies & animées, & dans quelques endroits élevées & ſublimes au dernier point.

Le poëte Perſan reſſemble à Homère dans quelques particularités de plus, comme dans la fréquente répétition des mêmes lignes & des mêmes épithètes. Achille au pied léger, & Agamemnon roi des hommes, ne ſe trouvent pas plus ſouvent dans l'Iliade que Ruſtem au cœur de lion, & Caicoſrev roi du monde, dans le Chahnamé.

On a pluſieurs autres poëmes de Ferduſi, comme les amours de Khoſrev & de Chirine; la mort de Ruſtem; la vie de Béharan; le règne d'Anouchirvan; les conquêtes d'Iſcander; leſquels ouvrages ſont écrits avec tout le feu d'une imagination Orientale & toute l'harmonie des nombres Perſans.

SECTION III.

De leurs Poësies amoureuses, & de leurs Odes.

Nous voici à présent à la sorte de poësie dans laquelle les Asiatiques excellent principalement. L'amour a tant de part aux poëmes Arabes, que, sur quelque sujet qu'ils soient, ils sont toujours entremêlés de plaintes d'amans, & de descriptions de beautés chéries.

La nation Arabe partage son temps, entre les expéditions guerrières & les douces occupations de la vie pastorale. Ils transportent leurs tentes de place en place ; & quand leurs chameaux & leurs autres bestiaux ont consumé les pâturages d'un endroit, ils le quittent, pour y revenir quand l'herbe repousse de nouveau. Dans ces espèces de campemens, les tribus qui se trouvent proche les unes des autres se fréquentent familièrement, & les jeunes gens des deux sexes forment des inclinations qui sont pour la plupart infortunées, le changement de demeure, & la différence de position, causant des séparations perpétuelles.

De là vient que les poëmes Arabes commencent presque toujours par les regrets d'un amant sur le départ de sa maîtresse ; ses amis y sont représentés comme essayant de le consoler, mais il refuse toute consolation ; il décrit la beauté de sa chère Maïa, ou Solima, ou Zeineb, ou Azza ; il annonce le dessein qu'il a d'aller la voir dans la nouvelle demeure de sa tribu, dût-il en trouver les passages défendus par des lions, ou gardés par des archers surveillans. Alors il amène ordinairement la description de son chameau, ou de son cheval, & en vient par degré à son principal sujet. On trouvera peu de poëmes Arabes sans cette espèce d'exorde, soit qu'ils ayent pour objet les vertus militaires, ou la douleur, ou la louange, ou la censure, ou enfin uniquement l'amour. Les sept poëmes qui furent écrits en lettres d'or, & conservés dans la Mosquée de la Mecque, sont dans ce goût. L'auteur du premier des sept étoit un jeune prince Arabe nommé Amralkeis, qui ne fut pas moins célébre par le feu & la fertilité de son imagination que par le malheur dont sa vie fut tissue. Il débute ainsi :

Kiffa nebki mi'dhicrai habibi wamenzili
Besikti'llawi beiná ddahuli fahoumeli.

"Demeurons; donnons quelques larmes "au souvenir de la demeure de notre bien-"aiméedans les vallées sablonneuses qui sont "entre Dahul & Hournel."

Il regrette ensuite les tentes qu'il a laissées, & s'afflige de l'absence de son amante. Ses compagnons essaient d'appaiser sa douleur, en lui rappelant un contretemps qui l'avoit autrefois séparé d'objets chéris. Il réplique;

"Ma douleur alors ne fut pas moindre "qu'à présent; car, quand celles que j'aimois "furent au point de leur départ, quand leur "souffle embaumoit l'air d'une douce haleine "de musc, semblable aux zéphyrs du soir "qui apportent l'odeur des œillets, agité de la "plus ardente passion, mes yeux ruisseloient "de larmes; elles couloient le long de mon "cou, & trempoient ma ceinture dans leur "cours."

Ses amis, voyant qu'ils n'ont pas pris la vraie méthode pour dissiper sa tristesse, en emploient une autre. Ils l'exhortent à se ressouvenir des jours heureux qu'il a passés avec sa bien-aimée, & lui remontrent qu'il doit s'attendre à quelque portion de peine après tant de félicité. Ce discours lui donne occasion de leur raconter les avantures de sa jeunesse, parmi lesquelles il fait le récit suivant

avec toute la richeſſe & l'harmonie de la langue Arabe.

" J'ai aimé une belle fille que l'on tenoit
" ſecrétement renfermée dans une profonde
" retraite; cependant j'ai joui de ſes charmes
" ſans crainte.

" Je volai à elle au travers d'une foule de
" gardes ardens à me ravir la vie.

" Quand les Pléïades brilloient dans le fir-
" mament, comme les bords d'une veſte
" bleue enrichie d'or, je vins dans ſon
" appartement; je la trouvai ſur ſa couche,
" où elle repoſoit dépouillée de ſes robes,
" & n'ayant que le manteau dans lequel
" elle dormoit.

" Elle me dit, Ah! ne me deçois point! ne
" m'entraîne pas dans le ſentier de l'erreur!

" Je me levai; je l'emmenai avec moi, &
" elle effaçoit les traces de nos pas avec le
" pan de ſa ſuperbe veſte.

" Et quand nous eumes paſſé au delà de
" l'habitation des tribus, elle s'arrêta à
" l'abri d'une colline tournoyante.

" Je l'attirai doucement à moi par ſes aimables
" treſſes, & elle ſe renverſa ſur mon ſein;
" rien n'égaloit la beauté de ſa taille déliée;
" ſa gorge étoit unie comme un miroir
" poli.

" Elle tourna vers moi ſon charmant viſage,

" & me découvrit ſes belles joues; elle " regardoit autour d'elle avec la douce " frayeur d'une biche alarmée pour ſes " jeunes faons.

" Son cou étoit comme celui d'une Antelope " blanche, droit, & embelli d'ornemens " précieux.

" Ses cheveux, qui flottoient ſur ſes épaules, " étoient noirs comme le jais, & entrelaçés " comme les branches du palmier. Les " boucles de ces admirables cheveux avoient " mille formes variées, quelques-unes étoient " adroitement rattachées, d'autres agréable- " ment éparſes.

" Sa taille étoit comme une corde fine, & ſa " jambe comme la tige du palmier hu- " mecté par la pluie.

" La ſenteur du muſc étoit répandue ſur le lit " qu'elle compoſa, & elle dormit juſqu'au " matin enveloppée dans ſon manteau d'une " étoffe moelleuſe.

" Elle départoit ſes dons avec ſes doigts ra- " viſſans, & déliés comme les vers cra- " moiſis de la colline ſablonneuſe ou comme " la tige de l'arbre Echel.

" Sa beauté diſſipoit les ombres de la nuit, " comme la clarté de la lampe du Der- " viche retiré dans ſa cellule.

" Le plus chaſte des hommes auroit certaine-

" ment été enflammé d'amour à la vue
" d'une si rare beauté, dans l'âge des plai-
" sirs, & avec une veste d'une moyenne
" grandeur.
" Et dont la face ressembloit à l'œuf d'une
" autruche conservé dans un clair ruisseau,
" que le voyageur n'a point troublé par
" l'empreinte de ses pas.
" Les seuls insensés défendent leurs cœurs
" contre l'amour, le mien ne s'éloignera
" jamais des charmes de ma bien-aimée."

Parmi les autres descriptions de ce poëme, celles du passage de l'auteur à travers un désert, de son cheval, de sa chasse, & d'un orage, sont admirables. Cet ouvrage d'Amralkeis fournit un parfait modèle de l'églogue Arabe, comme en effet c'est là le nom qu'on peut proprement donner à ces sortes de poëmes.

Dans le rang des odes amoureuses des Arabes on doit compter les descriptions de festins & de plaisirs, sujets sur lesquels leurs poëtes s'exercent souvent. En voici un exemple:

" Dans la riante saison, quand le jeune
" chevreuil bondit sur les collines, & que la
" douce haleine d'un vent frais annonce le
" règne de la rose, les ruisseaux murmurent
" agréablement, & les branches se courbent
" pour adorer celui qui les a revêtues de leurs

" robes vertes. Alors nous rassemblons dans
" un jardin des beautés capables d'enflammer
" l'univers d'amour... Les nuées libérales
" couvrent les plaines de leurs perles liquides
" & de leur cristal transparent, & répandent
" leurs précieuses gouttes sur les prés parés de
" végétables rubis. Les dents éclatantes de
" ces belles filles brillent comme le jaspe.
" Leurs yeux sont clairs comme l'argent épuré,
" & ne sont jamais obscurcis par le sommeil.
" Les rameaux odoriférans nous enrichissent
" de leurs trésors. Les oiseaux perchés sur
" les berceaux de fleurs nous ravissent par
" leurs chants, & l'air est embaumé de musc.
" O paradis charmant ! dans lequel ma bien-
" aimée brille comme la pleine lune ! O
" quelles délices ! quel enchantement ! c'est
" ici où l'Eternité elle-même réside, comblée
" de félicité. Le doux bruit des baisers, les
" voluptueux gémissemens, les tendres soupirs
" des amans, frappent seuls en ce lieu nos
" oreilles ravies : tous les charmes réunis de
" la nature sont les seuls objets qui se pré-
" sentent à nos yeux, & la coupe vivifiante
" ranime nos sens oppressés de plaisir. Tout
" enchante, tout plaît autour de nous. Si le
" Derviche solitaire voyoit ce jardin, il quit-
" teroit aussitôt sa retraite, il romproit sans
" remords ses anciens voeux. Lèvetoi, mon

" compagnon, verse du vin, la tristesse ne " doit point ici s'emparer de nos cœurs, " une rasade de cette liqueur divine doit les " nettoyer de toutes peines. O que le vin, la " verdure de ces près, ces belles filles, ont de " douceur! N'obéis point au censeur; il est " rempli de déceptions & porte l'ennemi pub- " lic dans son sein. Que toutes tromperies " soient bannies de ces lieux."

Les Arabes ont aussi une sorte de courtes odes, lesquelles ressemblent beaucoup aux odes Persanes: elles consistent souvent en quatorze lignes comme les sonnets Européens, & il est probable que ce genre de versification fut apporté de l'Orient en Espagne, & de là passa en Provence & en Italie. Celle qu'on va donner se trouve dans l'original des contes Arabes de mille & une nuits, & elle est remplie de ces comparaisons & de ces images qui ornent de tant de beautés les cantiques de Salomon.

" Par les arcs voûtés qui gardent les yeux, &
" par ses yeux qui dardent les traits en-
" chanteurs de ses oillades;
" Par sa forme délicate, & par le tranchant
" cimeterre de ses regards; par l'éclatante
" majesté de son maintien, & l'obscure
" nuance de ses cheveux;
" Par ses yeux languissans qui ravissent le

" ſommeil, & qui donnent des lois dans
" l'empire de l'amour;
" Par les boucles de ſes cheveux noirs comme
" des ſcorpions, qui lancent dans les cœurs
" les traits du déſeſpoir;
" Par les roſes & les lis qui fleuriſſent ſur ſa
" joue, par la vive carnation de ſes ſou-
" riantes lèvres, & ſes dents de perles
" éblouiſſantes;
" Par la ſenteur de ſes cheveux muſqués, &
" par les fleuves de vin & de miel qui cou-
" lent de ſes lèvres quand elle parle;
" Par ſon cou ſemblable à celui du chevreuil,
" par ſa ſtature pareille au cyprès, par ſon
" ſein enflé & arrondi comme une gre-
" nade;
" Par les grâces qui accompagnent ſes pas, &
" par la légéreté de ſa taille;
" Par la ſoie moelleuſe de ſon ſein, la douceur
" de ſes lèvres, & toutes les beautés dont
" elle eſt ornée;
" Par l'affabilité de ſes manières, la vérité de
" ſes paroles, la nobleſſe de ſa naiſſance, &
" la grandeur de ſa fortune;
" Par tous ces rares dons, je jure, que l'odeur
" du muſc eſt moins agréable que celle de
" ſes treſſes, & que l'haleine des zéphyrs
" dérobe ſon parfum à ſes cheveux;
" Que le ſoleil dans ſon midi eſt moins re-

" ſplendiſſant que ſa joue, que la nouvelle
" lune eſt moins belle que ſon front."

Dans quelques anciennes collections faites par Abu Teman Talebi, & par d'autres auteurs, il y a pluſieurs pièces de vers d'amour, écrites occaſionellement, qui ſont très-poſies & très-élégantes, comme ces quatre ſtances de Dhúl Remma ſur une Antelope:

" Tu es rappelée à mon ſouvenir, O Maïa!
" quand la bondiſſante Antelope devance
" mon courſier, & fixe ſur moi ſes grands
" yeux brillans.

" Une Antelope, qui habite les collines ſa-
" blonneuſes, dont la peau eſt rougeâtre,
" & qui a une face comme le ſoleil en
" ſon midi.

" Elle reſſemble à Maïa par ſa forme délicate,
" par le beau contour de ſon cou, par le
" luſtre de ſes yeux noirs; mais Maïa
" brille de plus d'éclat & de charmes;

" Quand elle porte ſes ornemens d'ivoire, ils
" ſemblent ondoyer comme les branches de
" l'arbre Ochar qu'agite un torrent roulant
" dans la vallée."

Il faut en venir à préſent aux Perſans & aux Turcs, mais il y a peu à dire de ces derniers, parce que la plupart de leurs odes ſont une imitation des odes Perſanes, quoiqu'il faille avouer que les Turcs ont des vers d'un

tour original & très-élégans, dont voici un exemple :

Kamer hemchére si dji gabgabinúng
Cheker hemchihre fi di lablerenúng,
Gulini sumbuling kilmish perichân
Asilmich ber kiline bing del u giân,
Lebingden lalung olmichdi yeri senk
Dehaningden cheker kalmichde diltenk.

" La lumière de la lune étoit égalée par " l'éclat de son visage, & ses lèvres étoient " douces comme le miel. Les hyacinthes " de ses tresses étoient éparses sur les roses " de ses joues, & mille cœurs étoient suspendus à une seule boucle de ses beaux " cheveux. Le rubis, comparé à ses lèvres, " ne paroissoit plus qu'une pierre commune, " & sa bouche ôtoit au sucre le prix de la " douceur."

Les Persans excellent sur toutes choses dans leurs odes amoureuses desquelles on a déjà donné un essai dans la première section. Il est surprenant combien les odes d'Hafiz ressemblent aux fragmens que nous avons des poëtes lyriques de la Grèce. On peut avancer avec vérité, que ce poëte a tout l'agrément & la vivacité d'Anacréon, avec la douceur & les charmes de Sapho. En général ces sortes de poësies célèbrent l'amour & les plaisirs,

& ſont entremêlées de réflexions ſur l'inſtabilité de la fortune, & ſur la vanité des ſouhaits humains; elles ſont nommées Gazels, & contiennent rarement moins de cinq ſtrophes chacune, & plus de ſeize.

Quoique ces Gazels, ou odes, ſoient dignes de la curioſité des gens de goût, il faut avouer que les penſées en ſont ſouvent monotones. La fertilité de la langue, & la richeſſe des expreſſions, font diſparoître ce défaut dans l'original, auquel par conſéquent il eſt comme impoſſible de rendre juſtice. D'après ces conſidérations & l'aſſertion de ceux qui prétendent que la poëſie ne peut jamais être bien rendue par la proſe, l'auteur de ce traité avoit d'abord donné l'ornement de la rime à ces Gazels, mais ayant alors été forcé à s'éloigner quelquefois de la traduction abſolument littérale, il a enfin jugé qu'il obvieroit aux inconvéniens, qui ſe trouvoient dans quelque parti qu'il prît à cet égard, en ajoutant en vers à la fin du traité ces mêmes odes qu'on va donner ici en proſe. Si cette répétition paroît étrange, on ne doit nullement l'attribuer à une prétention d'amour propre, mais au déſir de donner une idée du parti qu'on peut tirer de la poëſie Orientale, & d'ouvrir ainſi une carrière que d'autres pourront beaucoup mieux remplir. Comme

il étoit difficile de faire un choix, dans l'excellent recueil des odes d'Hafiz, on en a pris celles-ci au hasard, à l'imitation des Orientaux, qui, pour se décider dans les moindres comme dans les plus considérables occasions, ouvrent fortuitement un livre, & s'en remettant au sort, s'en tiennent à ce qui d'abord a frappé leur vue. On a pu remarquer la confiance que ces peuples ont dans cette espèce de divination lorsque dans l'histoire de Nader Chah on a vu ce prince se résoudre à deux siéges fameux, sur deux vers de ce même Hafiz, dont on joindra l'ode entière à celles qu'on vient d'annoncer.

ODE I.

" Mon sein est rempli de roses, j'ai du vin " dans la tête, ma bien-aimée se rend à mes " désirs. Le monarque du monde est au- " jourd'hui mon esclave.

" Ecoute, n'apporte point de flambeaux " dans notre assemblée, car la lune des joues " de ma favorite est en son plein dans ce " banquet.

" Ne brûle point de parfums dans notre " salle de festin, car mon ame ne trouve de " délices que dans l'odeur embaumée de tes " cheveux.

" Ne parle point de la ſaveur du ſucre & " du miel, car je déſire ſeulement de goûter la " douceur de tes lèvres.

" Dans nos appartemens le vin eſt permis, " mais, O Cyprès, paré des plus belles nuances! " ſans toi il eſt défendu.

" Lorſque tu es abſente, & que le poids " de l'affliction oppreſſe mon cœur, je me " retire toujours dans le coin de ma cellule.

" Pourquoi me parles-tu de réputation ? je " n'en fais aucun cas: pourquoi fais-tu men- " tion de mon nom ? que m'importe-t-il ?

" Mon oreille eſt ſans ceſſe attentive à la " mélodie de la flûte & aux notes de la harpe: " mes yeux ſont conſtamment fixés ſur tes " lèvres de rubis, & ſur la coupe circulante.

" Nous aimons le bon vin avec obſtination, " nous ſommes amoureux, nos yeux ſont laſ- " cifs, mais où eſt, dans toute la ville, celui " qui n'eſt pas ſujet aux mêmes fautes ?

" Ne va point pour ces offenſes nous ac- " cuſer au magiſtrat, il aime auſſi-bien que " nous une raſade de ce vin vivifiant.

" Ne t'aſſied point, Hafiz, ſans ta bien- " aimée à tes côtés, & du vin dans ta coupe, " car c'eſt la ſaiſon de la roſe & du jaſmin, " c'eſt la fête du printemps.

" Apporte de nouveau des coupes pleines à
" Hafiz, il eſt réſolu de boire, ſoit qu'il lui
" ſoit permis ou défendu.

ODE IV.

" C'est aujourd'hui un jour de joie & de " plaiſir, c'eſt la fête du printemps; nous obtiendrons ce que nos cœurs déſirent; la fortune eſt ſoumiſe à nos commandemens.

" Ecoute, O lune! nouvelle épouſe des " cieux! ne montre pas ta brillante joue dans " l'Orient, car en ce jour nous voyons la pleine " lune du viſage de ma bien-aimée.

" Pourquoi entend-on gémir le roſſignol à " cette heure du matin? Il prépare ſa mélodie " à l'approche du printemps.

" Dis au cenſeur, ne donne plus d'avis à la " folâtre jeuneſſe; qui s'aſſied aujourd'hui " ſans ſa bien-aimée & ſans du vin?

" Vois le derviche qui ſe place en ce jour " au coin d'un cabaret, lui qui auparavant " n'avoit pour demeure que la Moſquée.

" Que l'on proclame hautement, qu'aujourd'hui les yeux d'Hafiz ſont fixés ſur les " charmes de ſa bien-aimée, & ſes lèvres ſur " ſa délicieuſe coupe.

ODE V.

" DIS-MOI, aure * matinale, où eſt la de-
" meure de ma bien-aimée ? où eſt le ſéjour
" de cette lune qui détruit ſes admirateurs ?

" La nuit eſt obſcure, & la vallée d'Aiman
" eſt devant moi : où eſt la lumière des col-
" lines ? qui voudra me conduire devant la
" préſence de ma bien aimée ?

" Tous ceux qui paroiſſent au monde per-
" dent bientôt leur raiſon ; ils vont demand-
" ant dans la ſalle des banquets : Où trouve-
" t-on un homme ſage ?

" Que celui qui entend le ſens caché de
" mes expreſſions ſe réjouiſſe ! Nous avons
" pluſieurs ſentences obſcures, mais où eſt
" l'homme auquel nous puiſſions confier nos
" ſecrets ?

" J'ai mille affaires à arranger avec chaque
" pointe de tes cheveux. Ah ! où ſommes
" nous ? & où eſt le vain cenſeur !

" J'ai perdu le jugement : cette chaîne de
" muſc a captivé mon cœur. Oh ! où eſt-
" elle ?

" Le vin, les danſes, les roſes, tout eſt pré-
" paré, mais la vie eſt imparfaite ſans ma
" bien-aimée ; où eſt ma bien-aimée ?

* Voyez la note, Vol. IX. page 319.

“ Hafiz paſſe ſon temps dans le jardin à “ l'abri des vents de l'automne ; mais y a-t-il “ une roſe ſans épines ?

ODE VI.

“ AH ! que ta forme eſt parfaite ! que ton “ entretien eſt aimable ! Tes attraits & ta “ douceur enchantent mon ame.

“ Ton eſprit eſt auſſi doux que le bouton “ de roſe eſt frais ; ta beauté eſt égale à celle “ du cyprès du jardin éternel.

“ Ta vivacité & ton badinage ſont remplis “ d'appas ; tes joues ſont unies & raviſſantes ; “ tes yeux & tes ſourcils ſont tout ce qu'il y a “ de plus beau au monde ; les grâces animent “ ta forme & ta taille majeſtueuſe.

“ De tes charmes chaque fleur du jardin de “ roſe reçoit de nouveaux ornemens ; chaque “ zéphyr prend la douceur de ſon haleine dans “ tes cheveux auſſi odoriférans que le jaſmin.

“ Dans le ſentier de l'amour on ne ſauroit “ éviter le torrent des angoiſſes ; cependant, “ ton amitié a rendu mon mal agréable.

“ Devant tes yeux tantôt je me meurs, & “ tantôt, en contemplant la ſplendeur de ton “ noble maintien, mes maux deviennent dé- “ licieux.

" Quoique, dans le désert de l'absence, il y
" ait dû danger de tous côtés, le timide & lan-
" guissant Hafiz y voyâge agréablement, lors-
" qu'il s'occupe à former des vœux pour ton
" retour."

ODE VII.

" VIENS, j'aperçois un doux zéphyr se
" jouer sur ce visage; tous les cœurs sont
" blessés par cette joue.

" Des descriptions qu'on nous donne des
" vierges du paradis, demande une explication
" à cette joue.

" Le musc de la Chine reçoit son odeur de
" ces boucles de cheveux; ces tresses ont dé-
" robé la douceur de leur parfum à cette joue.

" Le pin est abaissé jusqu'à l'herbe, com-
" paré à cette stature; la rose penche sa tête
" auprès de cette joue.

" Les boutons de jasmin envient ce sein;
" les fleurs de l'amaranthe sont jalouses de
" cette joue.

" Les flammes du soleil sont accrues par les
" rayons de ce visage; la lune est arrêtée dans
" le firmament par cette joue.

" Les fleuves de vie découlent des ravissans
" accens d'Hafiz, comme son sang découle de
" son cœur à l'aspect de cette joue.

ODE VIII.

" AH ! ton viſage, éclatant comme la lune, " eſt le nouveau printemps de la beauté ; cette " jolie tache ſur ta joue, cette aimable foſſette, " ſont le centre du cercle de la beauté.

" Dans tes yeux languiſſans ſont cachés les " enchantemens de la magie ; dans tes boucles " flottantes eſt ſixée la demeure de la beauté.

" Il n'eſt point de lune qui brille comme " toi dans le ſirmament d'amour ; il ne croit " point de pin ſemblable à toi dans le terrain " de la beauté.

" Les heures de l'amour ſont rendues douces " par tes charmes ; tes agrémens raniment la " ſaiſon de la beauté.

" Du piége de tes cheveux & de l'amorce " de la jolie tache ſur ta joue nul cœur ne ſe " peut ſauver, ils y deviennent tous (ainſi que " l'oiſeau déçu) la proie de la beauté.

" Nature te choiſit entre toutes les ames, &, " comme une nourrice attentive, elle t'entre- " tient & te careſſe dans le giron de la beauté.

" Les boutons de la tulipe ſont agréables & " frais, parce qu'ils ſont arroſés par les ſources " de vie ſur les rives de la beauté.

" Hafiz eſt épris de tes charmes, & déclare " que ta joue eſt le ſeul lieu où ſe trouve le " palais de la beauté.

ODE IX.

“ J'AIME une beauté, qui, comme la rose, “ est sous l'ombrage d'un couvert d'hyacin- “ thes ; ses joues sont aussi claires qu'un ruis- “ seau ; ses lèvres de rubis respirent la plus “ douce haleine.

“ Quand elle étend sur ces joues le piége “ de ses beaux cheveux, elle dit au zéphyr : “ Garde notre secret.

“ Ses joues sont unies & agréables. O ciel ! “ donne-lui une vie éternelle, car ses charmes “ sont éternels !

“ Quand je commençai à devenir amant, “ je dis, avant que je pusse trouver cette perle “ de mes désirs, peut-être trouverai-je une “ mer sans fond, où je serai sans fin battu des “ vagues.

“ Répands une goutte de vin à terre ; tel “ est à présent le sort des plus grands héros ; “ le pouvoir de Gemchid & de Caiskhôsrev “ n'est plus qu'une vaine fable.

“ Ne me défends pas de contempler ta sta- “ ture, si semblable au cyprès ; je veux m'as- “ seoir à la source de ta fontaine, car ses eaux “ coulent tranquillement.

“ Si tu veux me lier de tes chaînes, lie-moi “ promptement ; car les délais engendrent l'in- “ fortune, & celui qui aime souffre trop.

" Délivre-moi des ſoucis de l'abſence, ſi tu " veux que le ciel te préſerve des regards de " la malignité.

" Quand la roſe te ſourit, O roſſignol! ne " ſoit pas deçu; car on ne doit pas compter " ſur la roſe, bien qu'elle renferme la beauté " de tout l'univers.

" Au nom du ciel, prends ma vengeance, " ordonnateur du banquet, car ma belle boit " du vin avec les autres, & n'eſt réſervée " qu'avec moi.

" Quel cœur échappe à ſes œillades! elle " s'aſſit en embuſcade dans un coin, & ac- " commode ſes traits à ſon arc.

" Qu'eſt-il arrivé à la cour de ma bien- " aimée, que les plus grands rois en touchent " le ſeuil avec leurs fronts? Comment ex- " cuſer ma fortune? Cette aimable nymphe, " dont la beauté excite un tumulte dans la " ville, remplit le cœur d'Hafiz d'amertume " quoique ſa bouche ait tant de douceur.

ODE X.

" O DOUX zéphyr! s'il t'arrive de paſſer " par le ſéjour de l'objet que mon cœur aime, " que ton haleine me rapporte l'odeur de ſes " cheveux ambrés;

" Car avec cette haleine mon ame feroit
" remplie de volupté, comme recevant un
" meffage de cet objet chéri.

" Mais fi tu es trop foible pour foutenir un
" tel poids, au moins épands fur mes yeux
" de la pouffière que tu recueilles fur le feuil
" de fa porte.

" Je fuis confterné & demeure affis im-
" mobile en attendant fon retour. Ah ! quand
" mes yeux feront-ils charmés par la vue de
" cet aimable vifage !

" Mon cœur, autrefois haut comme le pin,
" tremble à préfent comme le faule par l'ardent
" amour qu'allument les grâces de la forme
" & de la taille de mon bien-aimé.

" Quoique mon bien-aimé ait peu d'égards
" pour moi, je donnerois le monde entier
" pour un feul regard de fes beaux yeux.

" Quel bien ne feroit-ce pas pour mon cœur,
" s'il étoit délivré des entraves des foins de la
" vie, puifqu'il eft deftiné à être le vaffal &
" l'efclave de fon bien-aimé ?"

Le poëte Hafiz a donné plufieurs autres ouvrages, dans lefquels on trouve la même beauté d'images & le même charme d'expreffions que dans fes odes, qui font au nombre d'environ fix cents. Le Baron Revizki envoya à l'auteur les deux premières odes des dix qu'on vient de donner: il les avoit

traduites en Latin avec une élégance digne d'un homme de goût auquel les connoiſſances les plus étendues, tant dans la littérature Orientale que dans l'Européenne, donnent un rang diſtingué parmi les ſavans du ſiècle.

Comme les auteurs Orientaux ne peuvent que perdre dans la traduction, il ſe peut qu'on trouvera outrés les éloges qui leur ſont donnés dans ce traité; mais, que ceux qui penſent ainſi prennent la peine de traduire littéralement les ouvrages d'Horace, d'Anacréon, & de Sapho, & ils ne feront plus choqués de ce qui leur aura paru froid & ſec dans quelques ſtrophes de ces odes ou chanſons Perſanes. On peut dire à ce propos avec Michel de Cervantes: Celui qui prétendroit juger, de quelque poëme que ce fût, dans une traduction littérale, pourroit auſſi raiſonnablement eſpérer de trouver, ſur le revers d'une tapiſſerie, les figures qu'elle repréſente dans toute leur délicateſſe & toute leur ſplendeur.

SECTION IV.

De leurs Élégies.

On ne trouve point d'élégies dans les recueils des Perſans, & trèspeu dans ceux des Turcs. Le ſecond livre du Hamaſſa, ou collection de poëmes Arabes, conſiſte en courtes élégies, écrites, avec toute la majeſté de la poëſie, comme on en jugera par celle-ci, faite ſur la mort d'un guerrier non moins célébre par ſa libéralité que par ſa valeur.

" Venez, mes compagnons, venez à la tombe
" de Maan, & dites: Puiſſent les nuées du
" matin te baigner de leurs fréquentes on-
" dées.
" Mais, O toi, tombe de Maan! qui étois
" ſeulement une des cavités de la terre,
" comment es-tu devenue la demeure de la
" libéralité?
" Et comment, O tombe de Maan! renfermes-
" tu cette libéralité qui rempliſſoit la terre
" & les mers?
" Ouï, tu as reçu dans ton ſein la libéralité
" elle-même; mais, elle eſt morte; car
" ſi elle vivoit, tu ne pourrois la contenir
" ſans t'éclater.

" La mémoire du jeune Maan vit après lui,
" comme les prés reçoivent une nouvelle
" verdure après avoir été arrofés par un
" clair ruiffeau.

" Mais, hélas ! Maan eft mort, la libéralité a
" difparu de la terre ; la belle fleur de la
" générofité eft impitoyablement fauchée."

On trouve, dans un excellent poëme d'Abou Arabchah, un endroit qui, féparé du refte, compofe une très-belle élégie fur la mort des fils de Tamerlan. Le voici :

" Où êtes-vous, jeunes héros, dont les vi-
" fages refplendiffoient comme les feuillets du
" livre facré ? Où font-ils, ceux que leurs
" richeffes, leur favoir, leurs vertus rendoient
" fi célébres, qui éteignoient la lune dans les
" cieux, & rendoient les vagues de l'océan
" honteufes ? Les funeftes bouffées de la de-
" ftruction les ont chaffés, comme le vent du
" couchant difperfe le fable. Où font-ils, ces
" aimables princes, la lumière & la joie de
" tous les cœurs, qui, après que le voile qui
" les couvroit eft levé, brillent comme le fo-
" leil fortant du nuage ? Où font ces Ante-
" lopes aux larges yeux, ces chevreuils fem-
" blables aux nymphes du paradis, que la
" beauté avoit entourés de la robe fleurie du
" contentement, qui étoient les yeux du
" monde & la lumière de fes yeux, qui

" étoient les bordures des jardins, & les fleurs
" de ces bordures? Quand ils étoient enivrés
" de plaisirs, & dardoient des œillades amou-
" reuses; quand leurs années étoient verdoy-
" antes & parées de la fraîcheur des boutons
" dorés; voilà que la mort, échanson fatal,
" verse le vin de la destruction dans leurs
" coupes, &, de ses fleuves débordés, inonde
" le jardin de leurs vies. Ils quittent leurs
" somptueux palais pour s'abymer dans
" d'étroites tombes, présentant le breuvage
" amer de la séparation à leurs compagnons,
" qui, éperdus de douleur, déchirent leur sein
" & frappent leur poitrine. Ah! si les vœux
" des tribus affligées pouvoient avoir quelque
" influence sur la mort, elle leur auroit rendu
" ces objets de leurs tristes regrets! Mais à
" présent ils habitent les creux de la terre, &
" leur beauté n'est plus; les vers les dévorent;
" la dent du dépérissement les ronge. Ils se
" décomposent par degrés dans les entrailles
" de la terre; ils y demeureront jusqu'au mo-
" ment où ils reprendront une nouvelle vie.
" Ceux que l'amour ou l'amitié avoit attachés
" à eux vont chaque jour visiter leurs tom-
" beaux; ils pleurent; ils se lamentent; ils
" gémissent sur les pierres entassées de leurs
" sépulcres; ils souillent leurs joues de la
" poussière que les ondées ont humectée; ils

" appellent en vain ces princes chéris ; ils ne
" reçoivent de réponſe que de l'écho du vide
" rocher; aujourd'hui ils viſitent les tombeaux
" de leurs compagnons, demain on viſitera
" les leurs : tels ſont les décrets & les arrange-
" mens de la Providence."

SECTION V.

De leurs Poëſies morales

Les nations Orientales ont toujours été renommées pour l'excellente méthode qu'ils ſuivent dans leurs pièces de morale, en mêlant ingénieuſement l'agréable à l'inſtructif. Leurs poëmes ſont remplis de nobles ſentimens, tels que ceux-ci.

" Dis, à celui qui me reproche mon change-
" ment de fortune : Le ſort peut-il abaiſſer
" celui qui n'avoit pas été élevé ? ne vois-tu
" pas les roſeaux flotter ſur la ſurface de la
" mer, tandis que les perles reſtent au fond ?
" vois, comme le vent, qui ſouffle de tous
" côtés, ne détruit pourtant que les hauts
" arbres. De toutes les branches des bocages,

" le passager ne casse que celles qui sont char-
" gées de fruits. Il y a des étoiles sans nombre
" dans le firmament, mais le soleil & la lune
" seuls y souffrent des éclipses."

On ajoutera à cet exemple les vers sur l'utilité de voyager, dont il est fait mention dans les contes Arabes:

" Voyage, & tu trouveras de nouveaux
" plaisirs qui remplaceront ceux que tu perds.
" Change de séjour, car il y a des délices dans
" le changement ; je ne sache rien de plus
" agréable, ni de plus désirable que de voy-
" ager : quitte ton habitation & pars. Ne
" vois-tu pas que l'eau qui est sans mouve-
" ment croupit, & qu'elle n'est douce & claire
" que lorsqu'elle coule & suit son cours. Si
" le soleil demeuroit toujours fixé dans la
" même partie des cieux, le genre humain se
" lasseroit de ses bienfaisans rayons. Si la
" lune ne se cachoit pas sous les nuages, elle
" ne frapperoit pas agréablement la vue par
" son éclat imprévu. Le lion ne sauroit
" déchirer sa proie s'il ne sort pas de son
" antre. La flèche n'atteindroit pas le but
" si elle ne partoit de l'arc. L'or dans ses
" mines n'est pas plus estimé que la paille, &
" le bois d'aloès dans le terrain où il croît n'est
" qu'un bois commun."

Il y a plusieurs ouvrages dans toutes les

langues Asiatiques sur des sujets moraux, dont les plus estimés sont le Pendnameh d'Attar & les excellentes œuvres de Sadi.

SECTION VI.

De leurs Satires.

Les poëmes de Gerir, & le cinquième livre du Hamassa, sont les seules remarquables satires en Arabe; elles ressemblent beaucoup aux ïambes d'Archiloque & aux fragmens que nous avons d'Hipponax; elles respirent le feu de la haine la plus invétérée, & du ressentiment le plus violent, comme on peut le voir dans cette invective contre un lâche commandant.

" Sois à jamais confondu, chef foible & " craintif; puisse la rosée du matin ne jamais " tomber sur ta demeure: puisse la pluie ne " jamais arroser les habitations de ta tribu: " puissent leurs collines ne reverdir jamais! " Tu t'es couvert de honte ainsi que d'un " manteau, O fils de Bader! & les mauvais " effets qui en résulteront seront attachés à tes

"pas.' Les traits de l'infamie te perceront de "tous côtés, tu feras un fujet de dérifion dans "toutes les affemblées."

La fatire fuivante eft mife dans la bouche d'une princeffe Arabe, irritée contre Amarah, chef d'une tribu voifine de la fienne & rival de fon favori Antarah célébre héros & poëte.

"Ceffe, O Amarah! ceffe de troubler nos
"jeunes nymphes par tes vains foupirs,
"ceffe de pourfuivre les filles de la beauté;

"Car tu n'as jamais éprouvé les armes de
"l'ennemi; tu es fans valeur au jour du
"combat.

"Ne défire point de voir Abelah, crains d'y
"rencontrer fon amant femblable au lion
"des vallées.

"Ton brillant cimeterre ne te fervira de rien
"pour l'acquérir, non plus que ton obfcure
"& tremblante lance.

"Abelah eft une jeune biche qui a captivé le
"cœur d'un lion par fes yeux doux &
"languiffans.

"Tu perfiftes encore dans ton vain amour
"pour elle; tu remplis tous les lieux
"d'alentour de tes plaintes.

"Mais n'approche pas de fa tente, tremble
"qu'Antarah ne t'y prefente le vin pur de
"la mort;

" Et ne cesse de te frapper qu'il n'ait effacé
" les gaies nuances de ton manteau ;
" Tandis que les jeunes filles de notre tribu
" feroient retentir de leurs ris les échos des
" vallées & des collines ;
" Et te rendroient la fable de toutes les com-
" pagnies, le jeu public des assemblées du
" matin & du soir.
" Tu viens à nous dans un manteau de soie
" tissu de diverses couleurs, enrichi d'or-
" nemens variés ;
" Mais prends garde que nous ne lâchions
" contre toi un lion, la terreur des lions de
" la vallée.
" Avec quel opprobre ne seras-tu pas reçu
" quand tu te retireras comme un loup qui
" a manqué sa proie ?
" Abelah & ses belles nymphes auront la joie
" de te voir blessé & chassé honteusement.
" Elles demeureront nonchalamment pen-
" chées, & continueront à se moquer de
" toi en ces mots :
" Antarah est le premier des héros ; le lion
" de la forêt en valeur ; une mer copieuse
" en libéralité.
" Mais toi, tu es le plus méprisable des chefs,
" & le plus sordide des hommes.
" Nous sommes semblables à des fleurs fraîche-

"ment écloses; notre senteur odoriférante
"est celle de la violette.
"Abelah est assise au milieu de nous, & par
"sa stature ressemble à l'arbre qui porte le
"baume précieux; sa beauté est comme
"la pleine lune ou le soleil étincelant.
"Tu voudrois employer la violence pour par-
"venir à elle, mais tu es aussi vil qu'un
"chien qui aboie.
"Meurs donc déshonoré, ou vis insulté, nous
"serons également satisfaites, & tu n'échap-
"peras pas aux traits perçans de nos re-
"proches."

On trouve peu de satires générales en Arabe qui puissent être aussi justement comparées à celles de Juvenal & d'Horace, que celle du fameux poëme de Tograi, dans lequel il déclame dans les plus beaux accords poétiques contre la perfidie du genre humain, & le peu de solidité des amis. Les satires de Rahi Bagdadien Turc sont admirables.

Dans le nombre des poëmes satiriques qu'on trouve en Persan, un des plus frappans est celui du grand Ferdusi, contre un roi qui s'attira sa haine de la manière qui va être racontée.

Mahmud, dont le père nommé Sebectighin avoit été esclave, s'étoit élevé au trône par sa valeur & ses brillantes qualités. Il apprit que

Ferdusi avoit formé le dessein d'écrire un poëme sur les anciens rois de Perse. Aussitôt le sultan mande le poëte, le cajole, approuve le plan de son ouvrage, & lui promet une magnifique récompense lorsqu'il l'aura fini. On prétend que Ferdusi travailla pendant trente ans à son Chahnamé: ainsi rempli de confiance, il présenta à son roi une copie élégante. Mais Mahmud avoit dans cet intervalle prêté l'oreille aux malicieuses insinuations de son visir, l'ennemi de Ferdusi, & ne daigna pas faire attention à lui.

Cet illustre malheureux, qui pendant la composition de son ouvrage avoit totalement négligé le soin de sa fortune, & qui s'attendoit à être pour le moins créé Emir, tâcha de rappeler à Mahmud ses promesses par quelques petites épigrammes qu'il eut soin de faire trouver sous ses yeux, parmi lesquelles est celle-ci:

" On dit que notre roi est une mer sans bornes
" de libéralité; heureux ceux qui le trou-
" vent ainsi! quant à moi, j'ai plongé dans
" cette mer, & n'y ai pas rencontré une
" seule perle."

Enfin le poëte, voyant que tous ses efforts étoient vains, & qu'il n'avoit rien à espérer d'une cour ingrate, résolut de la quitter, après avoir médité une vengeance aussi plaisante

qu'amère: la nuit d'avant son départ il remit entre les mains de ce favori du roi qui l'avoit desservi, un papier cacheté, en lui disant que c'étoit une fable destinée à l'amusement de Mahmud, & le priant de ne la présenter que lorsque par l'embarras de quelques affaires d'état il seroit plus triste & plus pensif qu'à l'ordinaire. En effet, deux ou trois jours après le Visir, ayant trouvé son maître dans cette situation d'esprit, lui remit l'écrit, qui devoit (selon Ferdusi) lui rendre sa gaieté naturelle; le roi le décacheta, & y trouva les plus mordantes invectives contre lui-même. Le poëte débute froidement; il raconte les promesses de Mahmud; il se plaint de ce qu'il les a violées: enfin il éclate ainsi:

" Mais quelles vertus peut-on attendre de
" Mahmud? lui dont le cœur est fermé à
" la libéralité.
" Que doit-on espérer d'un tel roi, qui n'a ni
" jugement, ni morale, ni religion?
" Le fils d'un esclave, quoique paré d'un dia-
" dème, montre à la fin la bassesse de son
" origine.
" Plantez dans le jardin du paradis un arbre,
" dont le fruit soit amer;
" Faites-y rejaillir l'eau des sources de l'Eter-
" nité; arrosez ses racines de miel & de
" rayons de miel:

" Ses qualités naturelles reviendront toujours,
" & après tant de soins il ne portera que
" des fruits amers.
" Placez sous le céleste paon l'œuf d'un cor-
" beau formé dans les ténèbres ;
" Quand il sera éclos, donnez au petit des
" grains de figues produites par le figuier
" d'Eden ;
" Faites-lui boire de l'eau de Salsebil, & que
" l'ange Gabriel souffle sur lui :
" Vous n'en perdrez pas moins vos peines, &
" de l'œuf d'un corbeau vous n'aurez qu'un
" corbeau.
" Mettez une jeune vipère sur une couche de
" roses ; nourrissez-la des gouttes qui dé-
" coulent de la fontaine de vie ;
" Elle ne s'adoucira pourtant jamais, & vous
" infectera de son venin.
" Prenez un hibou dans la forêt, placez-le
" dans les réduits charmans de votre jardin,
" laissez-le pendant la nuit perché sur les
" rosiers, & se récréer parmi les hyacinthes ;
" Quand le jour déploîra ses rayonnantes ailes,
" il étendra les siennes pour retourner à sa
" native forêt.
" Considérez ces paroles de notre prophète ;
" chaque chose retourne à sa source.
" Passez par la boutique d'un parfumeur, votre
" veste prendra l'odeur de l'ambre-gris.

" Traverſez la forge d'un forgeron, & la va-
" peur du charbon ſouillera votre manteau.
" Ne vous étonnez donc point des mauvaiſes
" actions qu'un méchant homme commet;
" la nuit peut-elle changer ſa couleur?
" N'attendez aucune libéralité d'une amė baſſe:
" le viſage d'un Ethiopien peut-il devenir
" blanc?
" Il vaudroit mieux jeter de la pouſſière dans
" ſes propres yeux que de louer un roi
" avare.
" O roi! ſi tu avois été noble & généreux, ſi
" tu avois marché dans le ſentier de la
" vertu;
" Tu n'aurois point ainſi renverſé ma fortune,
" tu m'aurois regardé d'un œil différent.
" O roi Mahmud! deſtructeur des armées, ſi
" tu ne me crains pas, crains du moins l'ire
" du ciel.
" Pourquoi as-tu enflammé ma colère? le
" ſabre dégouttant de ſang de ma plume ne
" te fait-il pas trembler?"

Ferduſi après avoir ainſi ſoulagé ſon cœur ſe réfugia à Bagdad, où le Califе régnant lui accorda ſa protection, & il mourut quelques années après dans ſa patrie.

SECTION VII.

De leurs Panégyriques.

Ce sera encore Ferdusi qui fournira ici l'exemple des poësies en ce genre. Quoiqu'il ne soit pas le premier ni le dernier poëte qui ait employé son talent pour louer & pour déshonorer la même personne, on trouvera peut-être assez curieux de voir, après une telle satire, un panégyrique du même auteur sur le même Mahmud roi de Perse.

" Sous son règne la justice est si universelle,
" que l'agneau & le loup boivent au même
" ruisseau.
" Depuis Cachemir jusqu'à la mer de la Chine
" toutes les nations confessent sa gloire.
" Dès que l'enfant a mouillé ses lèvres du lait
" de sa mère, il lève la tête & prononce le
" nom de Mahmud.
" Dans les banquets Mahmud est un ciel de
" libéralité, & un lion ou un dragon en un
" jour de bataille.
" Quand il parcourt le jardin de roses, par-
" tout où il passe les lis naissent sous ses
" pieds.

" Son éclat rend le monde ſemblable à un
" boſquet du printemps; il adoucit l'air, il
" embellit la terre.
" La roſée de ſa généroſité, en tombant ſur la
" terre, la rend, en toute ſon étendue, ſem-
" blable aux berceaux fleuris d'Irem.

On voit par cet eſſai de quelle manière ſervile les Aſiatiques louent & preſque déifient leurs monarques. Il eſt inutile de s'étendre davantage ſur ce ſujet, dont on trouve aſſez d'exemples dans tous les livres Orientaux.

En général leurs ouvrages commencent par les louanges de la divinité, enſuite viennent celles de leur prophète & puis de leurs protecteurs, comme on peut le voir dans le Buſtan de Sadi, dont le commencement eſt traduit par Chardin.

Les poëmes d'Abulola ſont ce qu'il y a de plus beau & de plus animé en ce genre dans la langue Arabe. Ils reſſemblent aux odes de Pindare, & le génie du poëte Arabe paroît le même que celui du poëte Grec. La première ode d'Abulola débute par quelques réflexions ſur les apparences décevantes des objets extérieurs; enſuite le poëte raconte ſes voyages, &, par une digreſſion naturelle, en vient à l'éloge du prince Saïd (mot qui ſignifie heureux.)

" Les jeunes filles nous demandèrent ce que

" nous cherchions; nous leur repondîmes,
" Saïd, & le nom de ce prince fut d'un
" heureux présage.

" Ce héros poursuit ses ennemis sur son cour-
" sier léger, & il forme des forêts épaisses
" de ses longues lances.

" Ses arcs tirés par l'archer s'empressent de
" fixer leurs traits dans le cœur de ses en-
" nemis, & ses sabres s'élancent hors de
" leurs fourreaux contre les cous de ses
" adversaires.

" Ses coursiers se jettent d'eux-mêmes dans
" la mêlée, & rien ne peut égaler leur
" légéreté."

Après environ une vingtaine de très-beaux vers, Abulola passe au récit de ses avantures & de ses amours. Il poursuit, en censurant la tribu Bedia, & oppose à sa bassesse la libéralité & la grandeur de son prince.

" Mais, dans la tribu d'Adi, il est un prince
" qui n'attend pas qu'on lui demande des
" faveurs, il les confère sans en être re-
" quis.

" Les Pléïades craignent sa lance! & le soleil,
" après avoir commencé sa course, voudroit
" retourner à l'Orient pour ne pas s'ex-
" poser à passer sur sa tête.

" Son coursier accomplit le travail qui lui est
" prescrit avec une incomparable vîtesse, &

" lorſqu'il eſt pouſſé à travers le champ de
" bataille, le ſang qu'il foule rend la corne
" de ſes pieds ſemblable à une cornaline
" rouge.

" Ce cheval à une plus haute origine que le
" courſier Alwagih, il deſcend d'une noble
" race.

" Chaque boucle de cheveux de nos jeunes
" beautés languit d'être la chaine de ſes
" pieds, & l'or étincelant déſire d'en orner
" les cornes.

" O Saïd! quand la nature a beſoin des
" rafraichiſſantes ondées, ce n'eſt point des
" nuages, c'eſt de tes mains qu'elle en
" attend les précieuſes gouttes.

" Quand les zéphyrs ſoufflent au couchant,
" dis-leur, Allez, & ils voleront au nord.

" J'en jure par le ciel, ſi tu étois en colère
" contre la montagne Tabir, elle chan-
" geroit de place.

" Si ton cimeterre étoit amoureux des cous
" de tes ennemis, il jouiroit bientôt de
" l'objet de ſes déſirs.

" Quand ton ſabre eſt revêtu de ſon reluiſant
" fourreau, il ſemble qu'il eſt couvert des
" étoiles de la nuit, & que la lune lui ſert
" de ſandale.

" Sur ſa lame on voit deux élémens con-
" traires; l'eau, quand les clairs rayons du

" jour s'y jouent ; & le feu, quand il étin-
" celle de fureur.

" Ses deux tranchans sont deux langues
" éloquentes, qui prononcent la harangue
" non préméditée de la mort.

" Quand le prince tire ce sabre il brille comme
" une vapeur céleste dans le désert, & la
" mort empourprée se coule sur sa lame.

" Ce sabre fond toute cuirasse, & dissout les
" autres cimeterres de quelque trempe
" qu'ils soient.

" Il prend chaque cotte de mailles pour un
" étang, & languit d'étancher sa soif avec
" les anneaux entrelacés de l'armure."

Ce sera peut-être un sujet de curieuses spéculations pour quelques-uns d'apprendre, que ce poëte hardi & sublime étoit aveugle depuis son enfance.

Il auroit été facile de donner plusieurs autres exemples sur les divers genres de poësie Orientale dont on a traité ; mais on aura assez rempli le but qu'on s'étoit proposé, si, par ce qui en a été dit, le lecteur est excité à l'étude des langues Orientales, étude plus facile, plus instructive, & plus amusante que le préjugé commun ne le laisse imaginer.

ODES.

ODE D'HAFIZ,

Citée dans l'Histoire de Nader Chah, Livre II. Chapitre XII.

QUOIQUE le vin ici répande l'allegresse,
Et quoiqu'autour de vous les caressans Zéphyrs,
En agitant les Fleurs, invitent aux plaisirs,
Prenez discrétement la Coupe enchanteresse;
N'accordez point vos Luths, modérez vos désirs,
Car le Censeur punit sévèrement l'Ivresse.

Si la vive couleur de ce Jus délectable
Brille dans le Cristal, de son éclat jaloux,
Et si vous jouissez du bonheur le plus doux
Dans les bras d'un Objet aussi tendre qu'aimable;
Laissez à la Prudence un juste droit sur vous,
Car le temps est critique, & le péril palpable.

Loin, avec ce flaçon, de vous laisser surprendre,
Dérobez avec soin sa vue à l'œil malin;
Car, en ces tristes jours, un barbare destin
Exerce sa fureur: rien ne peut vous défendre;
Autant que vous versez de gouttes de ce vin,
Autant de sang humain il se plaît à répandre.

N'espérez pas jouir d'une tranquille vie,
Et craignez la Fortune au Sein de ses faveurs:
Elle n'offre à vos yeux que trompeuses douceurs;
Cette Coupe en ses mains, qui vous paroît remplie
Des plus excellens Vins, des plus riches Liqueurs,
Ne vous présente au fond qu'une insipide Lie.

Je pleure, & mes habits sont mouillés de mes larmes,
Qui, ressemblant au Vin épais & rougissant,
Expriment la douleur que mon ame ressent;
Contre soi c'est le temps qu'on doit prendre les armes,
C'est le temps d'immoler un plaisir innocent,
Et de ne s'occuper que de Saintes alarmes.

O Hafiz! toi que Fars, toi qu'Irak admirèrent,
Quand de tes vers touchans les sons mélodieux
T'armèrent d'un pouvoir divin, victorieux,
Et ces fameux pays à la fois subjuguèrent;
Hâte-toi, viens cueillir les lauriers glorieux,
Qu'à Bagdad, qu'à Tauris, les cieux te réservèrent.

Page 190.

ODE D'HAFIZ.

Amis, c'est la saison des Roses,
Livrons-nous à tous nos désirs;
Ne craignons point sur nos plaisirs
Du sage & du Vieillard les gloses;
Ne disent-ils pas; tout périt;
Profitez, jeunesse légère,
De cette Saison passagère
Où la nature vous sourit.

Encor du Vin, mettons en vente
Ces Tapis où, fur nos genoux,
Nous demandions ces biens fi doux,
Dont le Ciel comble notre attente.
Ah! que l'air eft voluptueux!
Deftin, dans ces charmans afiles,
Fais que quelques beautés dociles
De ce vin partage les feux.

A nous réjouir tout invite;
Ici nous bravons les rigueurs
Que la Fortune en fes erreurs,
Exerce contre le mérite.
La Rofe naît autour de nous;
Accordons la Harpe & la Lyre,
Et, dans l'ivreffe & le délire,
De l'Amour repouffons les Coups.

Hafiz, d'un étrange filence
Ne te laiffe point accufer,
Dans le temps où de tout ofer
Chacun fe donne la Lisence,
Toi, Roffignol mélodieux,
Pourrois-tu paffer, bouche clofe,
L'aimable Saifon de la Rofe,
Et perdre ce temps précieux?

ODE D'HAFIZ.

Page 191.

O Douce haleine de Zéphire!
C'eft de l'Objet de mon ardeur
Que vient ton parfum enchanteur,
Avec tranfport je le refpire.

Mais ce don si cher á mes vœux
Est un larcin que je t'envie,
Ah ! redoute ma jalousie !
Pourquoi toucher ses beaux cheveux ?

O Rose ! auprès de son visage
Oses-tu montrer ta beauté ?
Tout en lui n'est que volupté,
Mille épines son ton partage.
Boutons fleuris ! par quelle erreur
A ses joues l'on vous compare ?
Un éternel Printemps les pare,
Un jour flétrit votre couleur.

Narcisse, as-tu rien qui l'égale ?
Ses yeux dans leurs feux languissans
Lancent d'Amour les traits puissans,
Ta couleur est ternie & pâle.
O Pins ! qui nos jardins parez,
De votre ondoyante verdure,
A son élégante Stature
Pouvez-vous être comparés ?

O quel bien voudrois-tu, mon ame,
Si, sur tous, tu pouvois choisir ?
Tu préfèrerois le plaisir
D'un retour parfait à ta flamme.
Viens, cher Objet de mon amour,
Viens par ton aimable présence
Finir ma cruelle souffrance,
Donne-moi du moins un beau jour.

LES DIX ODES D'HAFIZ.

ODE I.

Page 226.

COURONNE' de Rose & de Lierre ;
L'Objet de mes vœux dans mes bras ;
Je commande dans ce repas
Au Maître de la Terre entière.
Point de Flambeaux dans ce réduit.
C'est de cette Face charmante,
En sa pleine Lune éclatante,
Que vient la clarté qui nous luit.

Quoi ! des Parfums dans cette Salle !
Eteins ces inutiles feux ;
Que l'Ambre de tes beaux cheveux
Soit la seule odeur qui s'exhale.
Pour assaisonner nos plaisirs
Miel & Sucre sont inutiles ;
Tes lèvres en douceurs fertiles
Seules excitent mes désirs.

Bien qu'ici le Vin on tolère,
Sans toi, Cyprès, dont les couleurs
Ont l'éclat des plus belles fleurs,
Toute liqueur me semble amère :
Quand tu n'éclaires point ces lieux
Des doux rayons de ton visage,
Les plaisirs n'ont rien qui m'engage,
Et je me cache à tous les yeux.

Pourquoi parler de renommée ?
Je méprise l'ambition.
Que sert de me citer mon nom ?
La Gloire n'est qu'une fumée.
Entendre ou la Harpe ou le Luth,
Regarder ta bouche vermeille,
Jeter les yeux sur ma bouteille,
Voilà de mes désirs le but.

Ah ! si nous sommes tout ensemble
Buveurs obstinés, amoureux ;
Si notre œil exprime nos feux,
Qui dans ces points ne nous ressemble ?
Nous accuser aux Magistrats
Ce seroient plaintes importunes
Toutes ces fautes sont communes,
A tout âge, & dans tous états.

C'est ici la Saison nouvelle,
L'aimable Fête du Printemps ;
Le Jasmin offre son encens ;
De roses la terre étincelle.
HAFIZ veut passer ces beaux jours,
Ces jours de joie & d'allégresse,
Avec du vin & sa maîtresse,
Les Jeux, les Ris, & les Amours.

ODE II.

Page 222.

HONNEUR à toi, belle contrée
CHIRAZ! séjour délicieux!
Qu'à jamais la faveur des cieux,
Preserve ta terre sacrée!
O ROCNABAD! puissent tes eaux,
Où l'on puise la longue vie,
Qui rend KHEDHER digne d'envie,
Se conserver en clairs Ruisseaux.

GIAFERABAD! de tes Allées,
De tes verts Sentiers, MOSELLA!
Nul Parfum jamais n'égala
Les douces odeurs exhalées!
Hâtez-vous, venez à CHIRAZ,
Vous tous qui cherchez les délices
Rendez ses Habitans propices;
Ils ont des Anges les appas.

Du Sucre dont l'EGYPTE abonde,
O vous qui vantez la douceur!
Venez connoître votre erreur,
Dans cette Ville sans seconde:
De ses Prés parcourez l'émail;
Volez à ses Nymphes charmantes,
Et de leurs lèvres séduisantes
Pressez le tendre & doux Corail.

Et toi, rivale de Zéphire,
Aure * du matin des Plaisirs,
Que fait l'Objet de mes désirs,
Quand pour ses charmes je soupire?

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

Mais pourquoi d'un heureux ſommeil
As-tu diſſipé le nuage ?
J'y jouiſſois de ſon image,
Qui vient de fuir à mon réveil.

Chère Aure *, ſois ma Meſſagère,
Dis à l'Objet de mon Ardeur,
Que s'il veut le ſang de mon cœur,
Ma main auſſitôt pour lui plaire,
Le répandant à ſon ſouhait,
Il l'auroit en même abondance,
Que ſa Mère, en ſa tendre enfance,
Lui laiſſoit prendre de ſon lait.

Hafiz, quand le poids de l'abſence
Ton triſte cœur tient oppreſſé ;
Quand, par le Deſtin menacé,
Il craint une longue ſouffrance ;
Songe à ces temps délicieux,
Où l'aimable Objet de ta flamme
Ne plaiſir envivroit ton ame,
Et de ces temps rends grâce aux Cieux.

Page 223.

ODE III.

Porte ces Coupes à la ronde,
Garçon, verſe, verſe du vin ;
Contre l'amour eſt-il au monde
Un remède plus Souverain ?
La Coupe & le Jus de la Treille,
Semblent la Lune & le Soleil ;
Cet Aſtre à la couleur vermeille
Mérite un Cercle ſans pareil.

* Voyez la note, Vol. IX. page 349.

Viens, répands les liquides flammes
De ce Vin pur, étincelant;
Sans laisser attrister nos ames,
Jouissons de ce doux instant.
Si la Rose perd sa nuance,
Apporte ce vin coloré;
Qu'au bruit des coupes le Silence
Du Rossignol soit réparé.

Ah! que la Fortune ennemie
Ne trouble pas notre repos!
Ce doux Luth par son harmonie
Doit nous faire oublier nos maux.
Bientôt dans un Songe agréable
Je verrai l'Objet des mes vœux,
Qu'à grands flots, ce Jus délectable
Avance ces momens heureux.

Contre ma frénétique ivresse
Quels secours pourroit-on trouver?
Verser, verser du vin sans cesse
Est le moyen de me sauver.
Dans cette liqueur salutaire
HAFIZ veut perdre sa Raison,
Et laisser au Censeur sévère
Le soin de l'approuver ou non.

Page 224.

ODE IV.

CE Jour eſt le Jour des plaiſirs,
Du Printemps c'eſt la Fête;
Le Sort ſoumis à nos déſirs,
A les combler s'apprête.
O toi, Lune, épouſe des Cieux!
Que tes clartés nouvelles
Sa cachent à l'éclat des yeux
De la Belle des Belles!

Quand le Roſſignol par ſon chant,
Si rempli de tendreſſe,
Pour ſaluer le doux Printemps
Au point du jour s'empreſſe;
Dis au Cenſeur, peux-tu blâmer
La folâtre jeuneſſe?
Qui paſſe ce jour ſans aimer,
Sans Vin, & ſans Maitreſſe?

Vois où le Derviche prudent
Va paſſer ſa journée;
Seroit-ce comme auparavant
Au fond d'une Moſquée?
Non, c'eſt au coin d'un cabaret
Que le plaiſir l'enchaîne,
Aſſis auprès d'un tendre Objet,
Sa Coupe toujours pleine.

Qu'on annonce à tout l'Univers,
Qu'en ce jour délectable
HAFIZ joint les charmes divers
D'Amour & de la Table;

Ses yeux fixés avec transport
Sur sa divine Amante;
Et ses lèvres sur le doux bord
De sa Coupe brillante.

ODE V.

Page 225.

C'EST à toi, Matineux Zéphire,
D'apprendre dans quels climats
On voit les ravissans appas
De l'Objet pour qui je soupire.
Dans quels lieux, bravant les rigueurs
De mon implacable Fortune,
Trouverai-je la belle Lune
Qui detruit ses admirateurs?

La Nuit étend ses Voiles Sombres;
Sur la Terre est semé l'effroi;
AIMAN présente devant moi
Sa Vallée & ses tristes Ombres:
Où se cachent les brillans feux
Dont on vit ces plaines reluire?
Hélas! qui voudra me conduire
Vers l'Objet de mes tendres voeux?

D'insensés l'Univers abonde,
L'Homme bientôt perd sa Raison;
On en voit dans cette Saison,
Qui cherchent un sage à la ronde.
Heureux qui pénètre l'objet
Du sens caché de mes paroles,
Celui qui les trouve frivoles
Sauroit-il garder le Secret?

J'ai mille amoureuses affaires
A régler avec tes cheveux,
Où sommes nous ? Censeur fâcheux,
Où sont tes reproches sévères ?
Ah ! j'ai perdu le jugement !
De tres tresses l'aimable chaîne
A toute heure vers toi m'entraîne :
Où revoir ce lien charmant !

En vain aux plaisirs tout convie,
Les Danses, le Vin coloré,
Les Roses, tout est préparé,
Sans toi qu'imparfaite est la vie !
Où te chercher, Objet chéri !
En vain HAFIZ dans ces Bocages
Se trouve à l'abri des Orages,
L'Epine est au Rosier fleuri.

Page 225.

ODE VI.

AH ! que ta forme est séduisante !
Que ton esprit est enchanteur !
Il possède autant de douceur,
Qu'a d'attraits la Rose naissante.
On peut comparer ta beauté
Aux Cyprès du Jardin Céleste ;
La grâce de ton moindre geste
Remplit mon cœur de Volupté.

Que de ton tendre badinage
Les charmes sont délicieux !
Qu'ils sont beaux tes sourcils ! tes yeux !
Et que parfait est ton visage !

Par toi, d'un nouvel agrément,
S'embellit l'émaillé Parterre;
Le Zéphyr embaume la Terre
Du Musc qu'en tes treſſes il prend.

Dans le ſentier d'amour ſe trouve
D'angoiſſes le Torrent fatal,
Ton amitié charme le mal
Qu'a ſurmonter ſes flôts j'éprouve;
Et lorſqu'à tes yeux je me meurs,
De ton pouvoir merveille étrange!
Un ſeul de tes doux regards change
En plaiſirs toutes mes douleurs.

Bien qu'au noir Déſert de l'abſence
De toutes parts ſoit le danger,
Ton HAFIZ oſe y voyager,
Et quoique timide il avance.
Sous ſes pas que guide l'amour,
La route devient praticable,
Il ſe la rend même agréable
En eſpérant ton prompt retour.

ODE VII.

age 227.

VIENS, j'apercois dans l'inſtant
Sur cet aimable viſage,
Le Zéphire careſſant
Fixer ſon humeur volage;
Dans ſes ſoins empreſſés
Il s'y plaît, il s'y joue;
Tous les cœurs ſont bleſſés
Par cette belle Joue.

Les raviſſantes beautés
De ces Vierges nompareilles,
Et leurs appas ſi vantés,
Du paradis les merveilles,
Sont étranges récits
Que raiſon déſavoue,
Mais ils ſont éclaircis
Par cette belle Joue.

Sais-tu que le Muſc fameux,
Dont s'enorgueillit la CHINE,
Du parfum de ſes cheveux
Reçoit ſon odeur divine?
La douceur dont l'Amour
Ce rare parfum doue,
Ces treſſes à leur tour
L'ont priſe à cette Joue.

Qui le Pin comparera
A cette Taille élégante,
Auſſitôt le trouvera
Semblable à l'Herbe rampante.
La Roſe de dépit,
Quoique chacun la loue,
Se penche & ſe flétrit
Auprès de cette Joue.

Vois-tu jaunir le Jaſmin,
Sécher, ſe mourir d'envie?
C'eſt la blancheur de ce Sein
Qui cauſe ſa jalouſie.
L'Amaranthe en courroux,
En ſe fanant avoue,
Que l'éclat le plus doux
Le céde à cette Joue.

Les flammes dont le Soleil
A nos yeux brille, étincelle,
De ce Visage vermeil
Tirent une ardeur nouvelle :
La Lune au Firmament
Son Char radieux cloue,
A l'aspect éclatant
De cette belle Joue.

Les Ruisseaux qui sont sortis
Des pures Sources de vie,
Coulent dans les vers d'HAFIZ
Qu'ils rendent dignes d'envie.
Tel le sang de son cœur
En bouillonnant avoue,
Le pouvoir enchanteur,
Qu'a sur lui cette Joue.

ODE VIII.

Page 228.

TON Visage a l'éclat dont la Lune étincelle,
Et du Printemps la volupté ;
Ta Joue & ton Souris, dans leur grâce nouvelle,
Sont le centre de la Beauté.

De tes yeux languissans la magie charmante
Tient mon cœur sans cesse enchanté ;
De tes brillans cheveux chaque boucle ondoyante
Est le séjour de la Beauté.

Sur l'Horizon d'Amour, quel Astre à toi semblable
A jamais au Ciel éclaté ?
A ta taille, quel Pin fut jamais comparable
Sur le terrain de la Beauté ?

Ces jours, ces heureux jours, dont l'Amour eſt le maître,
Tiennent leur prix de ta bonté :
Tes attraits, ta douceur, donnent un nouvel être
A la Saiſon de la Beauté.

Dans ce Piége doré, tes treſſes qu'on admire,
Ah ! quel cœur n'eſt pas arrêté !
Et qui, comme l'Oiſeau que le Miroir attire,
N'eſt le captif de la Beauté !

Nature te chérit, elle choiſit ton ame
Dans le Sein de l'Eternité,
Sans ceſſe elle entretient ſa pure & douce flamme
Dans le Giron de la Beauté.

Ainſi de la Tulipe, en tous lieux ſi priſée,
Se conſerve l'éclat vanté,
Par les Ondes de vie à toute heure arroſée
Aux Bords fleuris de la Beauté.

Si l'amoureux HAFIZ, ſans ſe laſſer, te loue,
C'eſt l'encens de la vérité ;
Il ſoutiendra toujours que ta vermeille joue
Eſt le palais de la Beauté.

Page 229.

ODE IX.

LA Beauté que mon cœur adore,
Qui de la Roſe a les attraits,
Comme elle, eſt ſous l'ombrage frais
D'Hyacinthes qu'Amour colore.

Ses joues ont plus de clarté
Que les Ruiſſeaux où l'on ſe mire ;
Et ſa belle bouche reſpire
Le ſouffle de la volupté.

Lorſqu'elle tend ſur ſon viſage
Le piége de ſes beaux cheveux,
Elle dit au Zéphyr heureux
Garde le ſecret & ſois ſage.
Ne peut-on dreſſer des Autels
A cette incomparable belle ?
O Ciel ! rends ſa vie éternelle,
Car ſes appas ſont immortels.

Quand je m'enflammai pour ſes charmes,
Je me diſois avec ſoupirs,
Cette perle de mes deſirs
Va me coûter bien des alarmes !
Si cette mer étoit ſans fond,
Battu de ſes vagues ſans ceſſe,
Trouverois-je cette richeſſe
Dans un abyme ſi profond ?

Jette, jette du vin à terre ;
Tel fut le ſort de ces Héros,
Qui n'eurent jamais de repos,
Redoutables foudres de guerre :
De GEMCHID & de CAIKHOSRU
Le pouvoir n'eſt plus qu'une fable,
Quoique jadis ſi formidable
A l'Univers il ait paru.

Quand je contemple ta Stature
Si ſemblable à l'altier Cyprès ;
Quand j'oſe l'admirer de près,
Ne le prends pas pour une injure.

A ta Source je veux m'aſſeoir ;
C'eſt dans ſon eau paiſible & claire
Qu'eſt le remède ſalutaire
Au mal qui fait mon déſeſpoir.

Veux-tu m'arrêter dans ta chaîne ?
Hâte-toi d'en ſerrer les nœuds ;
Les délais traînent après eux
Trop de malheur & trop de peine.
Epargne-moi la cruauté
Des flèches que l'abſence darde,
Si tu veux que le Ciel te garde
De l'œil de la malignité.

Quand la Roſe qui vient d'éclore,
Tendre Roſſignol, te ſourit ;
Quand à tes yeux elle fleurit,
Et des plus doux feux ſe colore,
Ah ! crains mille piéges divers !
On doit peu compter ſur la Roſe,
Quoiqu'en elle ſe trouve encloſe
La beauté de tout l'Univers.

Ma Maîtreſſe boit à la ronde,
Et n'a pour moi que du dédain ;
Viens, Ordonnateur du feſtin,
Viens, & ma vengeance ſeconde :
Nul cœur n'échappe aux doux attraits
De la moindre de ſes œillades,
Elle dreſſe ſes embuſcades,
Et ſans ceſſe ajuſte ſes traits.

A la Cour de ta bien-aimée
Hafiz, qu'eſt-il donc arrivé ?
Les Rois en baiſent le pavé ;
Toute la ville eſt alarmée.

De ton fort quelle eft la rigueur ?
L'objet qui ces beaux feux allume
Remplit ton ame d'amertume,
Quand fa bouche a tant de douceur.

ODE X.

Page 239.

O Toi, léger & doux Zéphire,
Quand tu paffes par le féjour
Où l'objet de mon tendre amour
Entouré des grâces refpire,
Fais qu'au retour, felon mes vœux,
Ton haleine foit parfumée
De cette fenteur embaumée
Qu'épand l'ambre de fes cheveux.

Que de fon fouffle favorable
Mon être feroit ranimé,
Si par toi de mon bien-aimé
J'avois un meffage agréable !
Si trop foible tu ne peux pas
Porter ce poids, à ma prière
Jette fur moi de la pouffière,
Que tu recueilles fous fes pas.

Mon ame languit dans l'attente
De fon retour fi défiré,
Ah ! quand ce vifage adoré
Viendra-t-il la rendre contente ?
Le pin fut moins haut que mon cœur,
A préfent au faule femblable,
Pour cet objet incomparable
Il tremble d'amoureufe ardeur.

Quoique celui que mon cœur aime,
Pour ma tendreſſe ait peu d'égards,
Hélas ! pour un de ſes regards
Je donnerois l'univers même.
Que ce feroit un bien pour moi,
Puiſqu'à ſes pieds le ſort m'enchaîne,
De n'avoir d'autre ſoin ni peine,
De ne vivre que pour mon Roi !

DISSERTATION

SUR

LA LITTÉRATURE ORIENTALE.

اطلبوا العلم ولو كان بالصين

CHERCHEZ LE SAVOIR FÛT-IL A LA CHINE.

DISSERTATION

SUR

LA LITTERATURE ORIENTALE.

UN roi de Siam ne pouvoit pas s'imaginer qu'il y eût dans le monde un autre royaume que le ſien. Il avoit, à la vérité, ouï parler d'une race d'animaux qui habitoient l'Occident; mais il n'en avoit jamais vû: car ce n'étoit point à lui que Louis XIV. envoya des miſſionnaires avec la ſingulière propoſition d'abolir le culte de ſes ancêtres, et de croire à des myſtères malgré lui. Ses courtiſans lui diſoient que cette race n'étoit qu'une race de ſinges; ſes prêtres ajoutoient qu'elle n'admettoit pas les métamorphoſes du grand Fum Chi Ham; et ſes philoſophes aſſuroient, que, ſelon des traditions très-anciennes, chaque habitant de ce pays barbare n'avoit qu'un œil au milieu du front. Le roi ayant (comme il le devoit) ajouté foi à ces diſcours, ce fut depuis un dogme fondamental des Siamois

que les Occidentaux n'avoient qu'un œil. Nous sommes à l'égard des Orientaux à peu près dans le cas où les habitans de Siam étoient au nôtre. Si le peu que nous connoissons de leur figure nous empêche de dire qu'ils n'ont qu'un œil, nous faisons pis, car nous leur dénions le goût et l'ame.

L'absurdité du vulgaire de traiter avec mépris des nations éclairées parce qu'il ignore leur mérite, est semblable à celle de supposer que la lumière cesseroit au delà de notre petit horizon. Tels sont, pourtant, les préjugés humains, et l'aveuglement où ils nous plongent; mais ne seroit-il pas possible de les dissiper dans le cas dont il s'agit? Ne peut-on pas du moins prouver combien ils sont mal fondés? C'est ce qu'on se propose d'essayer, et d'examiner dans cette dissertation.

Toute la littérature consiste en trois branches; l'histoire, soit civile, soit naturelle; la philosophie, soit qu'elle ait pour objet la connoissance de l'homme, soit qu'elle étende sa vue sur tout l'univers; la poësie, soit qu'elle parle le langage des passions impétueuses, soit qu'elle nous fasse la description pittoresque de la belle nature, ou le récit métrique de quelque action intéressante.

Tout le monde est unanime sur l'utilité

de l'hiſtoire, et de la philoſophie ; il n'en eſt pas de même ſur la poeſie, et les ouvrages de pure imagination. Ce qui n'eſt qu'un amuſement, vous dira un raiſonneur ſévère, ce qui ne contribue en rien aux vertus morales, doit être proſcrit d'une bonne éducation. Si cette maxime, digne d'un Viſigoth, étoit reçue ſans être diſcutée, que deviendroient les belles-lettres et les beaux-arts ? Répliquera-t-on que la vie eſt courte, que le temps eſt précieux ? On pourroit répondre à cela, que, pour la plupart des hommes, la vie eſt miſérable et le temps ennuyeux, et que ce n'eſt qu'un tiſſu d'amuſemens qui nous fait ſupporter avec moins d'amertume le mal de vivre. Mais il vaut mieux enviſager les choſes ſous un aſpect plus riant, ſans être moins utile. Il vaut mieux prouver que l'amour des belles-lettres eſt la meilleure reſſource que nous ayons contre les paſſions qui nous aſſiégent ſans ceſſe, et contre les amorces du vice. En effet, parcourons d'un œil tranquille les diverſes claſſes d'hommes, nous les verrons perpétuellement occupés de divertiſſemens frivoles, dans l'eſpoir de ſe ſouſtraire à leurs propres réflexions ; ils cherchent, dans le jeu, dans l'étourdiſſement des plaiſirs bruyans, dans les groſſières voluptés, le bonheur qui, comme leur ombre, s'éloigne d'eux à chaque pas qu'ils font pour

s'en approcher. L'homme de lettres, au contraire, ſubjugue le vice en fuyant les chemins trop frayés qui y conduiſent; ils ne prétend point anéantir ſes paſſions, mais il ſait les diriger; ſon temps n'a aucun vide, il s'occupe toujours, et ne s'ennuye jamais: la ſolitude n'a rien de triſte pour lui; s'il eſt aſſailli par quelque tempête, ſon cœur n'en demeure pas moins calme et paiſible; s'il erre parmi les rochers, ſa gaieté ordinaire l'accompagne; avec un viſage ſérieux, il a un eſprit enjoué; il attend avec réſignation d'être éclairé par la mort, ou plutôt par une nouvelle vie, ſur les vérités dont il n'aperçoit que la lueur.

Quant aux dangers attribués à la poëſie, par la crainte deſquels on voudroit nous priver de cette aimable fleur de toutes les ſciences, ils ſont chimériques. Le poëte, qui peint le déſordre, et la fougue des paſſions, n'en donne pas un tableau fort ſéduiſant; et celui qui exprime les tendres ſentimens n'eſt point à redouter, puiſqu'il parle le langage de la nature, auquel la ſaine philoſophie n'a jamais fermé l'oreille. D'ailleurs, la plupart de nos libertins ſavent à peine ce que c'eſt que la poëſie, et le libertinage n'en va pas moins ſon train. On n'a jamais vu qu'un jeune homme ait été excité à la débauche par un roman de chevalerie, ni

même par une ode d'Anacreon. Après avoir lu l'Arcadie de Sidney, cet ouvrage délicieux, nous n'irons pas chercher une Pamela et une Philoclée parmi les filles perdues ; nous nous flatterions, tout au plus, de trouver quelque ressemblance à ces êtres si parfaits et si imaginaires parmi les femmes vertueuses.

En voilà assez, et peut-être trop, pour l'apologie de la littérature en général ; nous n'en dirons jamais plus qu'il ne faut sur celle des Orientaux en particulier.

Examinons donc les ouvrages de ces peuples sur ces trois sujets ; l'histoire, la philosophie, et la poësie.

On ne sauroit disconvenir que l'Asie n'ait été le théâtre de plusieurs événemens mémorables ; qu'elle ne soit ornée de plus belles productions de la nature ; qu'elle n'ait été illustrée par un grand nombre de guerriers expérimentés, de sages conseillers, de rois vertueux. Il suffit donc aux historiens Asiatiques d'être éclairés, et sans prévention, pour que leurs histoires soient intéressantes. Il y a plus ; elles sont aussi élégantes que sublimes. Les narrations sèches & insipides prennent, sous la plume de ces puissans génies, des beautés et des charmes. On ne doit pas juger de ce que nous avançons ici par l'histoire de Nader Chah qu'on vient d'imprimer à Lon-

dres; la féchereffe et la monotonie étoient inévitables dans un fujet traité comme un journal militaire: mais c'eft un recueil précieux de matériaux pour une hiftoire raifonnée de l'homme le plus extraordinaire qui ait paru dans ce fiècle, fans en excepter les deux fameux rivaux Charles XII. et Pierre le Grand.

Mais que pourroit-on objecter contre l'hiftoire de Tamerlan écrite par Ebn Abi Arabchah, laquelle eft entre les mains de tous les favans, et donc le public même a eu quelque idée par la traduction de M. Vattier?

Pour apprécier équitablement le mérite des hiftoires Orientales, il faut lire les œuvres d'Aboulfeda le Xenophon de l'Orient, & d'Isfahani qui en eft le Thucydide; et pour avoir une idée de la fécondité de ces hiftoriens, on n'a qu'à feuilleter les volumes immenfes de Mirkhond et de Noveiri.

En matière de philofophie morale les Orientaux ne cédent le prix à nulle autre nation; témoin l'excellent livre de Calileh va Demnah, qui a été traduit dans toutes les langues connues. L'imitation Perfane de cet ouvrage par Cachefi, ainfi que celle en Turc par Ali Tchelebi, eft embellie de toutes les fleurs de la rhétorique Orientale.

Il faut avouer que les fciences abftraites ne

ſont, pour ainſi dire, que dans leur berceau chez les Aſiatiques, mais nous n'avons pas beſoin d'y recourir, pendant que nous avons les précieux volumes de Newton, de Leibnitz, de Wallis, de Halley, de Bernouilli, et de pluſieurs autres qui laiſſent bien loin derrière eux les Archimèdes et les Ptolemées. Ce n'eſt pas que les Orientaux n'ayent eu de très-habiles mathématiciens, et d'excellens aſtronomes; mais ces ſciences n'ont jamais atteint, parmi eux, au point de perfection où les grands hommes dont on vient de parler les ont élevées.

Tout le monde a oui parler des médecins Arabes, mais l'auteur n'a lu qu'un ſeul de leurs ouvrages*, et n'oſe prononcer à ce ſujet; il ſait ſeulement que le nom célébre d'Abou Sina ne ſera pas facilement oublié. L'Aſie produit en grande quantité des racines et des herbes médicinales; pluſieurs drogues ſalutaires y ſont en uſage; on en trouve la deſcription, avec l'énumération de leurs vertus, dans un grand nombre de livres. Ces livres ne pourroient-ils pas être très-avantageux au progrès de l'art conſervateur de l'eſpèce humaine?

Paſſons à la poëſie, dans laquelle brillent

* *Le Banquet des Médecins*, par Ebn Botlan, ouvrage très-ſingulier, et très-agréable.

principalement l'esprit et la vivacité de ces nations.

On n'a pas dessein d'étaler ici les différens genres de poësie Asiatique, dont le traducteur de Mirza Mahadi a déjà donné quelques exemples. On tâchera seulement de répondre à quelques objections aussi injustes que mal fondées.

Les Européens, pour l'ordinaire, traitent les Orientaux en sauvages ignorans et grossiers, dont la poësie n'est que fougue et déréglement, et dont les écrits sont dépourvus de grâces, de délicatesse, et d'élégance. On pourroit opposer à ces critiques que tous les hommes ayant les mêmes passions les expriment de la même manière; et que la différence n'est que dans les idiomes dont ils se servent; mais ce n'est point assez. Tous les hommes ont bien, si l'on veut, le germe des mêmes passions; cependant ces passions ont mille modifications et nuances selon la diversité de leurs habitudes, de leur éducation, et de leurs climats. Or ces trois choses paroissent concourir en faveur des poëtes Orientaux, et doivent les mettre au dessus des nôtres. Habitués dès l'enfance à mépriser les langues des autres nations, les Asiatiques s'appliquent uniquement à cultiver les leurs. Ce fut là le grand avantage qu'eurent les anciens

Grecs, lesquels consacrèrent leurs plus beaux jours à perfectionner ces ouvrages sublimes, où l'élégance du langage est proportionnée à la grandeur des sentimens.

Les mépris des Orientaux pour notre littérature est aussi injuste que celui que nous affectons pour la leur ; nos préjugés viennent de la même source ; de l'amour propre, et de l'ignorance : profitons de leurs travers, et corrigeons les nôtres.

Les Arabes et les Persans, élevés dans un loisir doux et paisible, se livrent à leurs différens génies ; et pendant que les uns donnent l'essor à leur imagination bouillante, les autres suivent le chemin plus épineux, mais plus sûr, de la philosophie et de la vérité. Nés sous un ciel tranquille et serein, entourés de mille délices, les poëtes chantent les objets charmans de la belle nature, pendant que les philosophes en approfondissent les principes ; les uns donnent aux hommes des plaisirs inexprimables, les autres leur en montrent les sources. D'un côté les Amralkis, les Zoulremma, les Hafiz, les Nezami, les Mesiki, les Baki, expriment l'emportement des passions ; de l'autre les Sadi, les Nabi, les Attar, inspirent l'amour de la vertu ; les Antarah, les Ferdousi, les Aboulola, s'élèvent sur les

ailes du ſublime juſqu'à la région de l'héroïſme*.

Ceux qui ne ſavent pas les langues des Orientaux, ſont des juges incompétens de leûr poëſie. Ils reſſemblent à ces érudits qui prétendent décider ſur lè mérite de la muſique des Grecs ſans ſavoir ce que c'eſt qu'un mode, ou combien il y en avoit parmi eux. Je n'oublierai jamais ce que dit M. de Voltaire de ceux qui ne connoiſſent la poëſie et les mœurs étrangères que par des traductions et ſur des ouï-dire, et les condamnent ſans preuves: "Ils ſont, dit-il, commes des aveugles "qui aſſureroient qu'une roſe ne peut avoir "des couleurs vives, parce qu'ils en compteroient les épines à tâtons."

* On n'a pas mentionné ici la millième partie des poëtes, hiſtoriens, et philoſophes Orientaux. Ceux qui déſirent d'en connoître davantage peuvent conſulter l'ouvrage profond et intéreſſant de M. d'Herbelot; et les voyages inſtructifs et agréables du chevalier Chardin: ils feront bien auſſi de jeter un coup d'œil ſur les catalogues de la Bibliothéque du roi de France, de l'Eſcurial, de celles de Leyde et d'Oxford. On ſera bientôt à portée de voir les richeſſes de cette dernière par les ſoins d'un homme auſſi ſavant qu'infatigable, qui y travaille actuellement. Nous voudrions même qu'ils feuilletaſſent ſans ceſſe les écrits des Golius, des Pocock, des Schultens, et des Reiſke; écrits, où l'on trouvera beaucoup d'érudition, mais, peut-être, un peu trop d'étalage.

Mais voici une expérience qui obvieroit à cette erreur, et dont on conseille l'essai. Qu'on prenne deux odes, l'une Arabe ou Persane, l'autre Grecque ou Latine; qu'on les fasse traduire presque mot à mot dans une langue usitée, sans aucun ornement ni palliation; qu'on accorde ce qui est dû à la diversité des idiomes, des lieux, et des coutumes des deux côtés également, et qu'ensuite on prononce sans préjugé entre les productions des Orientaux, et les ouvrages que nous admirons tous les jours.

Eclaircissons cette idée par un exemple.

Dixième ODE d'HAFIZ.

Le poëte Persan supplie le Zéphyr de reprocher à son ami son peu d'attention et son indifférence. Dans le dernier couplet il parle très-favorablement de ses propres vers, insinuant que toute la nature en est charmée, excepté l'objet de son attachement.

" Zéphyr, dis tendrement à ce chevreuil
" délicat, c'est toi qui nous fais désirer les col-
" lines et les déserts.

" Pourquoi ce marchand de sucre (puisse sa
" vie être prolongée!) ne regrette-t-il pas
" l'absence du perroquet au bec-sucré?

" Est-ce l'arrogance de ta beauté, O rose,

" qui ne te permet pas de demander des nou-
" velles du rossignol amoureux ?

" Les belles qualités de l'ame sont les piéges
" d'un cœur instruit : on ne prend pas un
" oiseau prudent avec des filets et des lacs.

" Lorsqu'assis avec tes compagnons tu bois
" un vin exquis, souviens-toi de tes amis qui
" traversent les déserts.

" Je ne sais par quelle raison la jeunesse, à
" la taille de cyprès, aux yeux noirs, au teint
" brillant comme la lune, n'a pas la couleur
" de la sincérité.

" Le seul reproche qu'on puisse faire à tes
" charmes, c'est que ton aspect ravissant n'est
" pas décoré d'un cœur fidelle.

" Est-il étonnant, que les êtres célestes soient
" émus par les chants d'Hafiz, et que sa mé-
" lodie fasse danser les astres ?

ODE XXXII.

Du premier livre d'HORACE.

" Nous t'implorons, O ma lyre ! si autrefois
" dans notre loisir, sous l'ombre des bois, nous
" t'avons fait résonner à des chants qui pouvoi-
" ent vivre cette année et plusieurs autres, ac-
" corde-nous à présent une ode Romaine ;

" Toi, qui fus d'abord accordée par le ci-
" toyen de Lesbos, lequel, quoiqu'ardent dans

" la guerre, et au milieu des armes, ou lorf-
" qu'il avoit attaché au rivage humide fon
" vaiffeau agité,

" Chantoit Bacchus et les Mufes, Venus
" et l'Enfant qui s'attache toujours à elle, et
" Lycus avec fes attrayans yeux noirs, et fa
" noire chevelure.

" O écaille, ornement de Phébus, fi agréa-
" ble dans les feftins de Jupiter, O doux
" foulagement aux ennuis, toutes les fois que
" je t'invoque comme je le dois, reçois mon
" hommage."

Donnez cette ode à quelqu'un qui ne fache pas le Latin ; qui ignore qu'Alcée étoit l'habitant de Lefbos dont il eft fait mention, et que ce poëte eft appelé citoyen par excellence; qui ne fente pas l'épithète *Latinum,* laquelle paroît fi inutile dans la traduction ; et il croira cette pièce de poëfie d'une compofition auffi baroque que découfue: c'eft là une expérience que l'auteur a faite. Au contraire, montrez l'original de la même ode à un homme de goût qui l'entende, il y trouvera des beautés qui le charmeront, des expreffions heureufes, une vivacité admirable, une mélodie douce et coulante.

Par les mêmes raifons, la feconde et la troifième ftances de l'ode Perfane ferdient inintelligibles à un lecteur Européen, qui ig-

noreroit que le poëte se compare à un perroquet et à un rossignol, et son ami à un marchand de sucre et à une rose, à cause de sa douceur et de sa beauté. Tout le monde sait la fable du rossignol et de la rose, à laquelle Hafiz fait ici une allusion élégante.

L'auteur ne doit rien décider au sujet de ces deux odes; ce n'est pas à lui à régler le goût de ses lecteurs. Il demande seulement laquelle des deux est écrite avec cette simplicité charmante, qui fait un des principaux agrémens de la poësie et de tous les beaux arts : il assure aussi que la plupart des odes Parsanes sont composées avec la même facilité et la même delicatesse.

On trouvera, sans doute, qu'Hafiz parle ici de son ami dans des termes trop ardens et trop passionnés pour la simple amitié. Des commentateurs prétendent que les odes de ce genre sont emblématiques, et ne veulent exprimer que l'amour divin, et les perfections du prophète de la Mecque ; à peu près comme le Cantique des Cantiques renferme sous des figures très-voluptueuses les mystères les plus sublimes. Quoiqu'il en soit, les poëtes Persans et Turcs n'ayant guères l'occasion de voir les femmes qu'on tient renfermées dans les férails, et ne pouvant peindre que ce qu'ils ont vu, sont obligés d'emprunter leurs images de la

beauté de l'autre ſexe; il n'en eſt pas de même des anciens poëtes Arabes, contemporains de Mahomét, qui n'étalent dans leurs vers que les charmes des filles de leurs tribus.

On peut encore alléguer que l'amour qui anime les poëtes Perſans n'eſt qu'un amour vertueux, et ſeulement exagéré par la poëſie. D'ailleurs, ceux qui ont lu le Banquet, le Phèdre, et les Amans de Platon, ſavent bien que de pareilles expreſſions ſont tolérées par les plus ſages philoſophes, leſquels ne ſuppoſent pas les eſprits aſſez déréglés, et les cœurs aſſez dépravés pour les prendre à la lettre.

Quant à pluſieurs autres objeċtions chimériques qu'on fait contre la littérature Orientale, nous y répondrons en tranſcrivant les termes dont ſe ſert un illuſtre ſavant qui a daigné traduire du Turc en François un traité ſur l'art militaire*. C'eſt mettre un prix à cette diſſertation que de le citer. "C'eſt un "abſurde et ridicule préjugé, tout général "qu'il eſt, de croire que les Mahométans "ſont ignorans par principe de religion, et "que l'Alcoran leur défend de s'inſtruire, de "peur qu'ils ne s'aperçoivent de l'abſurdité "de leur croyance——Il eſt vrai qu'à l'égard

* Voiez un Traité de Taċtique, imprimé à Vienne 1769.

" des arts et des sciences proprement dites, " les Mahométans sont et avouent être très- " inférieurs aux Européens——Mais pour ce " qui est des belles-lettres, des pièces de poësie, " et d'éloquence, ils feroient plus de difficulté " de nous accorder la préférence, et quelle " que puisse être en cela leur prévention, il " faut convenir qu'ils ont, sur-tout en poësie, " des pièces d'une grande beauté dans leurs " langues; et qui marquent assez bien la vi- " vacité, l'imagination, et la délicatesse de " l'esprit de ces nations——Du reste, tant " s'en faut que leur religion, où leur grossiè- " reté leur fasse concevoir du mépris pour les " letres et les arts, qu'il n'y a peut-être, aucun " peuple qui soit plus curieux, plus passionné " pour les sciences, ni plus appliqué à l'étude, " et où le savoir donne plus de considération."

Cette assertion n'auroit, peut-être, pas besoin de preuves pour ceux qui connoîtroient celui qui l'a faite, mais ceux qui n'ont point cet avantage ne seront pas fâchés de lire les sentimens d'un poëte Turc * sur ce sujet:

* Nabi Efendi, écrivain fort estimé, qui mourut vers le commencement de ce siècle. Comme l'auteur n'a pas eu le plaisir de lire l'original de ce livre Turc, il est obligé d'emprunter la traduction de M. Cardonne, qu'il suppose fidelle (voyez ses Mélanges de Littérature Orientale). Il exhorte ce savant homme persister dans ses études Orientales, et d'enrichir le public de ses découvertes. Il seroit

" Consacrez, mon fils, l'aurore de votre " raison à l'étude des sciences; elles sont d'une " ressource infinie dans le cours de la vie; " elles forment le cœur, polissent l'esprit, et " instruisent l'homme de ses devoirs. C'est " par elles que l'on parvient aux honneurs et " aux dignités; elles nous délassent et nous " amusent dans la prospérité, et deviennent " notre consolation dans l'adversité. Je ne " finirois point, si je voulois entrer dans le " détail de tous les avantages qu'elles ren- " ferment; mais en vain, sans une application " continuelle, vous voudrez acquérir les sci- " ences; elles sont filles du travail, et ce n'est " que par son moyen que vous pourrez ob- " tenir leur possession. Tâchez de vous orner " l'esprit de toutes sortes de connoissances; il " se présente dans le cours de la vie une in- " finité d'occasions, où elles deviennent néces- " saires. Quelle immense distance n'y a-t-il " point du savant à l'ignorant! La lumière la " plus éclatante comparée avec les ténèbres " les plus épaisses, la vie avec la mort, et l'ex-

à souhaiter que ce Traducteur habile eût voulu imprimer l'original du traité charmant de Nabi Efendi. Ses contes tirés de l'Humaiun Namé, ou du Livre Auguste, ont été long-temps connus en Europe, sans qu'il le sût: et ceux qu'il a pris dans le livre élégant nommé Le Dessert des Califes, ne sont pas traduits assez littéralement.

" istence avec le néant, expriment foiblement
" l'intervalle, qui sépare l'homme instruit de
" celui qui ne l'est pas. L'ignorance est la
" source empoisonnée, d'où découlent tous les
" maux qui affligent cet univers, l'aveugle su-
" perstition, l'irréligion, la barbarie destruc-
" trice des arts, marchent à ses côtés; elle est
" suivie de la honte; du mépris, et de la bas-
" sesse. La langue Arabe, cette langue si
" riche, et en même temps si ancienne, qu'elle
" paroît avoir commencé avec le monde;
" cette langue que parloit Abraham, et son
" fils Ismaïl, et qui, depuis ces patriarches
" jusqu'à nous, s'est conservée dans toute sa
" pureté, doit être le premier objet de vos
" études; mais il ne faut pas consacrer tout
" le temps de votre jeunesse à l'apprendre.
" Les langues ne sont, pour ainsi dire, que
" les avenues qui conduisent au temple où
" résident les sciences. Méditez, mon fils, les
" loix divines et humaines, elles sont toutes
" renfermées dans l'Alcoran: ces connoissan-
" ces une fois acquises, appliquez-vous à la
" Logique, et à la Physique. Nourrissez-
" vous sur-tout de la lecture des meilleurs au-
" teurs. Un oiseau sans ailes ose-t-il s'élever
" dans la région de l'air? Le coquillage pré-
" cieux qui renferme la perle, ne se trouve
" point sur la surface de l'eau; c'est au fond

" de la mer, et à travers mille dangers, qu'il " faut aller le pêcher."

Nous avons montré le ſavoir des Orientaux; faiſons voir leur goût; et ajoutons deux chapitres du même Nabi, traduits par le même ſavant homme.

Sur la Poesie.

" Avant de courir, mon fils, la pénible carrière de la poëſie, il faut conſulter vos forces: " ſi vous ſentez au-dedans de vous-même ce " feu divin qui embraſe les grands poëtes, " livrez-vous alors à votre génie. Nourriſſez " d'abord votre eſprit par la lecture de ceux " qui ont excellé dans l'art des vers. Néfi et " Baki tiennent le premier rang parmi les " Turcs. La Perſe, fertile en beaux eſprits, a " produit un grand nombre de bons poëtes. " Quelle pureté et quelle force ne trouve-t-" on pas dans Saïb, et dans Kelimi? Giami, " Nouri, et Khakani brillent de mille beautés " que l'on ne peut décrire. Sadi, comme un " tendre roſſignol, fait retentir les bocages de " ſes accens mélodieux. Chevket, ſemblable " à un aigle, élève ſon vol ambitieux juſqu'au " ciel. Hafiz chante l'amour, et le doux jus " de la treille, tandis qu'Atter tâche de rendre " les hommes plus vertueux par les préceptes " de la plus ſublime morale. Les Arabes

“ n'ont pas cultivé la poësie avec moins d'ar-
“ deur que les Persans : ils ont même plus de
“ cet enthousiasme, de cette fureur poëtique*,
“ qui saisit, échauffe, et enlève le cœur. Leur
“ style est impétueux ; leur imagination vive
“ peint avec force les objets, et ils mettent
“ dans leurs vers toute la chaleur du climat
“ qu'ils habitent. Ils ressemblent à un dia-
“ mant qui étincelle de mille feux ; mais pour
“ sentir leur beauté, il faut entendre leur
“ langue. Quiconque veut atteindre la per-
“ fection, doit savoir parfaitement l'Arabe et
“ le Persan : ces deux langues sont comme les
“ ailes avec lesquelles un poëte, qui veut
“ prendre son essor, peut s'élever dans les airs :
“ sans leur secours il rampera toujours par
“ terre.

“ Voulez-vous, mon fils, que vos vers, es-
“ timés de vos contemporains, passent à la
“ postérité ? Que toujours la rime soit d'ac-
“ cord avec la raison ; que sous un emblème
“ ingénieux, sous une allégorie fine, ils ren-
“ ferment une vérité utile ; qu'ils contribuent
“ enfin à rendre les hommes plus vertueux.
“ Le jardin de la poësie est sec et aride, s'il
“ n'est arrosé des eaux de la philosophie.

* J'ai omis cette parenthèse, *Si j'ose ainsi m'exprimer.* Le traducteur l'a sans doute ajoutée. Un poëte ne fait jamais l'apologie de ses expressions : il ose tout.

" La plupart de nos poëtes médiocres ne parlent que de narcisses, de boucles de cheveux, de vin, et de rossignols. Veulent-ils faire le portrait de la Beauté imaginaire dont ils sont épris, ils la comparent tantôt au printemps, tantôt à une prairie émaillée. Ses lèvres sont comme la rose, et son teint comme le jasmin. Serviles et froides imitateurs, leur imagination languissante ne leur présente point de nouvelles images; ils n'osent marcher par un chemin qui n'a pas été tracé.

" La vérité, mon fils, n'a pas besoin de la satire, pour nous faire entendre sa voix. N'occupez donc jamais votre muse à ce genre de poësie. Un satirique de profession est redouté de tout le monde, et personne ne croit être à l'abri des traits malins de sa plume. La haine, l'envie, se déchaînent contre lui, et les maux que lui causent ses vers mordans le font repentir mille fois de s'être livré à son génie caustique."

On a vu ce Nabi Efendi, comme un philosophe sublime, & comme un critique judicieux; on verra maintenant réuni dans le même caractère le poëte & l'homme de goût.

Sur le PRINTEMPS.

" Le printemps, mon fils, est la plus belle de toutes les saisons; la nature, qui paroif-

“ ſoit expirante, pendant les rigueurs de l'hiver,
“ ſe ranime, et prend une vie nouvelle. Tous
“ les êtres qui la compoſent ſont dans un doux
“ mouvement, et tout annonce une révolution
“ générale. La ſéve dans les végétaux, et le
“ ſang dans les animaux, circule avec plus de
“ rapidité. Les arbres ſe parent de leurs
“ nouveaux vêtemens, et les prés ſont émaillés
“ de mille fleurs naiſſantes. Les ruiſſeaux
“ dont l'onde captive paroiſſoit enchaînée par
“ les noirs aquilons, briſent leurs chaînes à
“ l'approche des doux Zéphyrs. Les oiſeaux
“ chantent leurs plaiſirs, et font retentir les
“ bois de leurs ramages amoureux.

“ Livrez-vous, mon fils, à tous les charmes
“ de la belle ſaiſon. Abandonnez alors la
“ pompe des cités, pour habiter les humbles
“ campagnes. Elles ont été le premier ſéjour
“ de l'homme; l'on y goûte des plaiſirs moins
“ brillans, peut-être, mais plus purs que ceux
“ que l'on priſe tant dans les villes. C'eſt là
“ où le philoſophe, après avoir contemplé la
“ nature, ne peut s'empêcher d'admirer la
“ grandeur de Dieu dans ſes ouvrages *.

“ Les prairies et les forêts ne laiſſent point
“ de triſteſſe dans le cœur de l'homme. Eſt-

* Ceci eſt très-conforme aux ſentimens de Milton, dans ſon Traité de l'Education, où il parle du printemps et de muſique.

" il un lieu plus favorable aux amans, et où " ils puissent mieux entretenir leur douce " rêverie ? Tous les sens sont flattés à la fois ; " les yeux par la verdure, l'odorat par le par- " fum qu'exhalent les fleurs, et le chant du " rossignol fait les délices d'une oreille sen- " sible. Que la musique ait de l'empire sur " votre ame ; abandonnez-vous à toutes ses " impressions ; qu'elle vous enlève et vous " transporte hors de vous-même. La mu- " sique, ainsi que la poësie, peint les objets à " l'esprit. Elle exprime les différentes pas- " sions ; elle a des ressorts secrets, tantôt pour " nous attendrir, tantôt pour nous mettre en " courroux : l'on diroit dans ces instans que " le cœur est d'intelligence avec les oreilles *."

* N'est-il pas étonnant qu'un Turc s'exprime avec plus d'enthousiasme sur la musique, qu'aucun musicien avant Rousseau ? Ne diroit-on pas que Nabi Efendi avoit puisé ses idées sur cet art dans les écrits de ce bouillant écrivain ? " Tout ce que l'imagination peut se représenter est du " ressort de la poësie. La peinture, qui n'offre point ses " tableaux à l'imagination, mais aux sens, et à un seul " sens, ne peint que les objets soumis à la vue. La mu- " sique sembleroit avoir les mêmes bornes par rapport à " l'ouïe ; cependant elle peint tout, même les objets qui " ne sont que visibles ; par un prestige presqu'incon- " cevable, elle semble mettre l'œil dans l'oreille," &c. Voiez dans le Dictionnaire de Musique par Rousseau, les articles admirables, *air*, *imitation*, *génie*, *opéra*, *expression*, *mélodie*, *unité de mélodie*, &c.

Tout ce que nous venons de dire et de citer suffit pour faire connoître le goût des Mahométans pour les beaux arts. Que ceux qui en doutent encore lisent l'histoire des Turcs par le Prince Cantimir, élevé à Constantinople, et très-versé dans l'architecture, la peinture, et la musique. On y verra une magnifique description du temple de Selim ; on y apprendra que les portraits de tous les empereurs Ottomans sont conservés dans la bibliothéque du sultan, parmi lesquels Soliman est représenté ayant à la main un livre de ses constitutions ; portrait que le prince auteur ajoute avoir fait graver.

Quand à la musique, elle est en grande estime chez les peuples de l'Orient ; citons à ce sujet les propres termes du prince de Moldavie. Comme nous n'avons pas eu le bonheur de lire l'original Latin de cette histoire admirable qui est en manuscript, il faut que le lecteur se contente de la traduction de M. Joncquièrês.

" Hussein fut le Mécénas des Musiciens de " l'Orient ; il mérite ce titre à cause qu'il se " déclara le patron d'Hoja Musitar, qui est " l'Orphée des Perses, et de son disciple Gulam " Arabe. Toute la Perse et la Turquie furent " enchantées de leur mélodie, et de leurs " chansons. Le temps fit perdre le goût de

" la musique, mais sous Mahomet nous avons
" vu cèt art non seulement revivre, mais même
" être poussé à sa perfection par un noble per-
" sonnage de Constantinople, nommé Osman
" Efendi. Il forma plusieurs grands maîtres
" tant pour la voix, que pour les instrumens.
" Peut-être trouvera-t-on étrange en Europe
" que je relève ici le goût de la musique chez
" une nation réputée barbare parmi les chré-
" tiens. J'avoue que la barbarie régnoit par-
" mi les Ottomans dans l'enfance de leur em-
" pire ; leurs princes n'ayant alors d'autres
" pensées que d'étendre leur domination : mais
" le temps ayant mis fin à leurs premières
" conquêtes, les arts, fruits ordinaires de la
" paix, ont trouvé place à leur tour dans ces
" esprits jusques-là féroces : la politesse au-
" jourd'hui s'y fait tellement remarquer, qu'on
" n'y aperçoit pas la moindre trace de son
" ancienne grossièreté. J'ose même avancer
" que la musique des Turcs est beaucoup
" plus parfaite que celle de l'Europe du côté
" de la mesure, et de la proportion des mots."

Le prince Cantimir n'auroit-il point vu un opéra François ?

Il est prouvé, ce nous semble, que les lettres et les beaux arts sont dans la plus grande estime chez les Orientaux. A ces

preuves ajoutons-en une autre encore plus convainquante. Ce sera les propres paroles de Mahomet, qu'on a choisies pour l'épigraphe de cet ouvrage: « Cherchez le savoir fût-il à « la Chine*. Le même législateur disoit aussi, « Le savoir est permis à tous les croyans, « et à toutes les croyantes." Quoi! dira-t-on, sont-ce là les préceptes de ce grossier et sanguinaire imposteur? de Mahomet! Oui; de Mahomet, ce héros éloquent et vertueux; car en vérité ces derniers titres lui sont dus, quoiqu'en disent les bourreaux Dominicains. On n'entreprend point de justifier l'imposture de sa religion, ni sa prétention au don de prophétie, mais sa fraude seroit peut-être la seule chose qu'on pourroit lui reprocher, après avoir fait le procès à Numa sur ses prétendus entretiens avec la nymphe Egérie. En effet, on ne trouve pas que Mahomet ait été noirci d'aucun vice; ses talens pour la guerre, ses vertus morales, sa sagacité, le mettent au niveau des Alexandre, des Solon, et des Lycurgue;

* Quoique Mahomet ne parle ici de la Chine que métaphoriquement, nous pourrions l'entendre à la lettre: car nous sommes persuadés que la littérature Chinoise seroit aussi utile qu'intéressante. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les ouvrages moraux de Confucius traduits par le Père Couplet.

et si l'Alcoran est de sa composition, comme cela paroît démontré*, on doit le mettre au rang des plus habiles rhétoriciens ou des plus élégans poetes.

On a parlé jusqu'ici de la richesse de la littérature Asiatique dans tous les genres; mais cette richesse, dira-t-on, ne suffit pas pour nous dédommager de la peine d'étudier trois langues difficiles et baroques. Voilà un préjugé aussi mal fondé que tous les autres.

L'es langues Asiatiques sont faciles, sonores, et musicales. S'il y a dans le monde un dialecte propre à la poësie douce et mélodieuse, c'est assurément le Persan, quoiqu'il serve avec le même succès pour peindre les tableaux sublimes. La langue Arabe est adaptée aux grandes expressions, à décrire les objets frappans, à exprimer les sentimens impétueux; elle ne manque pas, cependant, si le sujet l'exige, de tendresse et de douceur, mais c'est la douceur d'une sultane fière et majestueuse, tandis que celle de la langue Persane ressemble aux tendres accens d'une bergère aimable. Ce qu'on a dit des langues Persane et Arabe,

* Il n'est pas probable que Mahomet ait été aidé dans son ouvrage par un moine historien, et par un Juif, comme on le prétend communément. Ce qui est certain, c'est que l'auteur de l'Alcoran, quel qu'il fût, n'avoit qu'une idée très-confuse de notre religion, et n'avoit jamais lu l'écriture.

peut être appliqué à l'idiome Turc, dont le ſtyle élégant et poëtique emprunte ſes beautés des deux autres, et cache aſſez bien la groſſièreté de ſon origine Scythe.

Pour ne pas multiplier les citations, et en même temps pour donner quelque preuve de ce que nous avançons, il ſuffit de tranſcrire en caractères Romains l'original de cette ode d'Hafiz qu'on vient de traduire.

GAZEL.

Seba belutf bogou ân gazâli rânára
Kih ſer betouh va biabán to dadei mara.
Chekerforouche keh umreche diraz bad tçhera
Tefekkedi nekuned touti chekerkhára.
Gorôuri huſn idgiázet megher nedád ai gul
Kih porſochi nekuni endelib cheidára.
Be kholk valatf tuan kord ſeid ahli nazar
Be bend vadám neghirend murg danára
Tchou ba habîb nichini va badé peimáï
Be yád ár harifani badîh peimára.
Nedánem ez tche ſebeb reng achenaï niſt
Sehi kadan ſiah tchechem mah ſimára
Dgiuz ein kadar netuan guft der dgemali to eib,
Kih buï mehr vafa niſt ruï zeibára.
Der âſmán tche âdgeb gher zegufteï Hafiz
Simâï Zohré beraks âverd Meſihára.

Quoiqu'on ne doive juger de la douceur d'une langue que par l'oreille, nous craignons que la plupart des lecteurs n'apprécient celle-ci par les yeux; et qu'ils ne ſoient rebutés

par la fréquence des consonnes & des lettres dures qu'ils y verront. Mais l'organe articule aussi facilement les *Kh* qu'aucune autre consonne; c'est la prononciation Toscane de *Ch* et de *c* dans le mot *cavallo*, qui a quelque chose de très doux, lorsqu'elle n'est pas trop affectée. Cependant, que ceux, qui voudront juger par l'œil de la mélodie d'une langue écrite en caractères étrangers prennent la peine de lire avec le même désavantage cette ode de Sapho, si estimée par les anciens critiques, et si digne de l'être.

Phainetai moi kēnos isos theoisin,
Emmen onér hostis enantios toi
Hizanei kai plasion hadu phoneu
Sas hupakouei,

Kai géláïs himeroen, to moi tan
Kardian en stathesin eptoásen;
Hós gar eidon se brocheas me phonas
Ouden eth' hékei.

Alla kammeu glossa sesige, lepton d'
Autika chro pur hupodedromáken,
Oppatessin d'ouden orépi bombeu-
-sin d'akoai moi.

Kadd' hidrós psuchros cheetai tromos de
Pasan agrei chlorotera de poias'
Emmi, tethnaken d'oligo 'pideusa
Phainomai apnous.

Quel galimatias, qui n'a pas le ſens commun, dira-t-on, ah! c'eſt du Grec. En voilà aſſez dans ce ſiècle pour exciter le rire moqueur de l'ignorance.

Le mérite des livres Orientaux étant démontré, auſſi bien que les beautés des idiomes dans leſquels ils ſont écrits, il reſte peu de choſe à dire ſur la manière d'apprendre ces idiomes. On aſſurera ſeulement que rien n'eſt ſi aiſé avec un peu d'application, et que pour les ſavoir à fond on n'a preſque (comme le dit trés-bien M. Galand) qu'à le vouloir. Il eſt certain que pour acquérir quelque langue que ce ſoit, il faut être pourvu d'un bon dictionnaire de cette langue; car pour ce qui regarde la grammaire, tout ce qui en eſt eſſentiel eſt compris en très-peu de feuilles.

Nous aurons bientôt ce ſecours pour les langues Orientales par les ſoins de deux imprimeurs Anglois *, qui ont entrepris de donner une nouvelle et belle édition du célébre Theſaurus de Meninſki; entrepriſe louable, et qui ouvrira, ſans doute, une ſource intariſſable de ſavoir et d'avantages.

Après qu'on ſera enrichi de ce précieux tréſor, on travaillera de la manière que Ci-

* W. et J. Richardſon, à Londres.

céron indique, pour apprendre une langue avec autant de facilité que d'agrément. On commencera par traduire dans sa langue maternelle un chapitre de quelque auteur Oriental, ensuite on mettra l'original à part, et on gardera sa traduction; pour se délasser on lira quelques pages de Mr. d'Herbelot, et après quelque intervalle on refondra la traduction, et on la remettra dans la langue de l'original à l'aide de l'appendice de Meninski, et de sa grammaire, qu'on consultera avec attention dans le besoin. Puis, ayant fait une comparaison attentive, on corrigera ses fautes sur le modèle qu'on aura pris. En continuant cet exercice une demi-année on ne manquera pas de savoir l'idiome de ces langues; on s'enrichira d'une infinité de mots; on apprendra plus d'Arabe ou de Persan en dix mois qu'on n'en apprendra en dix ans par toute autre méthode. Enfin, on saura à fond toutes les langues Asiatiques en moins de temps qu'il n'en faut pour toucher passablement du clavecin: et malgré l'enthousiasme de l'auteur pour l'harmonie, ou plutôt pour la mélodie, il peut avancer qu'il aimeroit mieux lire coulamment les poëmes Orientaux que d'être capable de faire des opéras comme Metastasio, ou de les mettre en musique comme le Pergolési.

Mais le plus grand obstacle qui se présente à l'étude de ces idiomes, c'est l'extrême rareté des manuscrits Asiatiques, la plupart étant renfermés dans les bibliothéques de rois de l'Europe; et dans celles de nos universités. Or, qui peut passer tous ses jours dans ces bibliothéques? On ne sauroit y entrer la nuit, qui est le temps le plus propre aux études; et même aux heures où elles sont accessibles, on y est détourné par l'impertinence des gens désœuvrés, où l'intrusion des objets extérieurs. D'un autre côté qui seroit assez hardi pour entreprendre l'impression de ces manuscrits, dont les frais seroient immenses? Tous les poëmes des Grecs, depuis l'Iliade, et les fragmens de Linus jusqu'à Pisidas, et à Jean Tzetzes, avec une traduction Latine, sont contenus dans deux volumes in folio, et deux cents volumes de la même grosseur suffiroient à peine pour contenir, sans la traduction, tous les poëmes Arabes, Turcs, et Persans, qui ont passé par les mains de l'auteur.

Il n'y a qu'un seul moyen pour mettre ces inestimables ouvrages à la portée de tout le monde. Le voici; que les monarques, les républiques, les universités, les grands, qui ont du goût, ou qui prétendent en avoir, s'efforcent d'établir dans leurs principales villes des imprimeries pour les langues Orientales. Que

les imprimeurs ayent ſoin de faire inſtruire leurs fils ou leurs apprentifs dans ces idiomes; par ce moyen, nous aurons avant la fin du ſiècle des Aldes, des Giunti, des Etiennes, des Callierges, et des Elzevirs, dont les ſavans à venir rechercheront les travaux, et dont les belles éditions orneront le cabinet des curieux. Les excellens livres ſont les lunes ou les ſatellites qui éclairent notre planète: car on ſait bien qu'il n'y a qu'un ſoleil; c'eſt le livre des écritures ſacrées: les ouvrages du ſecond rang ſont des étoiles de différentes grandeurs, et de différentes utilités; les manuſcrits ſont celles de la voie lactée, dont nous admirons l'immenſité ſans en profiter; ou plutôt ce ſont des aſtres dont un nuage épais obſcurcit la clarté, et dont il ſeroit à ſouhaiter que les ombres fuſſent diſſipées.

Tels ſont les obſtacles qui s'oppoſent à l'étude des langues Aſiatiques. La littérature Grecque luttoit contre les mêmes difficultés, lorſque, vers le milieu du quinzième ſiècle, le ciel ſembla ſe déclarer en ſa faveur, par la révolution inopinée qui occaſiona ſon progrés. Mahomet ſecond, auſſi grand guerrier qu'homme d'eſprit, ayant pris Conſtantinople, y établit le ſiége de ſon empire. Quelques ſavans Grecs ſe refugièrent chez les princes

de l'Italie, espérant d'y trouver du secours contre le désolateur de leur patrie. Ils ne réussirent pas dans cette entreprise, et n'ayant rien de mieux à faire, ils se consolèrent, et se mirent tranquillement à enseigner du Grec. De là sont venues ces merveilles de savoir et d'élégance, qui nous éclairent, et nous charment. De là, en même temps, a procédé ce fatras de savantes folies qui inonde l'univers sous les noms de commentaires, de méditations, de mélanges, de trésors, d'eclaircissemens, que la fécondité des Clarissimi Viri * enfante de jour en jour.

O rivière, en or pur, en perles si féconde,
Quel amas de limon obscurcit ta belle onde!

Tandis que les ténèbres de l'ignorance enveloppoient l'Europe, les Asiatiques cultivoient

* Personne n'a mieux décrit l'esprit des commentateurs que l'auteur d'une lettere anonyme, où l'on croit reconnoître les traits de Rousseau. "Les commentateurs, dit-" il, suppriment les choses essentielles, et étendent celles " qui n'en ont pas besoin; ils ont la fureur d'interpréter " tout ce qui est clair; leurs explications sont toujours " plus obscures que le texte, et il n'y a sorte de choses " qu'ils n'aperçoivent dans leur auteur, excepte les grâces " et la finesse." Voyez la lettre à M. Grimm au sujet des remarques ajoutées à sa lettre sur Omphale.

les sciences et la poësie. Les rois même avoient beaucoup de goût et d'esprit; chose, qui paroîtra apocryphe; mais qui ne laisse pas d'être aussi vraie, qu'étrange. Ce même Mahomet II. en entrant dans le palais de l'empereur Grec, récita un distique très-élégant, fait de sa composition, soit de celle de quelque poëte Persan; mais qui, peut-être, fut fait sur le champ; en voici le sens littéral:

" L'araignée file sa toile dans le palais de
" César, l'hibou entonne son chant lugubre
" sur les tours d'Afrasiab*."

* Ce couplet est cité par le Prince Cantimir; en voici l'original,

Perdé dari mikuned ber casri Keisar ankebout
Boumi neuhet mizened ber kumbedi Afrasiab

پرده داري ميكند بر قصر قيصر عنكبوت
بومي نوحت ميزند بر كنبد افراسياب

Il est impossible d'exprimer en François la belle allusion dans les mots Persans *Perdedari mi kuned*. *Perdé* est un voile, *perdé dar* celui qui tient le voile, le chambellan, l'officier que les Arabes appellent Emir Hageb. Ainsi *Perde dari* est l'office du chambellan; et *perde dari kerden* veut dire exécuter cet office. *Mi kuned* est le tems présent de *kerden*. De façon que le vers signifie " l'araignée " fait l'office de chambellan, et tient le voile dans le pa- " lais de César." Afrasiab est l'ancien roi de Turkestan qui envahit la Perse. C'est l'Astyage des Grecs, qui ont étrangement corrompu les mots Persans qu'ils ont

Cependant, il s'en faloit beaucoup que l'Italie fût alors aussi poëtique que le monarque Turc. Quand les Lascaris, les Chalcondyles, les Bessarion, parloient de la poësie, et de l'éloquence, on leur répondoit par des "chimères bourdonnant dans le vide," par l'existence possible d'un héros, et l'existence réelle d'une puce. Les Grecs étaloient avec ardeur les beautés de Sophocle et de Pindare; les Italiens prouvoient froidement ces beautés (qu'ils ne sentoient pas) par des syllogismes en Baroco.

Enfin le soleil chassa les nuages; le vrai savoir l'emporta sur le faux; les syllogismes furent relégués dans les cloîtres, ou réservés dans le dix-huitième siècle pour nos universités. Les rois de ce temps aimoient les savans, et couronnoient leurs travaux. En fait de littérature Orientale, nous sommes en Europe aussi ignorans à present que l'étoient alors dans le Grec les logiciens de l'Italie; car, quoique nous ayons eu des hommes trés-versés dans les langues Asiatiques, l'étude n'en a jamais été générale. Nous osons prédire qu'elle ne le sera jamais à moins qu'il ne s'éléve parmi

adoptés. Cet Afrasiab fut long temps possesseur de l'Azarbigian, l'ancienne Médie: c'est pourquoi il est appellé Roi des Mèdes. Il étoit comme le disent les Grecs, l'aïeul de Cosrev où Cyrus.

nos ſouverains un Leon X. ou un Laurent de Medicis.

Princes de l'Europe, qui préférez les nobles accens de la vérité, à l'hommage ſervile de l'adulation, écoutez les avis d'un homme libre qui s'intéreſſe à votre gloire, mais qui ne déſire pas votre protection. Encouragez l'étude des langues Aſiatiques; étalez devant tout le monde ces précieux tréſors dont vous n'êtes que les dépoſitaires, et qui ne ſont tréſors que lorſqu'ils ſont utiles; mettez au jour ces manuſcrits admirables qui ornent vos cabinets ſans enrichir votre eſprit, comme les caractères Chinois ſur les vaſes de porcelaine, dont nous admirons les belles nuances ſans en pénétrer le ſens. Ignorez-vous que l'or, les diamans, les talens, la vertu même, ne ſont précieux qu'autant qu'ils ſont répandus pour le bien-être de nos ſemblables? Elevez des colléges, des imprimeries; n'épargnez pas les récompenſes, les médailles, les lauriers; faites en ſorte que les beaux jours des Médicis renaiſſent en ce ſiècle; que vos cours ſoient les ſanctuaires des Mirandoles, des Politiens, des Giraldes; ouvrez ainſi les ſources cachées de l'érudition, et triomphez de l'Aſie en la couronnant.

Grâces à nos belles et ſages lois, ou plutôt à notre ſainte religion qui en eſt la baſe, vous

ne ferez jamais aussi despotiques que les rois de l'Orient *: plût au ciel que vous fussiez aussi généreux, aussi éclairés, aussi magnanimes qu'eux; que, pénétrés d'une juste horreur contre ceux de vos ancêtres, qui ont été les fléaux de l'humanité, vous tâchassiez d'en être la consolation et la gloire; et, qu'en procurant le bonheur de vos sujets, dans lequel seul doit consister le vôtre, vous réparassiez (s'il est possible) le malheur que vous avez de régner sur eux!

* Il ne faut pas croire, cependant, que les philosophes Orientaux soient de vils adulateurs. Ils se déchaînent dans leurs écrits contre l'injustice et la tyrannie. Un philosophe Arabe étoit à la cour d'un roi aussi injuste que despotique; ce roi, voulant l'insulter, assura qu'il y avoit dans les enfers un moulin pour moudre les têtes des savans; et demanda au philosophe si cela n'étoit pas vrai; celui-ci répondit, avec une fermeté digne des plus grands éloges, "Oui! cela est vrai; mais c'est le sang des tyrans "qui fait tourner ce moulin."

AN

INTRODUCTION

TO

THE HISTORY

OF

THE LIFE OF

NADER SHAH.

CONTAINING

I. A DESCRIPTION OF ASIA, ACCORDING TO THE ORIENTAL GEOGRAPHERS.

II. A SHORT HISTORY OF PERSIA FROM THE EARLIEST TIMES TO THE PRESENT CENTURY.

THE

PREFACE.

NO characters are more conspicuous in history, or excite greater admiration in the generality of readers, than those of celebrated warriours and conquerors; we suppose them to partake of a nature more than human; we deck their statues and pictures with laurel; and we dignify them with the name of *Great*; though, perhaps, if they were stripped of their bright arms, and divested of their pompous titles, we should find most of them to be the meanest and basest of mankind. This infatuation arises, partly from the deplorable servility of our minds, and our eagerness to kiss the foot which tramples on us; partly from our ascribing to the superior force and abilities of one man that success, in which chance or treachery have often a considerable share, and which could never be obtained without the united effort of a multitude; and partly from our mistaking the nature of true

virtue, which consists, not in destroying our fellow-creatures, but in protecting them, not in seizing their property, but in defending their rights and liberties even at the hazard of our own safety. Many *Roman* generals, who had neither valour nor prudence to recommend them, have procured the honour of a triumph for victories gained by their officers; and *Cicero*, in his speech for *Marcellus*, ventured to depreciate the glory of *Cæsar* himself, by asserting, *that a commander receives no small assistance from the courage of his men, the advantage of his situation, the strength of his allies, and the plenty of his provisions: but Fortune*, he adds, *claims the greatest praise in every prosperous achievement, as military actions owe their chief success to her favour* *.

Power is always odious, always to be suspected, when it resides in the hands of an individual; and a free people will never suffer any single man to be more powerful than the laws, which themselves have enacted or con-

* Bellicas laudes solent quidam extenuare verbis, easque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propriæ sint imperatorum; et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multum juvant: maximam verò partem quasi suo jure Fortuna sibi vindicat, et quidquid est prosperè gestum, id poene omne ducit suum. Pro *Marcel.* 2.

firmed; but no kind of power is more licentiously insolent than that, which is supported by force of arms. It was this, which enabled *Marius* and *Sylla* to drench the streets of *Rome* with the blood of her most virtuous citizens; a consciousness of superior force gave *Cæsar* spirits to pass the *Rubicon*, and oppress the liberty of his country, which the profligate tyrant *Octavius* finally extinguished with the same detestable instrument: and the insatiable avarice of princes, joined to the pride of conquest and the love of dominion, has filled the world with terror and misery, from *Sesostris* who invaded Afric and Europe; to the three mighty potentates, who are ravaging Poland. How much more splendid would their glory have been, if, instead of raising their fame on the subversion of kingdoms, they had applied their whole thoughts to the patronage of arts, science, letters, agriculture, trade; had made their nations illustrious in wisdom, extensive in commerce, eminent in riches, firm in virtue, happy in freedom; and had chosen rather to be the benefactors, than the destroyers, of the human species!

These sentiments, which, as nothing *can* prevent my entertaining them, so nothing *shall* prevent my expressing as forcibly as I

am able, were sufficient to have deterred me from ever attempting to write *The Life of a Conqueror*; unless it had been for the sake of exposing a character of all others the most infamously wicked, and of displaying the charms of liberty by showing the odiousness of tyranny and oppression; but a circumstance, which it will be proper to relate from the beginning, induced me to depart from my resolution, and hurried me from the contemplation of civil and pacifick virtues to the more dazzling, but less pleasing, scenes of victories and triumphs.

A great northern monarch, who visited this country a few years ago, under the name of the prince of *Travendal*, brought with him *an Eastern manuscript*, containing the life of NADER SHAH, the late sovereign of *Persia*, which he was desirous of having translated in England. The secretary of state, with whom the *Danish* minister had conversed upon the subject, sent the volume to me, requesting me to give a literal translation of it in the French language; but I wholly declined the task, alledging, for my excuse, *the length of the book, the dryness of the subject, the difficulty of the style, and, chiefly my want both of leisure and ability to enter upon an undertaking so fruitless and so laborious.* I mentioned, however, a gentleman, with whom I had not then

the pleaſure of being acquainted, but who had diſtinguiſhed himſelf by his tranſlation of a *Perſian* hiſtory, and was far abler than myſelf to ſatisfy the King of Denmark's expectations. The learned writer, who had other works upon his hands, excuſed himſelf on the account of his many engagements; and the application to me was renewed: it was hinted, that my compliance would be of no ſmall advantage to me at my entrance into life, that it would procure me ſome mark of diſtinction, which might be pleaſing to me, and, above all, *that it would be a reflection upon this country, if the King ſhould be obliged to carry the manuſcript into France.* Incited by theſe motives, and principally by the laſt of them, unwilling to be thought churliſh or moroſe, and eager for the bubble Reputation, I undertook the work, and ſent a ſpecimen of it to his Daniſh Majeſty; who returned his approbation of the ſtyle and method, but deſired, *that the whole tranſlation might be perfectly literal, and the Oriental images accurately preſerved.* The taſk would have been far eaſier to me, had I been directed to finiſh it in *Latin*; for the acquiſition of a *French* ſtyle was infinitely more tedious; and it was neceſſary to have every chapter corrected by a native of France, before it could be offered

to the discerning eye of the publick; since in every language there are certain peculiarities of idiom, and nice shades of meaning, which a foreigner can never learn to perfection: but the work, how arduous and unpleasing soever, was completed in a year; not without repeated hints from the Secretary's office, *that it was expected with great impatience by the Court of Denmark*. The translation of the History of NADER SHAH was published in the summer of the year seventeen hundred and seventy *, at the expence of the translator; and forty copies upon large paper were sent to *Copenhagen*, one of them, bound with uncommon elegance, for the King himself, and the others as presents to his Courtiers.

What marks of distinction I have since received, and what fruits I have reaped for my labour, it would ill become me to mention at the head of a work, in which I profess to be the Historian of others, and not of myself; but since an advertisement has appeared on this subject in the publick papers, which is notoriously false in every article, and casts a most unjust reflection upon an

* Under the title of *Histoire de Nader Chah, traduite du Persan par ordre de sa Majesté le Roi de Dannemark* 4to. *Chez P. Elmsley dans le Strand.*

amiable monarch, it seems a duty imposed upon me by the laws of justice and gratitude, to print at the beginning of this Volume the honourable testimony of regard, which his Majesty *Christian* VII. sent *publickly* to London, a few months after He had received my work, together with my letter of thanks for so signal a token of His favour; and I cannot, certainly, be charged with want of respect to the great and illustrious Personage, to whom that royal Epistle is addressed, since it was not sent in a private manner, but openly and in the eyes of the world; and a copy of it was even delivered to me, after having passed through several hands. Nothing more remains to be said on this subject, but that the worthy and excellent man, who was my sole guide and adviser in this affair, and to whom I opened my thoughts in my familiar letters with the utmost frankness, having retired from the office which he then held, I am left at perfect liberty to relate the whole transaction, without a possibility of giving offence to any one living; especially since I have not suffered *his* name to be made cheap, by mentioning it in any part of the narrative.

This was the circumstance, which induced me, against my inclination, to describe *the Life of a Conqueror*, and to appear in publick

as an Author, before a maturity of judgement had made me see the dangers of the ſtep, which I was inconſiderately taking; for, I believe, if I had reflected on the little ſolid glory which a man reaps from acquiring a name in literature, on the jealouſy and envy which attend ſuch an acquiſition, on the diſtant reſerve which a writer is ſure to meet with from the generality of mankind, and on the obſtruction which a contemplative habit gives to our hopes of being diſtinguiſhed in active life; if all, or any, of theſe reflections had occurred to me, I ſhould not have been tempted by any conſideration to enter upon ſo invidious and ſo thankleſs a career: but, as *Tully* ſays, *I ſhould have conſidered, before I embarked, the nature and extent of my voyage; now, ſince the ſails are ſpread, the veſſel muſt take its courſe* *.

It may perhaps be expected, that ſome account ſhould here be given of the *Perſian* Hiſtory, which I was thus appointed to ſend abroad in an European dreſs, with ſome remarks on the veracity and merit of its Eaſtern Author; but, before we deſcend to theſe minute particulars, it will not be foreign from

* Sed ingredientibus conſiderandum fuit, quid ageremus; nunc quidem jam, quocunque feremur, danda nimirum vela ſunt. Cic. *Orator* ad *Brut.*

the ſubject of the preſent publication, to enquire into the general nature of Hiſtorical compoſition, and to offer the idea, rather of what is required from a *perfect Hiſtorian*, than of what hitherto ſeems to have been executed in any age or nation.

CICERO, who was meditating *an Hiſtory of Rome*, had eſtabliſhed a ſet of rules for the conduct of his work, which he puts into the mouth of Antonius in his treatiſe *on the accompliſhed Orator*; where he declares "the "baſis and ground-work of all Hiſtory to "depend upon theſe primary Laws, that the "writer ſhould not dare to ſet down a Falſe-"hood, nor be deterred by fear from divulg-"ing an intereſting Truth; and that he ſhould "avoid any juſt ſuſpicion of partiality or re-"ſentment: the edifice, he adds, which muſt "be raiſed on this foundation, conſiſts of two "parts, the relation of *things*, and the *words* "in which they are related; in the firſt, the "Hiſtorian ſhould adhere to the order of "time, and diverſify his narrative with the "deſcription of countries; and ſince, in all "memorable tranſactions, firſt the counſels "are explained, then the acts, and, laſtly, the "events, he ſhould pronounce his own judge-"ment on the merit of the *counſels*; ſhould "ſhow *what acts* enſued, and *in what manner*

"they were performed; and unfold the *causes* "*of all great events*, whether he imputes them "to chance, or wisdom, or rashness: he should "also describe, not only the actions, but the "lives and characters, of all the persons, who "are eminently distinguished in his piece; "and, as to the *words*, should be master of a "copious and expanded style, flowing along "with ease and delicacy, without the rough-"ness of pleadings at the Bar, or the affecta-"tion of pointed sentences *."

If we form our idea of a *complete Historian* from these rules, we shall presently perceive

* Quis nescit primam esse Historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, deinde, ne quid veri non audeat; ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne qua simultatis? Hæc scilicet fundamenta nota sunt omnibus: ipsa autem exædificatio posita est in *rebus* et *verbis*. *Rerum* ratio ordinem temporum desiderat, regionum descriptionem: vult etiam, quoniam in rebus magnis memoriâque dignis *consilia* primùm, deinde *acta*, posteà *eventûs* expectantur; et de *consiliis* significari quid scriptor probet, et in *rebus gestis* declarari non solùm *quid* actum aut dictum sit, sed etiam *quo modo*; et, cùm de *eventu* dicatur, ut causæ explicentur omnes vel casûs, vel sapientiæ, vel temeritatis: hominumque ipsorum non solùm res gestæ, sed etiam, qui famâ ac nomine excellant, de cujusque vitâ atque naturâ. *Verborum* autem ratio, et genus orationis fusum atque tractum, et cum lenitate quadam æquabili profluens, sine hac judiciali asperitate, et sine sententiarum forensium aculeis, persequendum est. *De Orat.* Lib. II. 15.

the reason, why no writer, ancient or modern, has been able to sustain the weight of so important a character; which includes in it the perfection of almost every virtue and every noble accomplishment, an unbiassed integrity, a comprehensive view of nature, an exact knowledge of men and manners, a mind stored with free and generous principles, a penetrating sagacity, a fine taste and copious eloquence: a perfect Historian must know many languages, many arts, many sciences; and, that he may not be reduced to borrow his materials wholly from other men, he must have acquired the height of political wisdom, by long experience in the great affairs of his country, both in peace and war. There never was, perhaps, any such character; and, perhaps, there never will be: but in every art and science there are certain *ideas* of perfection, to which the works of human genius are continually tending, though, like the *Logarithmick Spiral*, they will never meet the point to which they are infinitely approaching. *Cicero* himself, had he found leisure to accomplish his design, though he would have answered his own idea in most respects, would have been justly liable to the suspicion of an illiberal bias in relating the history of his own

times, and drawing the ſeveral characters of his age.

The very ſoul and eſſence of Hiſtory, is *Truth*, without which it can preſerve neither its name nor its nature, and with which the moſt indifferent circumſtances in a barren chronicle are more intereſting to a ſenſible reader, than the greateſt events, how copiouſly or elegantly ſoever they may be deſcribed, in a romance or a legend: yet it is ſtrange, that, of ſo many Hiſtories, ancient or modern, European or Aſiatick, there ſhould be ſo few, which we can read without aſking in almoſt every page, *Is this true?*

Hiſtory, in its original ſtate, was probably nothing more than the bare relation of publick events, which were digeſted in the form of Annals, like the life of Tully by *Fabricius:* we are aſſured that this was the caſe in old Rome *; and it ſeems, indeed, in all ages, to be the wiſeſt, as well as the moſt uſeful, method of writing hiſtory, unleſs the facts were more diligently examined and more fairly repreſented, than they appear to be in moſt productions of this nature. Among the *Greeks*,

* Omnia ea ex commentariis Regis pontificem maximum, in album relata, proponere in publico jubet. *Liv.* I. 32.

Pherecydes, Hellanicus, Epimenides, and among the *Latins*, Cator, Pictor, Piso, are said to have written without affecting any ornament, or aiming at any other merit than that of a nervous brevity. HERODOTUS sent abroad his nine books with the advantage of a more polished dress: there is a noble simplicity in his diction, to which the open vowels of the *Ionick* dialect greatly contribute, and many of his narratives are extremely pleasing; but his accounts of the *Persian* affairs are at least doubtful, if not fabulous; and he followed his Egyptian guides with an implicit confidence, not scrupling to relate a number of facts, which he could never have verified, if he thought they would improve the manners, or gratify the curiosity, of his own inquisitive nation. THUCYDIDES added stronger nerves to historical composition; his facts are in general authentick, his observations deep and sagacious; but his language is abrupt, obscure, and sententious, particularly in the speeches, which, though they abound with wise maxims and exalted sentiments, bear all the marks of labour and stiffness, and have not even the air of probability, since it is impossible, that many of them could have been comprehended by a popular audience. What Thucydides wanted,

namely, a ſimple and graceful ſtyle, XENOPHON poſſeſſed in an eminent degree: nothing can equal the ſweetneſs and delicacy of his language; but that ſweetneſs itſelf is hardly conſiſtent with the gravity of his ſubject, and all his pieces, if we except that on *the Expedition of Cyrus*, in which he was perſonally engaged, have more livelineſs of imagination than depth of judgement, and diſplay more of the ſcholar and moraliſt, than of the ſtateſman and orator. The ſentiments of Thucydides, expreſſed in the ſtyle of Xenophon, would have approached very nearly to that idea of perfect Hiſtory, which we have juſt delineated; but it ſeems to be wiſely ordained by nature, that no ſingle man ſhall excel all others in every great accompliſhment, leſt he ſhould be tempted to fancy himſelf a being of a ſuperior order, and ſhould exert his talents to the ruin of his fellow-creatures. Of all the Greek Hiſtorians, POLYBIUS was, perhaps, the graveſt, the wiſeſt, and the moſt faithful; but his language is even harſher than that of Thucydides; and, in the few books which remain of his excellent work, we are at a loſs to diſcern the taſte and elegance of *Scipio* and *Lælius*, by whom he was aſſiſted.

That forced and ſtiff kind of writing, than which nothing can be more odious in Hiſtory,

was designedly adopted by *SALLUST*, and seems inexcusable in a man of his rank and knowledge, who lived in the very age of *Cicero*: the same abruptness and obscurity may well be pardoned in *TACITUS*, who flourished when the purity of the Roman language had declined with the Roman liberty; but the defect of his style prevents us from considering him as a consummate Historian, though his wisdom and penetration would otherwise give him a just claim to that title. It is not easy to conceive what the ancients mean by the *lactea ubertas* of LIVY: in many parts of his work he shows great candour and judgement; but his language is not remarkable for ease or copiousness, and it was below a writer of his genius to relate all the superstitious and incredible fictions, which were invented only to please the people of *Rome*, by ascribing the foundation and support of their City to the interposition of the Gods.

The writers of *Lives*, as *Plutarch* and *Nepos*, belonging to a different class: *Diodorus* the *Sicilian*, and *Dionysius* of *Halicarnassus*, were rather scholars and antiquaries, than masters of political knowledge; and the latter *Greek* Historians, *Appian*, *Dio*, *Herodian*, and the rest, can hardly be supposed to stand

the teſt of Cicero's rules, by which even Thucydides and Polybius have been declared imperfect. It would far exceed the limits of a prefatory diſcourſe, if we attempted to examine by theſe laws the many Hiſtorians, who have related the affairs of their reſpective ſtates, in the various dialects of modern Europe, *Italian* or *Spaniſh*, *French* or *Engliſh*: ſome of them are grave and judicious, ſome bold and impartial, others poliſhed and elegant; but none of them ſeem to have poſſeſſed *all* thoſe qualities, a perfect union of which is required in the character of a finiſhed Hiſtorian.

The Hiſtory of *Florence* by MACHIAVELLI, how beautifully ſoever it may be written, muſt neceſſarily be liable to ſuſpicion from the known principles of its Author; and the work of GUICCIARDINI, who bore an eminent part in the actions which he relates, is not, I believe, conſidered by the *Italians* themſelves as a model of fine writing.

M. DE VOLTAIRE ſeems to bear away the palm of Hiſtory among the French: his ſtyle is lively and ſpirited, his deſcriptions, animated and ſtriking, his remarks, always ingenious, often deep; and, if ſome trifling errours are diſcovered in his writings, we are willing to excuſe them, when we reflect, that

he is not only the best Hiſtorian, but the fineſt Poet alſo, and the greateſt Wit, of his nation. He appears to be unjuſtly charged with embelliſhing his pieces at the expence of Truth, and with relating facts which he had not examined: this may, perhaps, be the caſe in one or two inſtances; but his Life of *Charles the Twelfth* gains freſh credit every day, and his account of *Peter the Great* was extracted from the moſt authentick materials: it was, indeed, the neceſſary fate of any author, who ſhould write the lives and adventures of thoſe two ſingular Princes, to paſs rather for the compiler of fables, than for the relater of real events, till time ſhould confirm the truth of the actions recorded by him. It may be thought arrogant in a foreigner, to criticiſe ſo great a writer in the article of ſtyle and language; but it ſeems to me, that his periods are not ſufficiently expanded: he deſcribes a battle, and diſcourſes on the fate of kingdoms, in the diction of an eſſay; and frequently huddles the moſt important remarks into the compaſs of a ſhort ſentence; ſo that the perpetual return of the full pauſe makes his language often dry, abrupt, and difficult to be read aloud, without a fatiguing monotony. There are as many different kinds of ſtyle, as there are different

ſubjects: that of an eſſay ſhould be light and elegant; of a letter, lively and familiar; of an oration, copious and elate; of a moral diſcourſe, grave and ſolemn; but that of an hiſtory ought to be ſmooth, flowing, and natural, without any graces but perſpicuity: yet moſt authors form a way of writing peculiar to their own taſte and genius, which they uſe indifferently on all occaſions; thus *Voltaire* is equally gay, equally poliſhed, whether he writes upon Hiſtory, Criticiſm, or Philoſophy. His diſtinguiſhing excellence is Wit; which, however, ſometimes gets the better of his judgement. Wit is never diſplayed to advantage, but in its proper place: it has often a great effect in controverſy; it may even be admitted into an eſſay; it is the charm of converſation, when it riſes naturally from the ſubject, without ſeeming to be prepared: but it ſhould be wholly baniſhed from hiſtorical compoſition, and ſolemn ſpeeches; ſince nothing can be more abſurd, than to diſcuſs the weighty points of legiſlation and politicks in a ſtring of conceits and alluſions. It ſuited the Roman Orator's purpoſe, in his defence of *Muræna,* to make the judges merry at the expence of the accuſer, Cato; whoſe Stoical principles he rallies with infinite humour; but we meet with no examples of this kind

in the *Catilinarian* or *Philippick* Orations, when nothing leſs was concerned, than the deſtiny of the whole Empire: thus in the relation of common occurrences, if they happen to be of a ludicrous nature, there cannot be too much brilliancy and livelineſs; but humour ſhould no more find its way into an hiſtorical piece, than into an heroick poem; and all our veneration for the genius of *Milton* will not make us excuſe the impertinence of his jokes in his battle of the angels. I dwell the longer on the abſurdity of *ill-placed Wit*, becauſe all the works of Voltaire are tinctured with it*; and he cannot give an abſtract of the *Newtonian* philoſophy, without interſperſing it with ſtrokes of humour. On the whole, however, *Voltaire* is one of the moſt agreeable writers in the world, and has brought his native language to the greateſt elegance, which it ſeems capable of receiving.

* His *Hiſtories* abound with ſuch turns as theſe: *tandis que les Moſcovites ſe plaignaient à St. Nicolas de leur défaite, Charles faiſait rendre graces à Dieu, et ſe préparait à de nouvelles victoires.* His *Elements of Philoſophy* are introduced with a number of humorous diſſertations, the firſt of which begins with this ſentence, *Platon rêvait beaucoup, et on n'a pas moins rêvé depuis,* &c. but *Plato* did not write upon *Ideas* in a tripping ſtyle full of points and antitheſes.

The *English* hiſtorians are not to be read without caution: CLARENDON himſelf is often liable to exception both in ſentiment and ſtyle; and our language, indeed, was never entirely poliſhed till the preſent century. I avoid touching upon the works of living authors; leſt, in my very preface, I ſhould violate a fundamental law of Hiſtory, by incurring the ſuſpicion of prejudice for a particular nation, or affection for particular men; but another law obliges me to declare, that there are hiſtorians now in Britain, whoſe writings have ſufficiently proved, that if their ſubjects were equal to their talents, they would be able to conteſt the merit of veracity, judgement, and elegance with the Ancients themſelves. That perfect liberty, which forms the very eſſence of our conſtitution, makes it unneceſſary for an *Engliſh* hiſtorian to flatter any potentate or ſtateſman upon earth; and our language, though inferiour to the *Greek* and *Roman*, will not yield the prize of energy, variety, and copiouſneſs, to any modern idiom whatever.

If all the *hiſtories* of Europe are deficient in one or other of the articles, to which we may reduce the rules of Cicero, we cannot hope to find this ideal perfection in the numerous *compilations*, with which the world has

been pestered since the revival of letters, and for which we are chiefly indebted to our neighbours, the *French*. Those who judge the most favourably of these works, must allow them at least to be *useless*; for to what purpose are so many of our years spent in studying the languages of old *Greece* and *Rome*, unless it be to read the ancient compositions in their original beauty, and to draw our knowledge from those sources, whence all modern learning was derived? It were happy, if nothing could be objected to these elaborate volumes, but their *inutility*; they deserve, I fear, an heavier censure; since it is certain, that they help to multiply errours, and abound in fables, which the wisest of the Ancients would have exploded, and many of which they really did explode, when they were poured into Greece through the strainers of the *Egyptians*. It is agreed by all writers, that *nothing can be so rash; nothing so far removed from the dignity of a wise man, as either to profess what is false, or to assert what has not been sufficiently examined by him** : yet one would think, that the very reverse of

* Quid tam temerarium, tamque indignum sapientis gravitate atque constantiâ, quàm aut falsum sentire, aut quod non satis explorate perceptum sit et cognitum sine ullâ dubitatione defendere? *Cic.* de Nat. Deor.

this was eſtabliſhed as a maxim by thoſe, who ſit down to compoſe the hiſtory of ancient Empires. At firſt one is apt to ſuſpect, that theſe compilers are a ſet of Wits, who agree among themſelves to impoſe upon the common ſenſe of mankind: ſome of them tell us, that the *Ariſtophili* were a people of the higher *Aſia*; ſome place *Laoſthenes* and *Amyntas* among the Kings of *Aſſyria*; and others aſſure us, with a provoking ſolemnity, that *Cyrus*, before a certain battle, ordered his ſoldiers to ſing an hymn to *Caſtor* and *Pollux*; as if the *Aſſyrians* were acquainted with *Greek* names, or the *Perſians* with *Grecian* deities: a multitude of theſe ridiculous blunders occur in almoſt every page of our pretended *ancient Hiſtories*; but on a more intimate acquaintance with theſe writers, we diſcover them to be any thing rather than Wits, and find that their ignorance can be ſurpaſſed only by their dullneſs. The truth is, to write an hiſtory, and to repeat what others have written, are taſks of a very different nature: we might find many *Rollins* in every hamlet; but nature produces only a ſingle *Tacitus* in a courſe of ages. We have already ſhown what a number of rare talents are required in an hiſtorian; but a compiler may ſucceed to his beſt wiſhes, if he have but tolerable eyes, and a great

ſhare of patience, and, above all, if he be fortunate enough to be endued with a total want of judgement and fancy.

Whatever errours may have been multiplied in *ancient* hiſtory by the folly or credulity of ſome authors; it is certain, that the malice or flattery of others has introduced as many into the *modern*. A volume might be filled with the contemptible miſtakes or wilful miſrepreſentations of facts, which abound in *the hiſtory of Europe* for the two laſt centuries. Let us turn our eyes to *Aſia*: what a multitude of improbable ſtories have been ſpread over our part of the world, concerning the manners, the laws, the religion of the *Mahomedans*! Euthymius accuſes them of adoring *the morning ſtar* under the name of *Cobar*; which is a palpable lie, ariſing from the ignorance of the writer, who heard the criers on the moſques calling the people to morning prayers by the words *Alla Achar*, or *GOD is the moſt High*. Such a calumny may be pardoned in ſo obſcure an author, whoſe credit cannot miſlead many readers; but a ſcholar, and man of the world, like *Grotius*, ought to have bluſhed, when he talked of *a ſteel coffin at* Medina, *ſuſpended in the air between loadſtones of equal force*.

An hiſtorian, who is obliged to rely upon

the veracity of other men, and cannot ſay with Æneas, *Quæ ipſe vidi et quorum pars magna fui*, muſt be very diligent and circumſpect in weighing, and ſifting his authorities, unleſs he have a mind to propagate errour, inſtead of eſtabliſhing truth, and to obtrude upon his reader a ſet of fables, which the factious or envious invent in all ages, and which the ignorant or malevolent are always ready to circulate. His caution muſt be ſtill greater, when he records the events of very diſtant nations; ſince we have no ſmall difficulty to learn the true ſtate of thoſe occurrences, which paſs around us every day; and it generally happens, that, the more intimately we are concerned in any tranſaction, the more miſtakes we find in the publick accounts of it. Men are often at a loſs to give a perfect relation of actions, over which they preſided in perſon; as *Pollio* detected ſeveral errours in a narrative, publiſhed by *Cæſar*, of a battle, in which *Cæſar himſelf* commanded; or, to ſpeak of our own times, as *Adlerfeld*, in his deſcription of *Schullembourg*'s paſſage over the *Oder*, diſagrees in many points from the deſcription given by *the General himſelf*.

The Hiſtory, therefore, of thoſe events, which happen in remote countries, can hardly fail of being erroneous; for, in general, we

are forced to depend upon reports of reports, echoed from the ignorant natives to inquisitive travellers, and brought by them to *Europe* decorated with a thousand ornaments: and even if we study the languages of those nations, and read their own Histories, we are commonly deceived, either by the zeal or malignity of the authors. The following example will confirm and illustrate this observation.

There are two celebrated histories of the Life of *Tamerlane*, one in *Persian*, the other in *Arabick*, both of them written with all the pomp and elegance of the *Asiatick* style: in the first, the *Tartarian* Conqueror is represented as a liberal, benevolent, and illustrious prince; in the second, as deformed and impious, of a low birth and detestable principles. It seems difficult at first to reconcile this contradiction; but the difficulty vanishes, when we learn, that great part of the *Persian* History was composed under the inspection of *Tamerlane* himself, and received only the polish of language from the pen of *Ali Yezdi*; and that the *Arabian* author bore the most inveterate hatred against that monarch. The story of *the iron cage*, in which Tamerlane confined *Bajazed*, is generally treated as a fable upon the authority of the very learned

M. *d'Herbelot*; who asserts, *that it is not mentioned by the Arabian Historian, though he omits no opportunity of debasing the moral character of his Hero:* this argument would, perhaps, be decisive, if it were founded upon true premises; but unfortunately, in the thirteenth line of the two hundred-sixty-eighth page, the *Arabian* expressly affirms, "that "Tamerlane *did* enclose his captive *Ilderim* "*Bajazed* in a cage of iron, in order to re-"taliate the insult offered to the *Persians* by "a sovereign of the lower *Asia*, who had "treated *Shapor*, King of *Persia*, in the "same manner; that he intended to carry "him in this confinement into *Tartary*, but "that the miserable prince died in *Syria*, at "a place called *Akshehr*." This fact is not the more true, for being asserted by *Ebn Arabshah*; but it seems strange, that the judicious M. *d'Herbelot* should have overlooked this passage, and should speak so positively of a book, which he had read with so little attention: nor is the point itself of any great consequence; but it may show, how cautious we should be, in relying upon the authority of illustrious names.

In this obscurity of human affairs, nothing remains for a wise historian, but to confine himself to great and notorious events, in which

the true and inconteſtable part of all Hiſtory conſiſts; for, whenever he deſcends to particular characters, and minute deſcriptions, or attempts to relate the very words, and unfold the ſentiments, of princes, he will run into wildneſs and uncertainty, and lead his readers into a kind of fairy land, while they expect to be conducted through the paths of real knowledge. Since in Hiſtory, as in Philoſophy, we can only catch the general and ſtriking features of *Truth*, it is a folly to deck her picture with our own imperfect colours, and to dreſs up a phantom of our imagination inſtead of a reality.

There are a multitude of hiſtorical pieces in the *Perſian*, *Arabian*, and *Turkiſh* languages; ſome of which are tolerably authentick, all curious and entertaining, but very few written with taſte or ſimplicity, and none, which anſwer in any degree to the *Ciceronean idea* of perfection: they contain, however, the beſt materials for an Hiſtory of *Aſia* from the age of *Mahomed* to the preſent century, and the completion of ſuch a work, if any man had leiſure or courage to undertake it, would greatly enrich our *European* literature.

We come now, after a long interval, to conſider the *Perſian* Hiſtory of the Life of NADER SHAH, which was tranſlated by the

author of the following work. It must be allowed, that his testimony is not wholly free from suspicion; but his narrative must necessarily be more authentick, than that of our travellers, who could not possibly be acquainted with the facts, which they relate so confidently. The *Persian* historian attended his Hero in many of his expeditions, and was an eye-witness of the actions which he describes: it is probable, indeed, that his attachment to the Deliverer of his country might induce him to paint *Nader Shah* in brighter and more pleasing colours than he deserved; to cast a veil over the deformities of his character, and to present us only with the beauties of it; but, as the work was finished after the death of the Monarch, and as it passes a very free censure upon the latter part of his life, we may reasonably conclude, that the author delivers his real sentiments, though his veneration for the memory of so extraordinary a man often betrays him into expressions, which border upon the meanest flattery. The *Persian* language has declined so much from its original purity, that no great elegance could be expected from *Mirza Mahadi:* the work is genuine, and may be recommended as a curiosity; but I will fairly confess, that, had I been left to my own choice, it would have been the last ma-

nuſcript in the world, which I ſhould have thought of tranſlating: out of ſo many *Perſian* books of poetry, ethicks, criticiſm, ſcience, hiſtory, it would have been eaſy to have ſelected one more worthy of the public attention; and the works of *Hafez* or *Sadi* might have been printed for half the expenſe, and in half the time.

I was willing, however, to try, whether this *Aſiatick* hiſtory might not appear to better advantage without the ſtiffneſs of a verbal tranſlation; with which intent I drew up a ſhort abſtract of it in my native language: I ſtripped the original of its affected flowers and ornaments, and here preſent the *Engliſh* reader with all the intereſting facts in a plain and natural dreſs; but, in compliance with *Tully's* rules, I have in ſome places ventured to interpoſe my own judgement upon counſels, acts, and events; have preſerved the order of time without anticipation or confuſion; and have occaſionally interwoven the deſcription of remarkable places; taking care to aſſert nothing of any moment without the authority of the *Perſian* to ſupport it, and not to run after the falſe gleam of conjectures and reports, by which moſt of the writers on the ſame ſubject have been led. After all, I am far from expecting, that this little work

will give me any claim to the title of an historian: when I compare my piece, not only with the *idea* of Cicero, but even with the productions of others, I am like the drop of water, in the fable of *Sadi*, which fell from a cloud into the sea, and was lost in the consciousness of its own insignificance. The chief merit of the book, if it has any, consists in exhibiting in one view the transactions of sixty years in the finest part of *Asia*, and in comprising in a few short sections the substance of a large volume. Life is so short, and time so valuable, that it were happy for us, if all great works were reduced to their quintessence: a famous scholar at *Leipsick* proposed to reprint the vast compilation of M. *d'Herbelot*, enlarged to the double of its present size; but he would deserve better of the learned world, if he would diminish it to a fourth part of its bulk, by rejecting all its repetitions and superfluities.

Before I conclude this preface, it seems necessary to give some account of the two short tracts, which were designed as preparatory to the principal work.

It was thought useful to prefix to the Life of Nader Shah, *a succinct description of Asia*, and particularly of the *Persian Empire*, that the reader, upon opening the History, might

not find himself in a country wholly unknown to him; and that he might be prepared for the Oriental names, which in such a work could not possibly be avoided, and are not easily accommodated to an *European* ear. Many readers are disgusted with the frequent return of harsh and unpleasing names of rivers, cities, and provinces, *the very sound of which*, they say, *conveys the idea of something savage*; but they would be at a loss to assign a reason, why the *Aras* and the *Forát* are words less melodious than the *Dnieper* and the *Bogh*; why the archbishop of *Gnesne* has a softer title than the *Mulla* of *Isfahan*; or why the cities of *Samarcand* and *Bokhara* are less agreeable to the ear than *Warsaw* and *Cracow*; yet the accounts of the northern kingdoms are read with pleasure, and are thought to abound with a variety of interesting events, while the histories of the East are neglected, and the *Asiatick* languages considered as inharmonious and inelegant. It must, nevertheless, be remembered, that a great part of *Persia*, and all *Sogdiana*, lie in the same climate with *Italy* and the South of *France*; and that the people of *Asia* had among them a number of fine writers, sublime poets, eminent artists, at a time, when our part of the world had neither learning, poetry, nor arts; when

the ineſtimable remains of *Menander*, *Alcæus*, *Sappho*, and the reſt, were publickly burned at *Conſtantinople* by order of a *Greek* Emperor; and when the inhabitants of all *Europe* beſides had never heard of *Menander*, or *Alcæus*, or *Sappho*.

The diſſertation on *Aſiatick* Geography muſt, from its very nature, be ſtiff and uniform. *Tully*, whoſe noble ſtyle might have given a grace to any ſubject whatever, had begun, at the requeſt of *Atticus*, to compoſe a *Geographical Treatiſe*; but he never finiſhed it, becauſe he found it *a barren ſoil, that was not favourable to the flowers of his language* *.

I was very ſoon aware of this objection; but, as ſuch a work was neceſſary to my plan, it occurred to me, that the ſubject would appear leſs dry, if it were interſperſed with anecdotes of Eaſtern literature, and with ſummary accounts of the learned men, whom each city of *Aſia* has produced; for a relation of all their ſieges and revolutions would have been ſtill more unpleaſant, and, in general, the cities of Perſia have had the ſame fortune with the Empire itſelf. It will be fair to

* Etenim γεωγραφικὰ, quæ conſtitueram, magnum opus eſt; et hercule ſunt res difficiles ad explicandum et ὁμοειδεῖς; nec tam poſſunt ἀνθηρογραφεῖσθαι, quàm videbatur. Ad. *Att.* 2. 3.

acknowledge, that, in both parts of the Introduction, many paſſages are borrowed from the celebrated work of M. *d'Herbelot*; but nothing has been copied from him, which has not alſo been found in ſeveral manuſcripts: our materials were taken from the ſame originals; and it is natural for two perſons, who ſearch the ſame mine, to meet with the ſame kind of ore. The principal Geographers, whom I conſulted, were *Abulfeda*, and *Ulugbeg*; the firſt, a King of *Hama* in *Syria*, and the ſecond, a grandſon of *Tamerlane*, who was alſo an excellent Aſtronomer, and built a fine Obſervatory in his imperial city of *Samarcand*. It is much to be wiſhed, that a correct Map of *Aſia* were engraved, with all the names properly ſpelled, and the latitudes of the cities exactly marked, upon the authority of theſe illuſtrious writers; but ſuch a work would require infinite labour, ſince a number of manuſcripts muſt be collated, leſt the miſtakes of ignorant tranſcribers ſhould miſlead the deſigner of the map, and the fine art of engraving be applied to perpetuate their ridiculous errours *. Until ſome Geographer,

* A table of longitudes and latitudes is already prepared by me, with a view to the work here recommended: but I deſpair of ever finding leiſure to execute a taſk, which requires ſuch attention and accuracy.

equally ſkilled in the *Eaſtern* languages, and in the ſcience which he profeſſes, will ſupply an able artiſt with materials to accompliſh this uſeful deſign, the reader of *Aſiatick* hiſtory muſt be ſatisfied with the Maps of M. *de la Croix*, which are inſerted in his *Life of Tamerlane*, and are far the moſt accurate of any, that I have had occaſion to conſult; eſpecially in the deſcription of *Khoraſan*, where notice is taken even of the caſtle at *Kelat*, ſo frequently mentioned in the following Hiſtory. The reader will be candid enough to conſider this eſſay on the Geography of *Aſia* as the ſketch only of a larger tract, which, from the very nature of an introductory piece, muſt needs be ſuperficial and imperfect, for it would be abſurd to make any introduction ſo copious, as to divert the reader's attention from the work, which it was intended to illuſtrate.

In the *ſhort hiſtory of Perſia*, which follows the chapters on Geography, I purſued, as cloſely as I was able, the plan of a book compiled by *Atticus*, which was greatly admired by the *Romans*, but is now unfortunately loſt: it contained *an abſtract of general Hiſtory, and exhibited in one view a relation of the moſt intereſting events, that happened in a pe-*

riod of seven hundred years *. Thus the second part of my Introduction comprises all the great and memorable occurrences in the *Persian* Empire, from the doubtful and fabulous ages to the decline of the *Sefi* family in the present century: it was extracted from several *Asiatick* writers, *Mirkhond, Khandemir, Ferdusi*, &c. and might have been considerably enlarged, if all the fables and dull events, which are found, it must be confessed, in great abundance in the originals, had been transcribed at full length; but it has long been a maxim with me, that, as nothing should be admitted into History, which is false, how agreeable soever it may be, so nothing should be related, merely because it is true, if it be

* Cognoscat etiam rerum gestarum et memoriæ veteris ordinem maximè scilicet nostræ civitatis, sed est *imperiosorum populorum et regum illustrium*: quem laborem nobis *Attici* nostri levavit labor; qui *conservatis notatisque temporibus, nihil cùm illustre prætermitteret, annorum septingentorum memoriam uno libro colligavit.* Cic. Orat.

Nempe eum dicis, inquit, quo iste *omnem rerum memoriam breviter*, et, ut mihi quidem visum est, perdiligenter complexus est? Istum ipsum, inquam, *Brute*, dico librum mihi saluti fuisse. Tum *Atticus*: Optatissimum mihi quidem est quod dicis; sed quid tandem habuit liber iste, quod tibi aut novum aut tanto usui posset esse! Ille verò et nova, inquam, mihi quidem multa, et eam utilitatem, quam requirebam, ut *explicatis ordinibus temporum, uno in conspectu omnia viderem*, &c. Id. De Clar. Orat.

not either inſtructive or entertaining. The dulleſt records of ancient times ſhould be preſerved, that they may occaſionally be conſulted; but they ſhould be repoſited in cabinets and archives: as the old arms and utenſils of the *Romans* are kept in muſeums for the inſpection of the curious, while modern pieces of elegant or uſeful workmanſhip are the conſtant furniture of our apartments, either for our pleaſure, our convenience, or our defence. The poetical fables of the old *Perſians*, however curious or amuſing, ought not to be mixed, like glittering droſs, with the pure ore of true Hiſtory: but, if ſome ſtudent of Eaſtern literature would amuſe himſelf with collecting theſe fables, and reducing them to *a Syſtem of Perſian Mythology*, he would greatly aſſiſt every learner of the *Aſiatick* languages; who, without ſuch help, muſt be ſtopped in every page by alluſions to adventures, of which he never heard; ſince a man, who is unacquainted with the *fairies*, *dragons*, and *enchanters*, ſo frequently introduced in the poems of *Ferduſi*; who knows nothing of the griffon *Simorg*, the ſpeaking horſe of *Roſtam*, the dark ſea which ſurrounds the world, the mountain of *Kaf*, or the battle of the twelve Heroes, can no more pretend to read the fineſt writings of

Persia, than he could understand the Odes of *Pindar*, if he never heard of the *Trojan* war, the groves of *Elysium*, the voyage of the *Argonauts*, or the several attributes of the heathen Deities.

The Persians would not readily forgive my presumption, if they knew what a liberty I have taken with their *Chronology*, and *how many thousand years* I have retrenched from the pretended Duration of their Empire. They reckon but *eleven* Monarchs of the first race, and *nine*, including *Darius*, of the second; yet they assign to the reigns of these *twenty* princes a period of above *three thousand* years, or *an hundred and fifty* to each prince one with another; but these are *Persian tales*: human nature is nearly the same in all ages; and it has been proved by the strongest induction, that Kings seldom reign, one with another, longer than *eighteen or twenty* years each *: so that we must ascribe these fictions of the *Persian Chronologers* to the vain desire of aggrandizing their country, by raising its Antiquity so far beyond the truth.

It is with the utmost diffidence, that I venture to add an observation of my own upon any work of NEWTON; whose admirable tracts

* See *Newton's Chronology*, p. 52.

on the abſtract ſciences, and on the application of thoſe ſciences to natural Philoſophy, exhibit the nobleſt ſpecimen of perfection, to which the human intellect can be exalted; and whoſe treatiſes on lighter ſubjects, though incapable, from their very nature, of ſtrict demonſtration, are not without many ſtrokes of that piercing genius, which raiſed him above all men who ever lived: but it appears to me, that his *medium* of twenty years to a reign is too general, and that, in ſome ages and nations, it muſt be conſiderably leſs, in others, far greater, according to the neceſſary difference of government or manners, in the different empires of the world. Thus, by comparing the duration of the modern *Aſiatick* dynaſties, ſince the decline of the Califate, with the reigns of the ſeveral princes, I have obſerved, that thoſe Monarchs have ſeldom ſitten on the throne longer than ten or twelve years each, at a medium; for, if one or two of them have contrived to hold their ſeats *forty* years, the greater part of them have reigned but *ſix* or *ſeven*, and many have been dethroned in a few months, ſome, even in a few days, after their acceſſion. This can be owing to nothing, but the imperfection of thoſe unhappy governments, where a Sultan no ſooner has the diadem on his head, than

his ministers, sons, or brothers, form a confederacy against him, so that he either perishes in the field, or closes his days in prison, to make room for one of his relations, who frequently meets with the same fate: this is apparent from almost every page in the Histories of *modern Asia*. The case was very different in the infancy of the *Persian* Empire: the sovereigns were almost deified by the people, whom they had civilized; the temperance of those early ages might tend to lengthen their natural lives; and few of them were disturbed by civil wars or rebellions; so that we may safely allow the space of *five hundred and sixty* years to the two first families of Persian Kings, or *twenty-eight* to a reign; which computation, if we count backwards, from the death of *Darius*, in the *three-hundred-thirtieth* year before CHRIST, will place the foundation of the *Persian* Monarchy in the *eight-hundred-ninetieth* year before the same Epoch, about *fourteen* years, according to Newton, after the burning of *Troy*, and just a *century* before some General or feudatory of *Tahmurâs* founded the dynasty of the *Assyrians* *: but here we must observe, that it is

* If we retrench so many centuries from the Antiquity of the Persian Empire, it is impossible that *Caiumaras* should be the *King of Elam* mentioned in Scripture, as some writers have conjectured.

not possible for us to fix the precise years, in which each of these ancient Monarchs began his reign, or how long each of them really sat on his throne; so that these calculations, when we descend to minute particulars, must needs be very uncertain, and, where we cannot hope to find the perfect truth, we must, like the old *Academicks*, be content with a bare probability. To conclude; if any essential mistakes be detected in this whole performance, the reader will excuse them, when he reflects upon the great variety of dark and intricate points, which are discussed in it; and if the obscurity of the subject be not a sufficient plea for the errours, which may be discovered in the work, *let it be considered*, to use the words of *Pope* in the preface to his juvenile Poems, *that there are very few things in this collection, which were not written under the age of five and twenty*; most of them, indeed, were composed in the intervals of my leisure in *the South of France*, before I had applied my mind to a study of a very different nature, which it is now my resolution to make the sole object of my life. Whatever then be the fate of this production, I shall never be tempted to vindicate any part of it, which may be thought exceptionable; but shall gladly resign my own opinions, for

the ſake of embracing others, which may ſeem more probable; being perſuaded, that nothing is more laudable than the love of Truth, nothing more odious than the obſtinacy of perſiſting in Errour. Nor ſhall I eaſily be induced, when I have diſburdened myſelf of two more pieces, which are now in the preſs, to begin any other work of the literary kind; but ſhall confine myſelf wholly to that branch of knowledge, in which it is my chief ambition to excel. It is a painful conſideration, that the profeſſion of literature, by far the moſt laborious of any, leads to no real benefit or true glory whatſoever. Poetry, Science, Letters, when they are not made the ſole buſineſs of life, may become its ornaments in proſperity, and its moſt pleaſing conſolation in a change of fortune; but, if a man addicts himſelf entirely to learning, and hopes by *that*, either to raiſe a family, or to acquire, what ſo many wiſh for, and ſo few ever attain, *an honourable retirement in his declining age*, he will find, when it is too late, that he has miſtaken his path; that other labours, other ſtudies are neceſſary; and that, unleſs he can aſſert his own independence in active life, it will avail him little, to be favoured by the learned, eſteemed by the eminent, or recommended even by Kings. It is true, on the

other hand, that no external advantages can make any amends for the loſs of virtue and integrity, which alone give a perfect comfort to him who poſſeſſes them. Let a man, therefore, who wiſhes to enjoy, what no fortune or honour can beſtow, *the bleſſing of ſelf-approbation*, aſpire to the glory given to *Pericles* by a celebrated Hiſtorian, *of being acquainted with all uſeful knowledge, of expreſſing what he knows with copiouſneſs and freedom, of loving his friends and country; and of diſdaining the mean purſuits of lucre and intereſt* *: this is the only career, on which an honeſt man ought to enter, or from which he can hope to gain any ſolid happineſs.

* Γνῶναί τε τὰ δέοντα, καὶ ἑρμηνεῦσαι ταῦτα, φιλόπολίς τε καὶ χρημάτων κρείσσων. Thucyd. 2. 60.

THE

INTRODUCTION.

PART I.

A

DESCRIPTION

ASIA.

——The flow'r and choice
Of many Provinces from bound to bound;
From *Arachosia*, from *Candaor* east,
And *Margiana*, to th' *Hyrcanian* cliffs
Of *Caucasus*, and dark *Iberian* dales;
From *Atropatia*, and the neighb'ring plains
Of *Adiabene*, *Media*, and the south
Of *Susiana*, to *Balsara*'s haven. MILTON.

A DESCRIPTION OF ASIA.

CHAP. I.

The Persian Empire.

*IRAN**, or the vast Empire, which we commonly call *PERSIA*, is a country bounded on all sides by seas or rivers. It has the *Indian* sea on the south, and the *Caspian* directly opposite to it: the *Persian gulf*, or, as the *Asiaticks* call it, the *Green Sea*, the *Tigris* and *Euphrates*, the *Cyrus* and *Araxes*; the *Oxus* or *Bactrus*, and the five branches of the *Indus*, divide it on the other sides from *Arabia*, from *Syria*, from *Georgia*, from *Turkestan*, and from *India*. As all the provinces in this Empire must have changed their boundaries in a course of ages, it will not be easy to reconcile exactly the accounts of ancient and modern Geographers; but we

* ایران

ſhall attempt to make them agree as nearly as poſſible.

*PARS**, or *Perſis*, has on the ſouth a gulf, to which it gives its name, and along which it extends near three hundred leagues: it has *Kermán* on the eaſt; *Khuziſtán* on the weſt; and a vaſt deſert, named *Noubendigán*, which embraces it on the north, divides it from *Khoraſán*, or, *The Province of the Sun*. On the border of this deſert is the beautiful *valley of Raván* †, often alluded to by the *Arabian* poets, which is reckoned one of the *four Paradiſes of Aſia*; the other three are *the vale of Damaſcus, the banks of the river Obolla*, and *the plain of Sogd*, in the midſt of which ſtands the flouriſhing city of *Samarcand*: all theſe places are ſaid by travellers to be delightfully pleaſant; and the mildneſs of the air, joined to the clearneſs of the rivulets, which keep a perpetual verdure on the plains, give us the idea of the moſt charming ſcenes in nature.

The fineſt cities in *Perſis* are, 1. *SHIRAZ*, ſurrounded with pleaſant gardens, and famous for having given birth to the poets, *Hafez* and *Sádi*: its inhabitants are fair and well made, and are remarkable for the livelineſs of

* پارس † In *Perſian* شعب بران

their wit. 2. *YEZD*, the birth-place of *Sharfeddin' Ali*, an elegant author, who wrote the life of *Tamerlane*: and, 3. *FIRUZABAD*, or, *The Region of Happineſs*, where a very able grammarian was born, who compiled an admirable dictionary of the *Arabick* language, which he juſtly entitled * *Alcâmùs*, or, *The Ocean*; he lived in the fourteenth century, and *Tamerlane* is ſaid to have made him a preſent of five thouſand ducats: he is uſually called *Firûzabâdi*.

When you have paſſed the deſert of *Noubendigân*, you enter the province of *KHORASAN*, the *Bactriana* of the Ancients: it is the moſt eaſtern kingdom of Iran, and takes its name from *Khôr* †, an old word for the *Sun*. It is bounded on the north by the *Oxus*, on the weſt by a deſert, and on the eaſt by the mountains of *Candahár*, which ſeparate it from *India*. Its principal cities, all of which have been at different times the ſeats of Kings, are, 1. *BALKH*, where *Loboraſp*, ſucceſſor to *Cyrus*, retired, having placed his ſon upon the throne of *Perſia*; it was the birth-place

* In *Arabick* القاموس

† In *Perſian* خور This word is uſed by *Ferduſi*; but, in the modern language of the poets, it is commonly joined with شيد a word of the ſame meaning.

of *Mirkhond*, the hiſtorian, and of the ſublime poet *Gelaleddin*, who wrote the *Méſnavi*, a moral work, highly eſteemed in the Eaſt. 2. *HERAT*, the *Aria* of the *Greeks*, whence the territory depending on it was called *Ariana*; it was a magnificent City, till it was ruined by the Tartars: the learned *Khondemir*, who was born in it, gives us a full deſcription of its palaces, moſques, and gardens, in the twelfth chapter of his General Hiſtory. 3. *MERU SHAHJAN*, or, *The Delight of Kings*; it was once a pleaſant city, but had the ſame fate with *Herat*. 4. *NISHAPOR*, which was built or repaired by *Shapor*, ſon of *Ardeſhir*. Several excellent men were born in this City, the chief of whom were *Attár*, who wrote a *Pendnáma*, or book of *Inſtructions*, and *Cátebi*, who compoſed a poem *on the loves of Baharám*, king of *Perſia*, and the fair *Gulendám*. The great ſquare of this city was called *Meidán*, in which was born a learned grammarian, thence named *Meidáni*, who publiſhed a large collection of *Arabian* proverbs, with elaborate notes. The other populous city of *Khoraſan* is, 4. *TUS*, now called *MESHEHED*, or, *The Tomb of Martyrs*; which was made in this century *the Capital of Khoraſan*; it was the native city of the aſtronomer *Nuſîreddîn*, and the poet *Fer-*

dúfi, who, after a number of adventures, ended his days in it. The little town of *JA'M* or *ZA'M* deferves to be mentioned among thefe cities, becaufe it was the birth-place of the illuftrious *JAMI*, a moft animated and elegant poet, whofe beautiful compofitions, on a great variety of fubjects, are preferved at *Oxford* in twenty-two volumes. He flourifhed in the middle of the fifteenth century, and dedicated one of his poems to *Mohammed* II. The cities of *Balkh*, *Herat*, and *Meru*, or at leaft the names of them, are very ancient: they are faid to be mentioned by *Zerdufht*, in the firft fection of his *Pazend*, among the fixteen delightful places, which *Ormufd* raifed, and *Aherman* endeavoured to deftroy.

*SEGESTAN**, or *SISTÁN*, the *Drangiana* of the Greeks, has part of the *Defert*, and *Kerman*, on the Weft, and on the Eaft the country of *Gour*, famous for a rich mine of turkis-ftones, between which and *India* lies the territory of *Ráver*; it touches alfo, at its eaftern boundary, the province of *MULTAN*, which makes a part of *Sind*: it has another defert, and part of *Macran*, on the fouth, and joins on the north to *Zableftán*. The country of *Segeftan* confifts chiefly of plains, and is

* 

very fruitful in palm-trees; it is alſo rich in mines of gold, the ore of which is uncommonly pure. Its chief cities are, 1. *BOST*, whence a moral poet of great reputation in *Perſia* was named *BOSTI*; and, 2. *ZERENGE*, which was a populous and commercial town during the reign of the *Soffarian* princes. This province, and *ZABLESTAN*, the ancient *Arachoſia*, were conſidered as one principality by the old *Perſians*; and *Roſtam*, the commander under *Cyrus*, held it as a fief from the Kings of *Iran*. The cities of note in *Zableſtán* are, 1. *CABUL*, which, indeed, is generally reckoned the capital of another province, named *CABULISTAN*, and no man, as the Indians ſay, can be called the ruler of *India*, who has not taken poſſeſſion of *Cábul*. 2. *MEIMEND*, an agreeable town, ſurrounded with meadows, watered by freſh ſtreams, and with gardens that produce excellent fruit. 3. *GAZNA*, or *GAZNIN*, from which the family of *Mahmúd*, who conquered theſe provinces in the tenth century, were called *Gaznevis*; it is an unpleaſant city, and its inhabitants are forced to ſend to *Meimend* for their fruit and herbage: this city, as well as *Cábul*, was under the dominion of the *Indian* Emperor in the preſent century, but they were an eaſy conqueſt to

the *Persians*. 4. *BAMIAN*, which *Genghiz* took by ſtorm in the year 1224, and almoſt ruined, in the violence of his grief for the loſs of his grandſon, who was killed during the ſiege.

We may place the large province of *SIND** next to *Segeſtán*, becauſe, though it is generally reckoned a part of *India*, yet it comprehends both *MOCRAN*, the ancient *Gedroſia*, and *MULTAN*, which have been conſidered as provinces of *Perſia*; and here we may obſerve, that the *Eaſterns* divide the *Indian* Empire into two parts; which they call *HIND*, and *SIND*: by *Hind*, in its ſtricteſt ſenſe, they mean the diſtricts on both ſides of the *Ganges*, and by *Sind*, the country that lies on each ſide of the *Sindáb* or *Indus*, eſpecially where it diſcharges itſelf into the ocean. *Sind*, therefore, including *Mocrán* and *Multán*, is bounded on the ſouth by the *Indian* ſea, which embraces it in the form of a bow: it has *Hind* on the eaſt, and on the weſt, *Kermán*, with part of *Segeſtán*, which alſo bounds it on the north; but if, with ſome Geographers, we make it compriſe even *Zableſtán* and *Cábul*, its northern limits will extend as far as *CASHMIR* †, that delightful and extraordinary val-

* سند † In Perſian كشمير

ley, celebrated over all Aſia for the ſingular beauty of its inhabitants, the ſerenity of its air, and the abundance of its delicious fruits: if, again, we include *Caſhmír* alſo in this diviſion of *India*, it will reach as far northward as *TIBIT* or *TOBAT*, the country of the fineſt muſk, which has *China* on the eaſt, and Oriental *Tartary* on the weſt and north; but we are wandering from our road: let us return to *Iran*.

The principal cities of *Sind* are, 1. *DAIBUL*, where the *Portugueſe* had a ſettlement. 2. *MANSURAT*, which we by contraction call *Surât*, ſituated in the territory of *KAMBAIA*, a city well known to our merchants and travellers: and 3. *BIRUN*, famous for being the birth-place of *Abu Rihán* an excellent Aſtronomer and Philoſopher, who travelled forty years in *India* in ſearch of knowledge; though ſome writers ſuppoſe him to be a native of another *Birún* in *Kharézm*.

Between *Mocrán*, the mountains of which are waſhed by a branch of the *Indus* and *Perſis*, is the province of *KERMAN* *, or, as the Ancients call it, *Carmania*; which is bounded by the deſert on the north, and on the ſouth by the *Perſian* gulf: the ſoil of *Ker-*

* كرمان

mán is extremely dry, as it is watered by no considerable river. The cities of this province are, 1. *SIRJAN*, which the inhabitants have contrived to water with artificial canals. 2. *ZEREND*, and 3. *HORMUZ*, which was formerly on the continent, but was afterwards transferred to an island of the same name in the gulf of *Persia*. The commerce of this city was removed by the *Persians* to the port of *Abbas*, or *Gomrón*. Many learned men were born in *Kermán*, the most celebrated of whom were the poets *Khájah*, *Kermáni*, and *Omadeddin*: the first of them was remarkable for the richness and splendour of his style, the second for the correctness and elegance of his verses; they both left collections of their Odes and Elegies.

To the west of *Pars* is the province of *KHUZISTAN**, which the Greeks called *Susiana*; it has no mountain in it; but consists wholly of large plains. It has part of *Persian Irák* on the north, the Gulf to the south; and it extends westward as far as the plains of *Wásset*, and the port of *Basra*, whence Milton says

—The south
Of Susiana, *to* Balsara's *haven.*

* خوزستان

But he pronounces the word *Baſra* very improperly, and makes alſo a conſiderable miſtake, in putting into the mouth of *the Tempter* the name of a city, which *was not built till ſix hundred years after the temptation*. The principal cities of *Khuziſtán* are, 1. *TOSTAR* or *SHUSTER*, the ancient *Suſa*, famous for a manufactory of rich velvets. 2. *AHWAZ*, which has a large territory, or rather province around it: the country of *Ahwaz* contains the ſmaller cities of *Corkób*, *Dourák*, *Ramhormoz*, and *Aſcar Mocram*.

ARABIAN or *Babylonian IRAK**, the ancient *Babylonia* or *Chaldea*, compriſes the diſtricts, which lie on each ſide of the *Tigris*, and conſequently has *Meſopotamia* on the weſt, and *Cúbiſtán* or *Parthia* on the eaſt. This was the ſeat of the *Babylonian* princes; and the ruins of *Babel* or *Babylon* are ſtill ſhown at ſome diſtance from *BAGDAD*, the capital of the province; which was built in the middle of the eighth century by the Calif *Almanſór*. This city was raiſed on the ſpot, where a Perſian princeſs had formerly built a palace, which ſhe called *the gift of Bag*, the name of her idol; but Almanſór named it *the Manſion of Peace*, becauſe he had juſt

* عراق عربي.

put an end to a fortunate war, when the city was finished. *Bagdád* was also called *ZAURA*, by which name the illustrious and amiable *Tográï* mentions it in his poem, entitled *Lamia*. The *Arabians*, who inhabited this City under the Califs, were remarkable for the purity and elegance of their dialect; whence *Sadi* boasts, that he knew the art of love, as well as a native of *Bagdád* spoke the language of *Arabia*. The *Tartars*, *Persians*, and *Turks* have been successively in possession of this city; it was taken in the year 1638 by the Sultan *Morad* III. and it has remained to this day in the hands of the *Turkish* princes, for *Ahmed*, who governed it in the present century, had the address to defend it against the repeated assaults of the *Persians*. The other considerable cities of *Irák* are; 2. *CUFA*, from which the ancient *Arabick* letters are called *Cúfick*, for the modern characters were not invented till the beginning of the tenth century. The neighbourhood of *Cufa* has been rendered sacred to the *Persians* by the tombs of *Ali*, and his son *Hussein*, who was killed on the plain of *Kerbelá* *. 3. *HEIF*,

* Mr. *Hanway* has metamorphosed this *Babylonian* plain into a *Persian* Prophet, whom he calls *Gherbellai*. (Vol. iv. page 74.) Such a mistake is very excusable, as the name of *Kerbela* rings, says M. *d'Herbelot*, in all the elegies that

remarkable for a fountain of naphtha or bitumen, with which, according to the Oriental tradition, the tower of Babel was built on the plains of *Senaar*. 4. *MADAIN*, near which the ancient *Ctesiphon* probably stood; it was the metropolis of *Irak* in the reign of *Perviz*, whose throne of massy gold, covered with jewels, together with other inestimable treasures, was found in it, after the battle of *Cadassia*, and plundered by the *Arabs*. 5. *HOLVAN*, where the Califs used to reside in summer for the freshness of its air; it stands in the mountains between the two *Iraks*: and, lastly, *BASRA*, a commercial City well-known to our merchants; it is unpleasantly situated, by reason of the uncommon dryness of the soil; but not far from it the river *Obolla* flows through a delightful valley, and makes it one of the most beautiful spots in *Asia*. In this city was born the celebrated *Hariri*, who composed a moral work in *fifty dissertations* on the changes of fortune, and the various con-

have been composed on the death of *Hussein*; but the worthy writer had too great a confidence in his authorities. The twelve prophets, or, more properly, high-priests of the *Persians*, are *Ali*, *Hassan*, *Hussein*, *Ali* II. *Mohammed*, *Jafar*, *Musa*, *Riza*, *Abu Jafar*, *Ali* III. *Hassan* II. and *Mahadi*, who is supposed by the zealots of the sect to be still living, and doomed to appear on the last day with the *Messiah*.

ditions of human life, interſperſed with a number of agreeable adventures, and ſeveral fine pieces of poetry: the ſtyle of theſe diſcourſes * is ſo rich, elegant, and flowery, that a man, who underſtands them accurately, may juſtly be called a perfect maſter of the *Arabick* language.

PERSIAN IRÂK, named alſo *CUHISTAN* or *the mountainous country*, and *GEBAL*, which has the ſame ſenſe in *Arabick*, ſeems to be the *Parthia* of the ancients: it is remarkable, that the words *Parthia* and *Perſia* were both taken from one word, that is *Pars* or *Parth*, for the *Aſiaticks* had a letter, which they ſometimes pronounced *th*, and ſometimes *s*; *Pars* † ſignifies a *Leopard*, and the country might, perhaps, have taken its name from its being infeſted with beaſts of that ſpecies: but this is only offered as a conjecture, and the fact, on which it is grounded, may happen not to be true; it adds, however, ſome weight to this opinion, that the people of *Aſia* frequently gave names to countries from the animals which were found in them, or the plants which they produced: thus part of *Africa* was, very probably, named *Libya*

* In *Arabick* مقامات *Mecâmât* or *Sittings*.

† In *Perſian* letters پارس

from *Lebia* *, which ſignifies a *Lioneſs* in the eaſtern dialects. It may be worth while to remark in this place, that the *Old man of the mountain*, who is mentioned in our accounts of the Cruſades, was no other than a Prince of the *Iſmaëlian* family, who reigned in *Gebal*, or *the mountainous province*, with the title of *Sheikh*, an *Arabick* word, ſignifying an *Old man* as well as a *Prince*.

The two *Iraks* are ſaid to be fine provinces; and their beauties are particularly deſcribed by the *Perſian* poet *Khacáni* in his poem entitled *Irakein*, the dual number of Irak.

The principal cities of *Cubiſtán* are, 1. *ISPAHAN*, which the *Sefi* family made the Metropolis of their kingdom. The ſplendour and riches of this city under *Abbas*, and his immediate ſucceſſors, are well known in *Europe* by the relations of *Chardin*, who has deſcribed them with a minute exactneſs; but for us, who prefer the genius of its inhabitants to the luxury of its Kings, it will be ſufficient to mention the learned men, who were born in it: the chief of them were *Omád Elcáteb*, who publiſhed the life of *Seláheddin*, whom

* In *Arabick* لبية

we call *Saladin,* in seven volumes, and *an account of the Siege of Jerusalem* in a separate work, both written in a flowery and elevated style: and the poet *Kemàleddîn,* who left a *Diván,* or collection of his elegant verses. 2. *HAMADAN,* an agreeable city, situated near the mountain *Alvénd,* and remarkable for a fresh and temperate air: it was the birth-place of an eloquent writer, who produced some rhetorical discourses, in imitation of which, *Harîri* composed his admirable dissertations. 3. *KOM,* where the richest *Persian* silks were woven. 4. *CASHAN,* famous likewise for its manufactory of silk, and for the dangerous venom of its scorpions, which has even passed into a proverb. 5. *CAZVIN,* called also *Gemâlabád,* or *the Region of Beauty,* where many able scholars and learned historians were born. 6. *REI,* the most northern city of *Parthia,* in which were born the sublime philosopher *Fàkhreddín,* and the physician, commonly called *Rázi,* whose works begin to be known in Europe, as those of *Boerhave* begin to be studied in *Asia:* and 7. *NOHAVEND,* celebrated for being the scene of the last battle, which the *Persians* were able to give to the *Arabs,* who gained a complete victory under the command of *Ebn Yemen* in the year of Christ 641, on

a day which the *Arabians* call * *The victory of victories*. These cities, together with *Abher*, *Sava*, and others, have been exactly described by the traveller *Chardin*.

The province of *Cubistán* has on the East the vast desert of *Noubendigán*, and, on the West, *Azarbigian*, the ancient *Media*; its southern limits are the borders of *Susiana*; its northern, part of *Dilem* and *Mazenderán*.

AZARBIGIAN †, or *Media*, *ARRAN* or *Atropatia*, and *ARMENA*, or *Armenia*, are considered by some Eastern Geographers as One Province or Kingdom, and we may, therefore, describe them together. They are bounded on the east by part of *Cubistán*, and the *Caspian* provinces; on the west, by *Rûm*, or the lower *Asia*; on the north they have *Georgia* and *Circassia*; on the south, a canton of *Mesopotamia*, and *Curdistán*, part of the ancient *Assyria*. The most remarkable cities of *Azarbigián* are; 1. *ARDEBIL*, considered as sacred by the *Persians*, for containing the tombs of *Sefiaddín* and *Heider*, the venerable ancestors of the *Sefi* family. 2. *TABRIZ*, commonly called *Taurk*, which, in the last century, was a large and beautiful city, but has been much impaired during the

* In *Arabick* فتح الفتوح † اذربيجان

late diforders in *Perfia:* It ftands at the foot of a mountain, which the Greeks called *Orontes*, a word corrupted, perhaps, from *Orond*; and a fmall river winds through its ftreets. The air of *Tauris* is cool, dry, and fo healthy, that it is faid to have taken its name from its quality of refifting any noxious infection; for *Tab* fignifies *a fever*, and *Riz* is the participle of *Rîkhten*, *to difperfe**. There was an ancient city, which ftood nearly in the fame place, and, is called Ταϐρὶς by *Ptolemy*. The moft illuftrious perfon born at *Tabriz*, was the poet *Hemâm*, who flourifhed in the thirteenth century, and was contemporary with *Sadi*. There is a very agreeable ftory told by M. *d'Herbelot* of thefe two poets, which, though foreign from the fubject of geography, deferves to be inferted. *Sâdi*, who fpent his youth in travelling, happened to meet *Hemâm* in a certain city, either in a bath or at a banquet: they converfed for a long time without knowing one another, and difcovered the places of their birth; fome time after, *Hemâm*, obferving that *Sadi* was almoft bald, a defect imputed to the air of *Shiraz*, fhowed him the bottom of a cup, which he held in his hand, and afked him *how it happened, that the heads*

* In *Perfian* تبريز

of the Shirazians were like that cup? Sadi, without hesitating, took the cup; and, presenting the hollow part of it to his companion, *tell me first,* said he, *how it happens that the heads of the Tabrizians are like this? Hemám,* who was very rich and well born, was surprised at so smart a reply from a dervise, for *Sadi* used to travel in that dress, and began to treat him with more respect: "*You come,* "said he, *from Shiraz: do you know Sadi?* "*has he composed any new piece of poetry?*" *Sadi* replied, that he knew him, and repeated some of his finest verses. The other was highly pleased with them, and asked him, *if the people of Shiraz set any value on the poems of Hemám;* he answered, that they were greatly admired, and repeated a couplet taken from them, which intimated, "*that there was* "*a veil between his beloved and him, but that it* "*was time to remove it, and have a full view of* "*her perfections.*" Upon this they made themselves known to each other, and cultivated the strictest friendship till their death.

The great cities of *Arran* and *Armenia* are, *GANGIA,* and *ERIVAN,* its Capital, a large but unpleasant town, without any fine edifice in it, or any other ornament than a number of gardens, and vineyards. Some Geographers, and among them the prince of *Hamah,*

place in *Armenia* the cities which we consider as belonging to *Georgia* or *Gurgistán*; these are SHAMCUR, and TEFLIS, a city not large, but tolerably elegant: it is washed on the eastern side by the river *Ker* or *Cyrus*, and defended on the other sides by strong and beautiful walls.

*SHIRVAN** and *DAGHESTAN*† or *The country of rocks*, are those provinces which *Milton* calls

———The *Hyrcanian* cliffs
Of *Caucasus*, and dark *Iberian* dales.

The first of them seems to be derived from *Shír*, a *lion*, and the second from *Dágh*, a *cliff*. *Daghestan*, the ancient *Albania*, which is inhabited by a bold and warlike race of banditti, called *Lekzies*, reaches along the *Caspian* to the borders of the *Russian* Empire: it has on the north the vast desert of *Capchác*, which has ever been the nursery of hardy and untamed warriours; and extends from the *Wolga* to the immense regions of north-eastern *Tartary* or *Siberia*. The cities of *Shirván* are, 1. *BAGU*, a port on the *Caspian* lake, whence it is called *the Sea of Bácu*: 2. *SHAMAKHI*, a city well known to the

* شیروان   † داغستان

Russians: and 3. *DERBEND* or the *barrier*, which stands at the foot of Mount *Caucasus* or *Keitáf*, and commands the *Caspian:* this place was called by the ancients *Caspiæ portæ*, by the Turks, *Demir Capi*, or, *the gate of iron*, and by the Arabs, *Bábelabwab* *, or the *important passage*. It was anciently considered as the boundary of the *Persian* Empire, and an old king of *Persia* built to the north of it a vast wall, like that of *China*, which has been repaired at different times, in order to prevent the incursions of the *Khozárs*, and other savage nations, who infested the rocks between the *Caspian* and *Euxine* seas. Some ruins of this mound are still to be seen, and the cement of it is as hard as marble. This city was once thought so considerable, that the governor of it had the privilege of giving audience in *a golden chair*, whence the territory around it was called *Serîreudhebab*, or, *the throne of gold* †.

DILEM and *GHILAN*, the country, perhaps, of the ancient *Cadusii* and *Gelæ*, are described together by the illustrious Geographer *Abu'l Fedá*, prince of *Hámah*, who reckons but seven towns in them, neither of

* Literally, *The gate of gates*.
† In *Arabick* سرير الذهب

which are at all remarkable: these provinces, according to him, contain two degrees from south to north, and about three from west to east: These two countries, joined to *TABERESTAN*, and *MAZENDERAN**, seem to form the great kingdom, called by the Ancients *Hyrcania* and *Margiana*. The capital of *Mazenderán* is, *ASTERABAD*; which stands in the territory of *Jorján*; and the chief city of *Tebereſtan* is, *AMOL*, the birth-place of *Ibn Joreir* or *Taberi*, an exact and agreeable Hiſtorian, whose work was publiſhed in *Arabick* at the beginning of the tenth century, and has ſince been tranſlated by eminent writers into *Perſian* and *Turkiſh*.

Khuárezm, or *KHAREZM* †, the country of the ancient *Choraſmii*, lies on each ſide of the *Oxus*, as far as the place where it formerly diſcharged itſelf into the *Caſpian*; ſo that it belongs partly to *Irán*, partly to *Turán*; it has great *Tartary* on the north and north-eaſt, *Khoraſán*, on the ſouth, and is bounded on the eaſt by the *Tranſoxan* provinces. The word *Kharezm* ſignifies in old Perſian *an eaſy conqueſt*, and took its name, we are told, from an expreſſion of *Cyrus*, who, having in this

* In *Perſian* تبرستان و مازندران

† خوارزم

country, defeated a numerous army of *Turanians*, with little loſs on his ſide, was heard to ſay, *Kharezmi búd*, or, *it was an eaſy victory*; a tradition, which ſeems to prove the antiquity of the *Perſian* language, for *Rezm*, in the modern dialect, ſignifies *a battle*, and *Búd, it was.* The *Kharezmians* have always been eſteemed lovers of muſick and poetry; ſome of their verſes are preſerved in *Arabick*, which are very ſprightly and elegant. They have not a very warm climate, for their rivers are generally frozen in winter. The principal cities of *Kharezm* are, 1. *CORCANGE*, whoſe inhabitants uſed to traffick in raw ſilk and ſaffron; it ſtands on the weſt of the *Oxus*, which in this place bends its courſe to the north. 2. *CATH*, once the capital of the province. 3. *HEZARESB*, famous for a caſtle almoſt impregnable. 4. *DARGAN*, the firſt city which you enter, if you come from *Merú* in *Khoraſán*. 5. *ZAMAKHSHAR*, renowned only for being the birth-place of a great ſcholar and able grammarian, commonly called *Zamakhſhari**, author of a moſt learned and entertaining work in ninety-nine chapters, which he choſe to entitle *Al*

* In Arabick الزمخشري

Rabî, or *The Vernal Recreation* *: to theſe cities *Abulfeda* adds FARABR, a ſmall town cloſe to the *Oxus*, near which the river is fordable.

BADAKHSHAN and *TOKHARESTAN* †, the countries of the ancient *Maſſagetæ*, lie towards the ſource of the *Gihún* or *Oxus*, and are ſeparated from *Turán* by the diſtrict of *Khotlán*, and the town of *Vakhſh*, which ſtands in a pleaſant and fruitful territory. There is a city alſo named *Badakhſhán*, near which are ſome mines, where the *balaſs* rubies are commonly found. We have a collection of poems by a native of this country, who is commonly called *Badakſhi*; one of his couplets is quoted by M. *d'Herbelot*, in which he compares the life of man to *an hour-glaſs, that is always alternately high and low* ‡. On the ſouth of *Badakhſhán* is the province and city of *CANDAHAR* §, ſituated in the

* In Arabick ربيع الابرار.

† بدخشان و طخارستان

‡ The *Perſian* couplet is

اين فلك همچو شيشهٔ ساعتيست .
ساعتي زير وساعتي زبريست

§ In *Perſian* قندهار.

mountains, which the Greeks called *Paropamisus.*

ALGEZIRAH, or the *Peninsula*, for so the *Arabians* call the province of *Mesopotamia*, lies, as its Greek name imports, between the two rivers *Tigris* and *Euphrates*, or, as the Easterns call them, *Degelah*, and *Forát*. This extensive country is divided into four *Diár*, or *cantons*, which took their names from as many *Arabian* tribes, who formerly settled in them; that of *Becr* is best known to our Geographers. The principal cities of *Mesopotamia* are, 1. *ROHA*, called by our writers *Edessa*, which was taken by the Crusaders, and afterwards recovered by the *Persians* from *Baldwin*, King of *Jerusalem*. 2. *HARRAN*, which the *Romans* called *Carrhæ*, where *Crassus* and his army were defeated. 3. *RACCA*, not *Aracta*, as it is written in the maps, the birth-place of the astronomer *Batáni*, a very accurate observer of the heavens. 4. *NASSIBIN*, the *Nisibe* of the Ancients, which has been a subject of perpetual contention between the *Persian* and *Roman* Emperors: and, 5. *MUSEL*, near which it is supposed, that *Niniveh* was anciently built; it was the native city of an excellent musician, thence named *Múseli*, who, by the power of his melody, is said to have reconciled the

Calif *Al Rashíd* to the fair *Maridah*, his miſtreſs, at whoſe behaviour he had taken ſome offence.

CHAP. II.

The Tartarian Kingdoms.

THE large and beautiful kingdom, which lies between the *Gihún* and *Sihún*, or the ancient *Oxus* and *Iäxartes*, is called by the Perſians *TURAN* *, by the Arabians, *Mawarannahar* † or, *The province beyond the river*, and by the Greeks *Sogdiana*, from the pleaſant valley of *Sogd*, which ſhall preſently be deſcribed: they might have called it *Meſopotamia*, if that name had not been before applied to another country. It has *Badakhſhan* on the eaſt, and on the north, the vaſt regions of *Turkeſtan* or *Scythia*, which reach to the confines of the *Ruſſian* and *Chineſe* Empires. The valley or plain of *SOGD* ‡, paſſes among the *Aſia-*

* توران . † In *Arabick* ما ورا النهر

‡ In *Perſian* سغد

ticks for one of the moſt delightful ſpots in the world; it is an hundred and twenty miles in length, and ſixty in breadth, and a large river, named *Caï*, rolls through it, which branches into a thouſand clear ſtreams, that water the gardens and cultivated lands, with which the whole plain is covered. In the midſt of this vale ſtands the city of *SAMARCAND*, which was very rich and flouriſhing in the fourteenth century: the territory is now poſſeſſed by the *Uzbeks*, a warlike nation, who took it from the deſcendants of *Tamerlane*. That Conqueror was born at *CASH*, a pleaſant city, about a day's journey from *Samarcand*. In ſhort, *Sogdiana* lies in the ſame climate with *Italy* and *Provence*, and has the advantage of a ſky perpetually clear, the cooleſt rivers, and the moſt excellent fruits. The other famous cities of *Transoxiana* are, 1. *BOKHARA*, through which the Ruſſian merchants uſed to paſs in their journeys to *China*; it was in this century the ſeat of a ſovereign prince, whom *Mirza Mahadi* calls king of *Bokhára*, by which he means the whole territory of *Sogdiana*. 2. *NAKHSHEB*, where a celebrated author was born, who wrote in Perſian a book called *The Tales of a Parrot*, not unlike the *Decamerone* of *Boccace*. 3. *ZAMIN*, where the

finest manna of all *Asia* is gathered. 4. *OSRUSNAH*, surrounded by a district, that has four hundred strong castles in it. 5. *FARGANA*, the birth-place of a great astronomer, usually called *Alfargáni*, who flourished in the ninth century. The mountains near *Fargána* abound in turkis-stones, as well as in rich mines of gold and silver.

The vast Empire, which lies beyond the *Iäxartes*, between the dominions of the Czar and the Emperor of *China*, is called by the *Asiaticks*, who speak correctly, *TURKESTAN* *, or, *The country of the Oriental Turks*, an ancient and martial people, who, under the names of *Getes*, *Moguls*, and *Tartars*, have, at different times, poured in great numbers into the more western and southern kingdoms. The principal cities of *Turkestán* are, 1. *BALASAGUN*, which was once its Capital. 2. *SHASH*, which gives its name to a river that flows from the *Sihún*; and joins another called *Faráb*. 3. *SHAHROKHIA*, built by *Tamerlane* upon the birth of his son, whom he called *Shahrokh*, or, *Check with the rook*, because he was playing at chess, and had just beaten his adversary by that stroke, when he received news of the prince's birth.

* تركستان

This city ſtands on the banks of the *Iäxartes*, over which there is a large and elegant bridge in this part. 4. *FARAB*, or *FARIAB*, otherwiſe called *Otrár*, the birth-place of two very learned men, the great philoſopher and muſician *Al Fariábi*, and an able grammarian, known to us by the name of *Al Joúheri*, or, *The Jeweller*, who compiled a voluminous dictionary of the *Arabick* language, entitled *Seháb*, in which the principal words are illuſtrated by choſen paſſages from the old *Arabian* poets *. There is nothing very remarkable in the other cities of *Turkeſtán*, as *Ilák*, *Toncát*, and the reſt: they ſtand between the ninety-ninth and hundred and firſt degrees of longitude, and are between forty-one and forty-three from the Equator. The province of *KHOTOLAN* deſerves, indeed, to be more particularly mentioned; it lies between *Tartary*, *Badakhſhan*, and the ter-

* This laborious ſcholar loſt his ſenſes through an exceſs of learning, and was killed by a fall in a mad attempt to fly with a pair of waxen wings. The title of his work *Sehab* صحاح ſignifies *purity*, and alſo *health*; which gave occaſion to a ridiculous miſtake of a *French* Orientaliſt, who tranſlated the life of *Tamerlane*, from the *Arabick*: the hiſtorian, ſpeaking of the death of a certain *Arab*, ſays, *he died like the author of Seháb*, that is, *by a fall from the top of his houſe*, which the Frenchman, not knowing the alluſion, tranſlates, *he died in perfect health*.

ritory of *Balkh*; its chief city, which has also a considerable district around it, is named *VAKHSH*; and the whole country is represented as fruitful, pleasant, watered by several rivulets, and even rich in golden ore, which the streams often bring down the mountains mingled with their sand.

At the extremity of *Turkestán*, are the countries of *KHATA* and *KHOTEN*, which border on *China*, and, in this century, were governed by an independent King, who sent an ambassador to *Nader Shah*. The city of *Khoten* has a large territory round it of the same name, which is famous for producing very fine musk, equal to that of *Tibet*. A *Persian* poet, quoted by *Golius* in one of his manuscripts *, alludes to the musk of this country in the following passage: 'When 'thy charming letter was brought to me, I 'said; "Is it the zephyr that breathes from "the gardens, or is the sky burning wood of "aloes on the censer of the sun? or is a caravan of musk coming from *Khoten* †?" To

* See the *Bibliothéque Orientale*, p. 999. where, by some accident, the original of the third verse is omitted.

† In *Persian*,

مكتوب جانفزاي تو آمد بسوي من
گفتم مگر صبا از چمن رسيد

underſtand theſe verſes, we muſt know, that the *Aſiaticks* have a cuſtom of perfuming their letters, which they tie up in little bags of ſattin or damaſk. The city of *CASHGAR* alſo, with its territory, belongs, according to ſome writers, to *Khatá*; as well as *KHANBALEK*, which the Eaſtern Geographers place actually in the *Chineſe* Empire; this is not the *Cambalu* of our travellers, which is properly called *Cabálig*, and ſtands forty-four degrees from the Line, and an hundred and three from the *Canaries*. *CARACUM* is likewiſe a city of *Khatá*, and is ſituated in a large plain *covered with black ſand*, from which it derives its name. All this extenſive Empire was conquered in the thirteenth century by *Tamugin* or *Genghiz*, who penetrated even into *China*, which his ſucceſſor *Octái* almoſt wholly ſubdued; and took the city of *Nâm Kím*, or *Nang King*, where the *Chineſe* prince *Altún* burned himſelf and all his family, that he might not fall into the hands of the *Moguls*.

یا آسمان بمجمر خرشید عود سوخت
یا کاروان مشک زراه ختن رسید

CHAP. III.

The Indian Empire.

THE celebrated Empire of *India* is called by the Persians *Hind,* or *HINDUSTAN**, *The Country of the Hindús:* it is bounded on the west and south by the Ocean, on the north by *Candahár* and *Turán*, on the east by *Chín* or *China*; for so the *Asiaticks* call the Peninsula beyond the *Ganges*, which comprises the kingdoms of *Tipra*, *Asám*, *Aracan*, and *Siam*. The country of *Hind* is divided into three parts; 1. *Guzerat*; or *DECAN*, including most of the southern provinces, and, among them, the city and territory of *SUMENAT*, where *Sadi*, as he tells us in his Bostán, had an adventure with the worshippers of an ivory image, whose artful contrivance he detected at the hazard of his life. 2. *MALABAR*, or, *The country of the Malais*, which includes what the *Arabians* call *Beladelfulful*, or, *The land of Pepper* †, and is terminated on the south by the cape of *Comron*, famous for pro-

* هندوستان

† In *Arabick* بلاد الفلفل

ducing the beſt aloe-wood, a favourite perfume of the *Aſiaticks:* to the ſouth-weſt of this promontory are the numerous iſlands, which we call *Maldives*, and the Arabs *Rabìhát*, and a little to the ſouth-eaſt, the famed *Serandib* or *Seilán*, which produces ſo many precious perfumes, jewels, and ſpices. M. *d'Herbelot* remarks, that the *Eaſtern* Geographers ſay nothing of the cinnamon, with which *Serandib* abounds, and, as they call that ſpice *the wood of China,* he imagines, with ſome appearance of probability, that it was tranſplanted to *Seilán* by the *Chineſe*, who, as it is currently reported, had once a great connection with the natives of that iſland. Farther eaſtward are the iſlands of *Samander*, or *Sumatra, Rámi*, or *Lameri*, which may, perhaps, be *Java,* though, by the accounts of it, one would take it for the ſame with *Samander*, and then *Albinoman* will be *Jáva, Jálús*, the *Moluccas*, and *Mehrage*, or *Soborma, Borneo*; to which iſle the Eaſterns ſeem to confine their knowledge of *Aſiatick* Geography*; for what they call the iſle of *Anam*, is no other than the ſouthern part of the peninſula, which the ancients named *The golden Cherſonneſe*; and

* They pretend, that a city called *Jamcút* is ſituated at the extremity of our Hemiſphere.

as to *Sinf*, *Sili*, and *Sindafúlat*, they are rather ports on the coaſt of *China* than iſlands. The city of *Khancú*, which the learned *African* Prince *Edriſſi* mentions, ſeems to be the *Cantón* of our merchants.

The third diviſion of *Hind* is called *MABER* * by the *Arabians*, and extends from the gulf of *Bengal* on both ſides of the *Ganges* as far northward as the ſtraits of *Kupele*; and here we may obſerve, that it is uſual with the *Aſiaticks* to give the ſame name to the countries, which lie on both ſides of any conſiderable river: thus the province of *Sind* is divided by the *Indus*, *Kharezm* by the *Oxus*, *Paleſtine* by the *Ardan* or *Jordan*, *Egypt* by the *Nile*, and this part of *India* by the *Ganges*. The ancient ſyſtem of government, which prevailed in this country, ſeems to have been perfectly feudal; all the territories were governed by *Rái's* or *Rájas*, who held their lands of a ſupreme lord called *Belhár*, the ſeat of whoſe reſidence was the city of *CANNOUGE*, now in ruins. There is a curious book at *Oxford*, which was preſented to the Univerſity by Mr. *Pope*, and contains the pictures of all the Kings who reigned in *India*, from the moſt early times to the age of *Timúr*, whoſe deſcendant *Báber* founded the mo-

* In *Arabick* [illegible] or *The paſſage*.

narchy of the *Moguls* at the opening of the ſixteenth century.

DEHLI, called alſo *Shahgehánabád*, was the Capital of a kingdom, which bore the ſame name, where a race of *Mahomedan* princes reigned before *Tamerlane*, who were lovers of poetry and eloquence, and liberal patrons of learned men: this City, as well as a great part of the *Indian* Empire, has been agreeably deſcribed by M. *Bernier*, who tells a pleaſing ſtory of two *Raja's*, named *Gemel* and *Polta*, who were beſieged in a caſtle by Sultan *Acbar*, where, fearing to be led in chains by an inſulting Conqueror, they made a deſperate ſally, in which they loſt their lives fighting boldly to the laſt moment: he adds, that *Acbar* ordered the ſtatues of theſe two illuſtrious brothers to be cut in marble upon two elephants, and placed over the gates of *Dehli*. To the north-weſt of this city ſtands *Lahawar* or *LAHOR*, the capital of *Penjáb*, or, *The five Rivers*, a province ſo called, becauſe the *Indus* is in that part divided into five large branches: it ſeems to have been the ancient kingdom of *Pór* or *Porus* *, which is almoſt the only *Aſiatick* word that the Greeks have

* In *Perſian* پور which ſignifies alſo in Indian *a manſion, an abode, a city*; hence *Bijapór*, بیجاپور uſually called *Viſapor*.

not corrupted. Our travellers mention a fine road of two hundred and fifty leagues, with rows of beautiful trees on each ſide, that reached from *Agra* to *Labór*; and it is obſervable that the *Perſians* call that city alſo *Ráhver* *, in alluſion, perhaps, to this road. We cannot forbear mentioning in this place the city of *BENARES* on the *Ganges*, famous for an academy or college of *Indian* prieſts, commonly called *Bramens*, who once poſſeſſed all the learning of *India*, and ſpoke the language, in which *Bidpai* wrote his excellent fables: there are ſome of this fraternity remaining, but their learning, it is probable, has not been preſerved among them in any great degree, and their ancient language begins, like the *Greek*, to be reſpected rather than known.

CHAP. IV.

The Turkiſh Empire.

THE *peninſula of ARABIA*, for ſo it is called by the eaſtern Geographers, has the gulf of *Perſia* on the north-eaſt, and the ſea of *Om-*

* In *Perſian* رهور literally, *having a road.*

mán on the ſouth, whence the province, that lies between them, took the name of *Bahrein*, or *The Two Seas*; it is bounded on the weſt by the *Bahar Al Yemen*, or *Red Sea*, which has alſo the name of *Colzom*, taken from a town of *Egypt*, now entirely ruined; on the north it has *Shám* or *Syria*. The triple diviſion of *Arabia* into *Yemen*, or the *Happy*, *Hejáz*, or the *Deſert*, and *Hajar*, or the *Stony*, is well known to every reader: yet it will not be uſeleſs to add a ſhort deſcription of thoſe three provinces.

*YEMEN**, a delightful country, which had its *Arabick* name from the advantages of its ſituation; is divided from *Hejáz* by high mountains and vaſt deſerts; it produces the fineſt incenſe, and other valuable perfumes: the ſweetneſs of its fruits, the refreſhing ſhade of its woods, and the coolneſs of its rivers, which flow perpetually down the mountains, make ample amends to its inhabitants for the heat of the climate, which muſt needs be very intenſe, as the city of *ADEN* is but eleven degrees from the Line. Its other principal cities are, 1. *SANAA*, which was the ſeat of the *Tobái's*, or ancient kings of *Yemen*. 2. *ZEBID*, nearly in the ſame la-

* يمن

titude, a commercial city, known to the merchants, who sail from *Ethiopia* or *India*. 3. *Máreb*, or *Saba*, the city of the *Arabian* Princess who visited *Solomon*, situated in a fertile territory called *HADHRAMUT*, the *Hydramyxene* of *Ptolemy*. We must not omit, that the entrance into the Red Sea is called by the Arabians *the gate of tears* *, because that part of the ocean is extremely dangerous.

HEJAZ, or the *Desert*, is principally celebrated for its two cities, *MECCA*, the birthplace of *Mahomed*, renowned over all Asia for its *Cáaba*, or *Square Temple*, which the old *Arabians* used to decorate with the most beautiful compositions of their poets, written in golden characters on the silky paper of *Egypt*; and *YATREB*, or *Téiba*, called also, by excellence, *ALMEDINA*, or *The City*, in which the Arabian lawgiver was buried.

The chief city of *HAJAR* is *YAMAMA*, which gives its name to the territory around it: this was the country of the ancient people called *Thamúd* †; who were extirpated, according to the traditions of *Arabia*, for refusing to break their idols at the command of the prophet *Sáleh*.

* In Arabick باب المندب *Bábelmandeb*.

† In Arabick ثمود.

*SHAM**, or *Syria*, has *Hajar* on the ſouth, and part of the lower *Aſia* on the north; its eaſtern and weſtern limits are the *Euphrates* and the *Mediterranean*. This country is ſo well known to our hiſtorians, ancient and modern, and to all our travellers and merchants, that very little needs be ſaid of it in this place; there is ſcarce a city in it, which has not had its particular hiſtory, written in ſeveral volumes by authors, who ſeemed to forget how ſmall a part of the globe they inhabited, compared with the vaſt Empires deſcribed in the preceding pages. The two principal cities of *Syria* are, 1. *DAMASHC*, or *Damaſcus*, near which is a valley or plain repreſented by the Arabians as a moſt charming ſpot, and *one of the four paradiſes of Aſia*. 2. *HOLAB*, or *Aleppo*, where the learned *Pocock* acquired ſo perfect a knowledge of the *Arabick* language. 3. *JERUSALEM*, or *Alcods*, *The Holy*, which is ſtill held ſacred by the Mahomedans, who, whatever may be ſaid to the contrary, are certainly *a ſect of Chriſtians*; if, indeed, they deſerve the name, while they follow the impious hereſy of *Arius*.

RUM†, or the *Roman* provinces, which are

* شام † روم

alſo called *Anatolia*, have the Empire of *Iran* on the eaſt, and are bounded on the other ſides by the *Black Sea*, the *Archipelago*, and the *Mediterranean*; this is the country ſo juſtly famed for producing many of the great poets and fine writers of the ancient world, ſo that, whatever may be ſaid of the *Perſian* and *Arabian* compoſitions by thoſe who are unable to read them, it cannot be denied even by *them*, that *Aſia* has given birth to men of the brighteſt parts, and the moſt exalted genius. The *Thracian Boſphorus*, ſo frequently mentioned in the fictions of the old poets, ſeparates this part of *Aſia* from the city of *CONSTANTINOPLE*, which was made the ſeat of the *Turkiſh* Sultans in that memorable period, when *learning revived* in Italy, and *the art of printing*, which was then invented, ſerved to promote and to fix it; when our apartments were firſt adorned with *the vaſes of China and the ſilks of India*; when *a new world was diſcovered* and ſubdued; when the light of reaſon and liberty was ſpread over part of *Chriſtendom*, and delivered it from the worſt of oppreſſion, *the tyranny of ſuperſtition and impoſture*.

THE

INTRODUCTION.

PART II.

A

SHORT HISTORY

OF

PERSIA.

——— Here thou beholdst
Assyria, and her Empire's ancient bounds,
Araxes, and the *Caspian* lake; thence on
As far as *Indus* east, *Euphrates* west,
And oft beyond——For now the *Parthian* king
In *Ctesiphon* hath gathered all his host
Against the *Scythian*, whose incursions wild
Have wasted *Sogdiana*.

MILTON.

A

SHORT HISTORY

OF

PERSIA.

CHAP. I

The Pishdadian Family.

CAIUMARAS *, whom some have supposed to be *the King of Elam* mentioned in the Scripture, founded the Persian Empire, and fixed the seat of it in the province of *Azarbigian*. He was opposed in his noble enterprises by the inhabitants of the mountains and forests, who, like the wild *Tartars* and *Arabs*, dwelled in tents or caverns, and led a rambling life among rocks and in deserts. The rude appearance of these Savages, compared with the more polished manners of those, who first began to be civilized, gave rise to *the fiction of Dæmons and Giants* among the *Persians*, who call them *Dives* † and represent them as declared enemies to Man. Before

* كيومرث † ديو

B. C. 865. *HUSHENG* *, Grandſon of *Caiumaras*, was, probably, contemporary with *Minos*, and, like him, was eminent for his Juſtice and excellent Laws, which gained him the ſurname of *Piſhdád* †, or *The Legiſlator*, whence the firſt race of *Perſian* Kings took the name of *Piſhdadians.* He taught Agriculture to his ſubjects, and made great improvements in the art; he adviſed them to water their fields with artificial canals, a cuſtom ſtill frequent in *Perſia*, where the ſoil is uncommonly dry. He alſo diſcovered mines of iron in his kingdom, which metal he wrought into weapons, and tools for huſbandry. He was the firſt, who bred dogs and leopards for hunting, and introduced the faſhion of wearing the furs of wild beaſts in winter. He is alſo ſaid to have built the city of *Shuſter* or *Suſa*, to have extended the bounds of his Empire, and to have penetrated as far as the coaſt of the *Indian* Sea.

B. C. 835. *TAHMURAS* ‡ ſucceeded his father *Huſheng*; he built ſeveral cities in the two provinces of *Irak*, and among them *Babel* or Babylon, and *Niniveh*, near the ruins of which the cities of *Bagdád* and *Muſel* are now ſuppoſed to ſtand. He aſſigned the government

* هوشنگ † پیشداد ‡ طهمورث

of these cities, with large territories annexed B. C. 835.
to them, to his most illustrious Ministers, who are known to us by the names of *Assyrian* and *Babylonian* Monarchs, though, most probably, they payed homage to the sovereign lords of Iran.

This prince encouraged arts and manufactures, and particularly *the planting of rice, and the breeding of silk-worms*; he first used a complete suit of armour, and civilized many barbarous nations, whence he was called *Dívbend* *, or, *The Tamer of Giants*.

GEMSHI'D † finished the City of *Istakhar*, B. C. 800.
or, as the *Greeks* called it, *Persepolis*, which his uncle *Talimuras* had begun, and the ruins of which are still shown, by the name of *Chehlminár* ‡, or, *The Forty Pillars*. He introduced the use of the Solar Year among the *Persians*, and ordered the first day of it, called *Nurúz* §, when the Sun enters the Ram, to be solemnized by a splendid festival. This gave a beginning to Astronomy among his subjects, and at the same time, perhaps, to the idolatrous respect, which the common people afterwards showed to the Sun. *Gemshid*, or *Gem*, for he is known by both names, was a

* دیوبند † جمشید
‡ چهل منار § نوروز

B. C. 800. wiſe and magnificent prince: he was the firſt, who inſtituted publick baths, and encouraged his ſubjects to dive for pearls in the *Green Sea*, or *Perſian Gulf*; he invented tents and pavilions, and diſcovered the uſe of lime in building: he built a ſtrong bridge over the *Tigris*, which, according to the *Aſiatick* writers, was demoliſhed by the *Greeks*. Yet this illuſtrious monarch was unfortunate in war: he was driven from his throne by *Zohác*, a native of *Arabia*, and ſpent the remainder of his life in travel. The Queen, his wife, ſaved her ſon *Feridun* from the uſurper, and educated him in a diſtant retreat. The Perſians ſay, that *muſical inſtruments* were invented in the reign of *Gemſhid*; and they add, that *Pythagoras* and *Thales* were his Contemporaries.

B. C. 780. *ZOHAC* *, the Uſurper, was a deteſtable Tyrant: his cruelty forced the Perſians to revolt, and a General, named *Gáo*, having defeated him, drew the young *Feridún* from his retirement, and placed him upon the throne.

B. C. 750. *FERIDUN* † is conſidered by the Perſians as a model of every virtue: he gave the province of *Irak* or *Parthia* to his Deliverer *Gáó*, as a principality for life; and having ſent for

* ضحاك   † فريدون

the ſtandard, which that officer uſed in his battle againſt *Zohác*, he adorned it with precious ſtones, and preſerved it in his treaſury *. B. C. 750.

Feridun, wiſhing to ſpend the laſt years of his life in a ſtudious retirement, divided his vaſt dominions between his three ſons: he allotted *Syria* and the weſtern provinces to *Salm*, who was, perhaps, the *Salmanaſſer* of the *Jews*; he gave the country beyond the *Oxus* to *Túr*, whence the *Tranſoxan* Regions were called *Túrán*, and aſſigned the kingdom of *Khoraſan* and all the heart of his Empire to *Irage*, his youngeſt ſon, whoſe ſhare took the name of *Irán*, which it ſtill retains. The two elder brothers, thinking this diviſion partial, made war againſt *Irage*, and ſlew him in a cruel manner; they would even have dethroned *Feridun*, had not *Manucheher*, ſon of *Irage*, a youth of great hopes, led a powerful army againſt them, and avenged the death of his father. This diviſion of the Perſian empire into *Iran* and *Turan* has been a ſource of perpetual diſſenſions between the Perſians

* This Standard, which bore for many ages the name of *Gaváni*, كاوانى is ſaid to have been brought into the field by the laſt King of the *Saſſanian* race, when his army engaged the *Arabs* at *Cadeſſia*, in the year 636 of our æra; but it was taken by *Saad*, *Omar*'s general, who diſtributed the jewels, which adorned it, among his officers.

B. C. 750. and Tartars, as the latter have taken every opportunity of passing the Oxus, and laying waste the districts of *Khorasan*; they have even pushed their conquests so far, as to overturn the power of the *Califs*, and afterwards to raise a mighty Empire on the banks of the *Ganges*.

B. C. 720. *MANUCHEHER* * made great improvements in the government of *Persia*, and was the first who began to fortify his cities with ramparts and ditches. He was fond of improving gardens, and of cultivating curious plants. He was not fortunate in war, though his General and Vizir, the son of *Neriman*, was the bravest hero of his age. In his reign the celebrated *Rostam* is said to have been born of *Rudába*, an Indian princess, by Zálzer or *The golden-haired*, a youth of exquisite beauty and eminent virtues: but, as *Rostam* was, certainly, a Commander under Cyrus, he must, if we place him under *Manucheher*, have lived above an hundred and fifty years; which is scarce credible, though such a fiction may be allowed in the poems of *Ferdusi*.

B. C. 695. *NUZAR* †, son of *Manucheher*, succeeded to the diadem, but not to the glory, of his father. While his court was torn in pieces

* منوچهر

† نوذر

by a number of factions, *Afrásiáb*, King of *Tûrán*, a lineal descendant from *Tûr*, son of *Ferídûn*, passed the *Oxus* with a formidable army, and, having defeated the *Persian* Monarch, slew him with his own hand. This Invader reigned twelve years in *Persia*, but was forced by *Zalzer*, or *The Prince with golden Hair*, to repass the *Oxus*, and return to his own dominions. It is more than probable, that *Afrasiáb* was a common name for the Kings of *Asiatick Tartary*, since the grandfather of *Cyrus*, whom we commonly call *Astyages*, bore the same name, and we cannot suppose Him to have been the first invader of *Persia* *. B. C. 695.

It was not long before the *Turanians* invaded *Iran* a second time, and, by forcing the great commanders of *Persia* to defend their own Principalities, reduced the power of the *Persian* Kings to a shadow. *Afrasiab*, either the monarch above-mentioned, or another of his name, is reckoned the ninth king of *Persia*. B. C. 667.

ZAV † was a prince of the royal line, and was placed on the throne by *Zalzer*, but en- B. C. 639.

* The family of *Othmân*, who now reign at *Constantinople*, are willing to be reputed descendants from this King of *Turan*, and are flattered with the Epithet of *Afrasiáb Jáh*, or افراسياب جاه *Powerful as Afrasiáb*.

† زو

B. C. 639. joyed only *the title of King*, as the *Turanians* had overrun great part of his Empire, and kept him in continual alarm. These are the *Scythians* of our Ancient Histories, who are said about this time to have invaded the kingdom of the *Medes*; but our best historians are apt to confound them with *the Scythians of the North*.

B. C. 633. *GERSHASP* *, son of *Zaw*, or *KISHTASP*, as some writers call him, reigned but a few years, if it could be called reigning, to have the *name* of *King*, and to be more helpless than his subjects: he was the last prince of the *Pishdadians*. During the reign of these monarchs in *Persia*, if we believe our Chronologers, *Dido* built *Carthage*, *Homer* wrote his Poems, which were afterwards brought into *Greece* by *Lycurgus*; the *Pyramids* of *Egypt* were raised by *Cheops*, *Cephren*, and *Nitocris*; the *Assyrians* founded a powerful Dynasty; Athens was first governed by *Archons*; and *Sabaco*, whom the *Persians* call Cús Pilderd †, or *with the Teeth of an Elephant*, because he first made use of that beast in his wars, became famous in *Ethiopia*, and spread his arms over all *Africa*. This warriour was contemporary with *Feridún*,

* گرشاسب † كوس پيلدندن

who reigned, as we have seen, seven hundred B. C. 633.
and fifty years before Christ, at which time, says *Newton*, *Sabaco* the Ethiopian invaded Egypt. *Rome*, the rival of *Carthage* and *Athens*, was built in the reign of *Gershásp*.

CHAP. II.

The Caianian Family.

WHILE Zalzer, the most powerful prince of B. C. 610.
Persia, was encamped in his province of *Seistán*, the Drangiana of the Greeks, *Afrasiab*, who had subdued all *Media*, considered himself as Sovereign of the Empire. By this time, another son of *Zav*, named *Cobád*, began to distinguish himself in his engagements against the *Turanians*, and, being assisted by *Zalzer*, whose son *Rostam* was very young at this time, he was enabled to drive the invaders from *Iran*, and to place himself upon the throne of his ancestors. *Æschylus*, who flourished but an hundred years after this event, rightly attributes the recovery of

B. C. 610. the Empire to this prince, whom he calls *a Mede, in his Tragedy of the Persians*: "The "first Leader of the army, says he, was a "*Mede*; the next, his son, completed (or "rather promoted) this work, for wisdom "guided his mind: the third was *Cyrus*, a "fortunate Man *." It is evident that these three kings are *Cai Cobád* †, *Cai Caüs*, and *Cai Cosru* or *Khosru*; whom the Greeks call *Cyaxeres*, *Darius* the *Mede*, and *Cyrus*. The first syllable of *Cyaxeres* is apparently the *Cai* of the *Persians*, which signifies *a Great King*, and was prefixed to the names of those three princes, whence the whole race were named *Caianians*. The Ancients tell us, that *Cyaxeres* slew the *Scythian* Chiefs at a feast, to which he had invited them; but the *Easterns* are silent on this head, and it seems more probable, that the *Tartars* were compelled by force to repass the *Oxus*; our authors make them retire beyond *Cholcos* and *Iberia*, confounding, as usual, the *Oriental* with the *Northern* Scythians. *Cai Cobád* made several wise regulations in his kingdom, and ordered

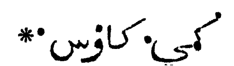
* Μῆδος γὰρ ἦν ὁ πρῶτος ἡγεμὼν στρατοῦ,
Ἄλλος δ' ἐκείνου παῖς τόδ' ἔργον ἤνυσε,
Φρένες γὰρ αὐτοῦ θυμὸν οἰακοστρόφουν.
Τρίτος δ' ἀπ' αὐτοῦ Κυρος, εὐδαίμων ἀνήρ.

Æschyl. Pers.

† كي قباد.

the publick roads to be divided into *parsangs* B. C. 610.
or spaces of about four miles.

CAI CAUS * is called by our writers B. C. 600.
Darius the Mede, and it may here be observed, that *Dára*, or *the Sovereign*, was rather an Epithet than a proper name of the *Persian* Kings; so that the *Daricks*, or pieces of money, which were known at *Athens*, might have been coined by any *Persian* Monarch, and have born that name without the least impropriety. We must also remember, that the *Asiatick* Princes *had several different names or titles*, which circumstance has been the source of great confusion in our histories of the East. The *Persian* writers mention nothing of the *Lydian* war; they only say, that *Cai Caüs carried his arms into the Lower Asia, and was very successful in his enterprise.* The *Turanians*, led by another *Afrasiab*, invaded *Persia* a third time, and layed waste the province of Media. *Siavesh*, son of Cai Caüs, being unjustly accused by *Sudába*, his father's concubine, of an attempt to violate her, went over to *Afrasiab*, who received him with open arms, and gave him his daughter in marriage. This Princess was called *Firenkis* by the *Persians*, and *Mandane*, by



B. C. 600. the *Greeks*, who had a ſingular fondneſs for ſoft and melodious names, and neglected truth itſelf for a pleaſing ſound. A few months after her nuptials, *Siaveſh*, who deſerved a longer life, was killed by a brother of *Afraſiab*, and the Princeſs, of whom *Khoſru* was ſoon after born, was obliged to fly with her infant. The young *Khoſru* was, ſome years after, ſeen by a Perſian General, who gueſſed by his features that he was the ſon of *Siaveſh*, and, his conjecture being confirmed by the Princeſs his mother, he brought them both into *Perſia*, where *Cai Cáüs* embraced his grandſon with the higheſt joy imaginable, and, after a ſhort interval, reſigned his throne to him.

B. C. 568. *CAI KHOSRU**, or *CYRUS*, whom the Perſians conſider almoſt as a Demi-god, determined to avenge the death of his father, and to deliver his kingdom from the tyranny of *Afraſiab*. He, therefore, aſſembled all his forces and gave battle to the Uſurper, who, on the other ſide, was ſupported by the Kings of *Khatai* and *India*: but the valour of *Cyrus*, and of his General *Roſtam*, prevailed againſt the united powers of ſo many Sovereigns, and Afraſiab loſt his life in the mountains of

* كي خسرو or كيخسرو

Media. This War is celebrated in a noble Poem, by the illustrious *Ferdusi*, who may well be called the *Homer* of *Persia.* Whatever our Chronologers say, it is not easy to conceive, that the *Jews* were delivered by *this* Cyrus: the name *Coresh*, used by *Isaiah*, has no affinity with the Persian word *Khosru*, and we cannot suppose any corruption in the sacred Text; whereas all the Persian writers agree that a prince, named *Coresh*, who was sent by *Bahaman*, son of *Asfendiar*, to govern Babylon in the room of *Baltazar*, actually protected the captive *Jews*, and permitted them to rebuild their Temple. Our historians, perhaps, deceived by the name *Cyrus*, which the Greeks gave both to *Khosru* and to *Coresh*, have fixed *the return of the Jews* much earlier than the truth. B. C. 568.

LOHORASP * was placed on the throne before the death of *Cyrus*, who lived some years after his resignation. One would think at first, that he was the *Cambyses* of the *Greeks*; but nothing can be more different than the characters of *Cambyses* and of *Lohorasp*; the first being described as a cruel tyrant, the second as a virtuous and amiable Prince. He had a General named *Guderz* †, who, accord- B. C. 530

* لهراسب

† كودرز

B. C. 568. ing to the Oriental writers, pushed his conquests very far into the west: this conqueror is supposed by *Mirkhond* and others to be *Nebuchadnezzar*, who, we know, invaded Syria and Judea; but he seems to have been the Prince, whom the Greeks called *Xerxes*, and who might, perhaps, have had the title of *King* after his victories; for it must be remembered that a word, which signified *King*, was applied by the Persians to every Governor of a province, and the lofty title, *King of Kings*, which their monarchs afterwards assumed, was no more than *Ruler of Rulers*, or, *Chief of several Chiefs*. It is certain, that the Persians have no monarch named *Xerxes*, or even *Shirshah*, from which the *Greek* name is said to be derived; and, though we can hardly suppose the word to be corrupted from *Guderz*, yet, when we reflect that the more *modern Greeks* have made *Varanes*, of *Beharam*, we cannot wonder at the corruptions of the Ancients. Our Chronologers place the reign of *Xerxes* after *Darius Hystaspes*, and he might, perhaps, have outlived both *Lohorasp* and his successor.

B. C. 500. *KISHTASP* *, whom the Greeks call *Darius*, the son of *Hystaspes*, transferred the

* كشتاسب

seat of Empire from Balkh in *Khorasan* to *Istakhar*, for which reason he was better known to the *Europeans* than *Lohorasp*, who led a retired life in the most Eastern province of his kingdom. In his reign *Zerdúsht* or *Zeratúsht*, whom we know by the name of *Zoroaster*, published his moral work called *Zend*, or *The book of life*, which was followed by his *Pazend*, or a further *Confirmation of his Doctrine*, as the * word seems to imply: both these tracts were afterwards explained in a commentary entitled *Vasta* or *Avasta*; they inculcated the doctrine of *two Principles*, and recommended the worship of the good principle under the allegory of *Light*, which they opposed to the bad, whose Emblem was *Darkness*. The King was much inclined to this doctrine, and raised a number of † temples to *the Sun, the fountain of Light*; which the people, as usual, conceiving in a gross and literal sense, began to adore the Effect instead of the Cause, and the figure instead of the archetype: the priests took the hint, and *the Sun* or *Mihra*, became really to them, as our Alchymists absurdly consider it, *a powerful Elixir, which transformed their base* B. C. 500.

* In Persian زند *Zend* and پازند *Pazend*.

† In Persian *a temple of fire* was called آتشخانه or آتشکده

B. C. 500. *metals into gold.* The chief of *Zeratúsht*'s Scholars was *Jamásp* *, who publiſhed a ſtrange work upon Aſtrology. Not many years before this ſingular man, *Confucius*, or *Cûmfuçu*, as the Miſſionaries write his true name, reformed and poliſhed the people of *China*; and *Solon*, his contemporary, a ſublime Poet, as well as a perfect Stateſman, made admirable laws for the *Athenians*; ſo that this period was *the age of Philoſophers and Law-givers.*

B. C. 464. *ARDESHIR* †, or *BAHAMAN*, ſurnamed *Dirazdeſt* ‡, or, *The Long-handed*, is, no doubt, the *Artaxerxes* of the *Greeks*, who called him *Macrokheir*, a name literally tranſlated from the *Perſian*, and implying only a very extenſive power. We may ſafely place *the building of the ſecond temple* under the reign of this prince; ſince, for the reaſons before alledged, which appear very deciſive, and are confirmed by the teſtimony of the *Perſian* Hiſtorians, we cannot aſcribe the delivery of the *Jews* to the firſt *Cyrus*. The Eaſterns aſſure us, that *Ardeſhir* ſent a prince, named *Coreſh*, deſcended from *Lohoraſp*, to puniſh *Baltazar*, ſon of *Bakhtnaſſar*, who was grown

* In Perſian جاماسب

† اردشير *Ardſhir* ſignifies in Perſian *a ſtrong lion.*

‡ درازدست

very insolent in his government of *Babylon*; B. C. 464.
that *Coresh* conquered *Baltazar*, and was raised by the King to the supreme command of that City, where he protected and encouraged the captive *Jews*. The *Persians* could have no inducement to invent this tale, and as it was recorded in the oldest Annals of the kingdom, we cannot help giving some credit to it. They tell us also, that *Bakhtnassar* signified, in old Chaldean, *The Servant of Nassar*, an idol of the *Babylonians*; but it seems a better opinion, that the true word was *Nebohadonassar*, derived from *Nebo*, *Hadon*, and *Assur*, which, we know, were names of three Assyrian deities *.

HOMAI †, a name which signifies *The* B. C. 440.
Bird of Paradise, was the daughter of *Ardeshir*, and sat on the throne during the infancy of her son *Darab*. She raised a sumptuous palace in the city of *Istakhár*, some pillars of which remain to this day; she built also a city called *Semrem*, whence the learned M. *d'Herbelot* supposes her to be *Semiramis*; but

* *Rostam*, the son of *Zalzer*, is said to have been killed by a stratagem of *Ardeshir*, and, by that account, he must have lived at least an hundred years. *Hippocrates* and *Democritus*, both according to the Eastern traditions and our own histories, flourished in the reign of this Monarch.

† هماي

B. C. 440. our Chronologers place the reign of that Princeſs three hundred years earlier.

B. C. 424. *DARAB*, or *DARA* *, whom the *Greeks* call *The Baſtard*, ſucceeded to *Homâï*. Here the *Perſian* hiſtories begin to be full of abſurd fables, for we may ſuppoſe that the Records of theſe times were loſt or neglected during the *Grecian* Wars. The Eaſtern writers tell a ſtory of *Darab*, which has quite the air of a romance; "that he was expoſed by his "mother, like the *Hebrew* Lawgiver, on a "river, which by its rapid current carried "him to the habitation of a dyer, who knew "him to be a child of high birth by the "trinkets, which adorned his cradle; that he "was educated by this honeſt man, who ſent "him to the wars, where he diſtinguiſhed "himſelf in fighting againſt the *Greeks*; that, "being introduced to the queen as a brave "youth, ſhe knew him by the jewels which "he wore, and which his reputed father had "reſtored to him." So far we may indulge theſe writers in the liberty of embelliſhing their Chronicles with lively tales; but we cannot ſo eaſily excuſe them, when they make *Alexander* the ſon of *Darab*, and tell us of a daughter of *Philip*, whom the king of

* داراب or دارا

Persia married, but sent back to *Macedon* B. C. 424.
after his nuptials, because he found her less agreeable than he supposed her to be. These are stories, which would be unworthy of *The Thousand and One Days.*

There seems in this place to be a chasm of B. C. 400.
many years in the annals of the *Persians*; for they say nothing of *Ardeshir*, son of *Dara*, by * *Parizádeh*, or *Parysatis*, whose brother *Cyrus* led the *Greeks* to *Babylon* in that memorable expedition which *Xenophon* so elegantly relates; nor of the third *Ardeshir*, whom our historians call *Ochus*, nor of *Arogus*, whose true name it has not been in my power to discover. Now if we suppose, as we reasonably may, that these three Kings reigned about twenty-one years each, we shall bring the reign of *Dara* the Younger to the year 337 before Christ, which will agree tolerably well with the Chronologers both of *Asia* and *Europe*.

DARA the Younger is better known *to* B. C. 337.
us, than *to the natives of Persia*; we may, however, be deceived in his character, for we represent him as a mild and benevolent prince, while they assert that he was severe, cruel, implacable. The *Persians* cannot comprehend

* In *Persian* پریزاده born of an Angel, or *Fairy*.

B. C. 337. the motives that induced *Alexander*, to invade the dominions of *Dara*; and they aſſign a number of ridiculous reaſons for it; which are too abſurd to be related: in many points, however, they agree with our hiſtorians. The ſucceſs of *Alaxander*, and the battle of *Arbel* *, or *Arbela*, are too well known to need any further deſcription. *Dara* was aſſaſſinated about *three hundred and thirty years* before our epoch, and the Monarchy of the *Caianians* was transferred to the *Greeks*. While this family were on the throne of *Perſia*, the light of reaſon, and that of liberty, which ever attends it, were ſpread over the other parts of the world. *Harmodius* and *Ariſtogiton* ſlew the Tyrant of *Athens*, and the Lyrick Poets vied with each other in ſinging their praiſes; while old *Brutus*, nearly at the ſame time, incited the *Romans* to expel their oppreſſors, whoſe vices made the very name of *King* deteſtable; and, during the twenty-ſeven years of the *Peloponneſian* war, *Athens* *gave birth*, as *Aſcham* was fond of obſerving, *to more able Commanders, Orators, Poets, Hiſtorians, and Philoſophers, than the whole earth beſides could ever produce.*

How long the *Greeks* were able to hold

* In *Perſian* اربيل Lat. 35° Long. 77° 20′.

the *Persian* Empire in their own hands, or B.C. 337.
whether they ever intended to exclude the princes of *Persia* from all share in the government, are points not easy to be settled with any certainty; but, if we suppose that *the fifteen kings of the Ashcanians*, who reigned before the birth of *Christ*, sat on the throne twenty years each one with another, we shall place the rise of that family three hundred years before our epoch; which calculation will not seem much amiss, if we believe, what the *Persians* assure us, that the successors of *Alexander* reserved for themselves only *Irak* or *Parthia* and *Persia*, properly so called, but *resigned the more Eastern provinces to the princes of the royal family*; while the descendants of *Seleucus* reigned in *Syria*. The founder of this race was * *Ashac*, or *Arshac*, whom the *Greeks* call *Arsaces*: his successors, who were styled *Kings of Parthia* by our Historians, reigned till about two hundred years after *Christ*, and are famous for nothing but *their Wars against the Romans*, in which they were always valiant, and often successful. The last Prince of the *Ashcanians*, or *Parthians*, was *Ardaván* †, known to us by the name of *Artabanus*, against whom *Ardeshir*



* اشك
† اردوان

B. C. 337. revolted, and transferred the empire to the *Saſſanians.*

CHAP. III.

The Saſſanian Family.

A. D. 202. *ARDESHIR BABEGAN**, whom our writers call *Artaxares,* was the ſon of *Saſſan,* a man originally in a low ſtation of life, but deſcended from a ſon of *Ardeſhir the Long-handed,* who was diſinherited in favour of *Homáï.* He was ſurnamed *Babegán* from *Babeg,* his grandfather, who was a *Perſian* prince of eminent rank, and was ſo pleaſed with the amiable qualities of *Saſſan,* his ſhepherd, that he gave him his daughter in marriage. *Ardeſhir* was bold and warlike, yet a wiſe and learned prince, and is ſaid to have compoſed two excellent books, the firſt, a *Cárnáma*†; or *a Commentary of his life and actions*; the ſecond, a moral work, of which *Nuſhirván the Great,* ſome ages after, publiſhed a ſecond edition. Theſe were employ-

* اردشیر بابکان

† In *Perſian* کارنامه

ments truly worthy of great Princes; but the A. D. 202. Kings of *Europe* have not written many *Cárnámä's*, nor given many *leſſons of morality*.

SHAPOR *, ſon of *Ardeſhir*, whom we A. D. 242. call *Saporas*, built many cities in *Perſia*, and rebuilt that of *Niſhápúr* †, which the *Macedonians* had deſtroyed. The name of this city is compounded of *Shapór* added to *Ní* or *Néi*, *a reed*, becauſe its ruins were overgrown with reeds, when *Shapór* firſt ſaw it. This Prince was very ſucceſsful in his wars againſt the *Roman* Emperors: he reduced all *Syria* and *Cilicia*, and took *Valerian* priſoner, but was checked in his career by the more fortunate arms of *Odenatus*. In his reign *Máni* ‡, a Painter, having learned by the converſation of ſome Chriſtians, *that the Redeemer had promiſed to ſend a Comforter after him*, formed the wild deſign of paſſing for the *Paraclete*; and, as no opinions are ſo abſurd, which many will not embrace, he ſoon drew together a multitude of proſelytes. *Shapór* was enraged at this impoſture, and wiſhed to puniſh the author of it; but *Máni* found means to eſcape, and fled into *Eaſtern Tar-*

* شاپور † نیشاپور

‡ In *Perſian* مانی

A. D. 242. *tary*, as far as the borders of *China*, having firſt told his followers, that he was going to heaven, and promiſed to meet them in a certain grot, at the end of the year. In his retreat he amuſed himſelf with painting a number of ſtrange figures and views, which, at the year's end, he ſhewed to his diſciples, as a work given to him by angels: he was a very ingenious artiſt, and had a lively fancy, ſo that his pictures, which were finely coloured, eaſily perſuaded the credulous multitude, in the infancy of the art in *Aſia*, that they were really divine; they were bound together, in a book called *Erténg* *, which is often alluded to by the *Perſian* poets, one of whom, addreſſing himſelf to a great Painter, ſays, *The point of thy pencil draws a line over the leaves of Erteng*, that is, *effaces them* †. *Máni*, by a whimſical mixture, blended in his doctrine the Metempſychoſis of *Brahma* and *Viſhnú* ‡, and the *two Principles* of *Zeratúſht*, together with ſeveral tenets of the *Alcoran*, and even of the *Goſpel*; yet this motley re-

* In *Perſian* ارتنگ or ارژنگ

† In *Perſian* زنوك كلك تو دو خط صحيفهٔ
Kemál Iſfabáni. ارژنگ

‡ برهمه and بشنو

ligion, ridiculous as it may ſeem, was followed even by Biſhops and Patriarchs. Our writers call the profeſſors of this ſect *Manicheans*, but they ſhould, by analogy, be called *Manians*. The impoſtor was put to death in the reign of *Baharam*, grandſon of *Shapór*: had he been, like *Mahomed*, a ſucceſsful Warrior, inſtead of an obſcure Artiſt, his religion would, perhaps, have been ſpread over all *Aſia*; for it was the miraculous privilege of *the true faith* alone, to make its way, in defiance of perſecution, by the force of its indiſputable Truth, and the ſanctity of its precepts. A. D. 242.

HORMOZD *, or *Hormizdas*, as our hiſtorians call him, had the advantage of a graceful perſon, and an agreeable air; but he was neither active nor warlike. He was much addicted to ſtudy, and ſtrongly inclined to favour *Mani*, whom his ſon, as it was ſaid above, afterwards deſtroyed. A. D. 272.

BAHARAM †, ſon of *Hormuz*, after the death of *Mani*, led a peaceful and ſtudious life. He was ſurnamed *The Beneficent*, and uſed to ſay, that *Good-nature and Benevolence could not be defined ſeparately, becauſe they were the aggregate of all Virtues*. His adopt- A. D. 274.

* هرمزد

† بهرام

A. D. 274. ed ſon, who ſucceeded him, paid little regard to this maxim, and his violence procured him the name of *Khálef*, or, *The Unjuſt* *; but it is ſaid that he changed his temper and conduct upon the remonſtrances of his nobles.

There was nothing memorable in the reign of his ſucceſſor *Narſi* †, whom we call *Narſes*: *Hormozd* II, his ſon, was a juſt and magnificent prince; he raiſed *a Court of Judicature* in his metropolis, in which he ſometimes preſided in perſon; and he built, it is thought, the city of *Hormuz* in *Carmania*, the name of which was afterwards given to the Iſland in the *Perſian* Gulf, which our travellers call *Ormus*.

A. D. 349. *SHAPOR*, whom the *Arabians* name *DHU LACTAF* ‡, or, *The Round-Shouldered*, was taken priſoner by the *Greek* Emperor, and, during his captivity, many of his fineſt provinces were laid waſte; but having recovered his liberty by the help of the Emperor's miſtreſs, he returned to *Azarbigian*, where he made himſelf known to his people, and ſoon after totally defeated the *Greeks*: in memory of this action he built the city of *Cazvin* §, which, for its ſingular beauty, was

* خالف. † نرسي

‡ In *Arabick* ذو الاكتاف § قزوين

also named *Gemalabád**. His grandson *Baharam* had but a short reign, which was disturbed by frequent rebellions. It was usual for the *Persian* Kings to give their sons some considerable government with the title of *Sháh*; that of *Carmania* was allotted to *Bahárám*, who assumed, in consequence of it, the surname of *Kermanshâh* †, which our writers have corrupted into *Carmasat*. A. D. 389.

The reign of his son *Yézdegerd* had nothing in it, that deserves to be related.

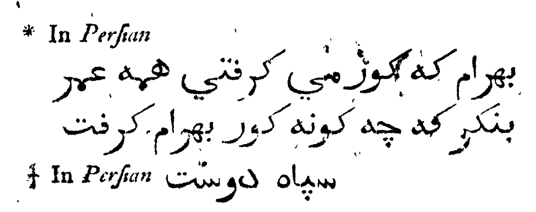
BAHARAM the Fourth ‡, or the Sixth, as some authors reckon him, was educated in *Arabia*, and had some difficulty to recover the throne of *Persia*, which the Nobles of his father's court had, in his absence, given to a prince named *Kesri*. The adventures of this King are related at large by the poet *Câtebi*, some of whose fictions have been transplanted into the *Persian* histories, where we are told, with great solemnity, "that he challenged "*Kesri* to snatch the diadem from two hungry "lions, between whom he had placed it; that "he slew the two lions, and took the diadem; A. D. 351.

* In *Persian* جمال اباد *The Region of Beauty*.

† In *Persian* كرمانشاه ‡ بهرام كور

A. D. 351. "that he travelled into *India* in a private character, and married the King's daughter, "having gained his favour by killing a furious "elephant, and by defeating another *Indian* "Prince, who had invaded the country." These relations have the air of *Persian* tales; but we may be assured, that he repulsed the *Eastern Tartars*, who, as usual, had passed the *Oxus* in his reign; and that, having no other enemies, he spent the remainder of his life in hunting. His favourite prey was a beast called *Gúr*, which seems to be the *Onagrus*, or, *Wild Ass*; and it is said that he was killed in a chace. The word *Gúr*, which signifies *a tomb*, as well as *a wild ass*, gave occasion to a pun of some *Persian* wit, which was circulated after *Baharám*'s death: *See*, says he, *how* Baharám, *who chased the* Gúr, *or* wild ass, *all his life, was at length chased and taken by* Gúr, *or* the tomb *.

The successor of *Baharam* was *Yezdegerd* II. a wise and resolute prince, whose soldiers were so fond of him, that they gave him the surname of *Sipáhdóst*, or, *Beloved by the army* †.



He left his throne to his younger son *Hormuz*, surnamed *Firzáma* *, or, *The Prudent*; but that prince was dethroned, in less than a year, by his elder brother *Firúz*. A. D. 351.

FIRUZ †, having deposed his brother by the help of *Khoshnavâz*, a King of the *Indo-scythians*, soon forgot his obligation to him, and turned his arms against his protector; but he was constantly defeated by that prince, and was at last obliged to conclude a dishonourable peace. The people, whom the *Greeks* call *Indoscythians*, and the *Persians Haïatelis*, inhabited the mountains between *Candahar* and *India*, and were, perhaps, nearly the same with the *Afgans*, who ruined the *Persian* Monarchy in the present age. A. D. 459.

Beiash and *Cobád* succeeded *Firúz*; the second of them was the father of *Nushirvân the Great*, before whom *Jamásp*, or, as we call him, *Zamaspes*, reigned one year.

NUSHIRVAN ‡, better known in *Europe* by the name of *Cosroës*, reigned till near the close of the sixth century; he was a Prince of eminent virtues, fortunate in war, and illustrious in peace. *MAHOMED*, who was born in his reign, calls him *The Just King*, a A. D. 530.

* In *Persian* فرزانه . † فيروز

‡ نوشيروان

A. D. 530. title more honourable than that of *Great*, which we are apt to beftow fo wantonly upon the oppreffors of mankind. All the moral writers of *Perfia*, and principally *Sádi*, in his *Boftán*, or *Garden*, and *Jámi*, in his *Beharistán*, or, *Manfion of the Spring*, are fond of reciting the maxims of this Monarch, and of illuftrating their leffons of morality by his example.

His fon *Hormúz* was far from imitating his father's virtue; he was at laft dethroned by his General *Baharám*, whom fome authors reckon among the Kings of *Perfia*.

A. D. 590. *KHOSRU PARVIZ* * was a magnificent and amiable monarch: he fought againft the *Greek* Emperors with great fuccefs, but was at length defeated by *Heraclius*. He is faid to have married a daughter of the Emperor *Maurice*, named *Irene*: the *Perfians* call this princefs *Shirin*, or *Sweet*, and the progrefs of her love for *Parviz* furnifhed *Nezámi*, and other poets, with the fubject of an entertaining Romance; they tell us that a certain Statuary, named *Ferhad*, was in love with the fame lady, and pierced through the heart of a large mountain, either to gratify his miftrefs, or to employ his melancholy hours. There

* خسرو پرويز

is an elegant couplet of *Jámí* on this celebrated Beauty and her lovers: *When* Shirín, says he, *opened her lips, that shed sweetness around, she stole the heart of* Parviz, *and the soul of* Ferhad *. A. D. 590.

This prince is said to have received a letter from *Mahomed*, inviting him to embrace the new sect of the *Arabians*; but, as he was extremely addicted to the popular religion of his country, he tore the letter with great disdain.

Parviz, if we believe the Easterns, was a lover of musick, and a patron of those who professed that art: his chief Musician was *Barbúd*, who composed a favourite tune called *Aurengi*, or *Royal*, and invented a sort of lute, known by his name; whence M. *d'Herbelot* supposes, a little too hastily, that the *Greeks* formed their word *Barbiton*, not reflecting, that *Anacreon* and *Horace* used that word many ages before the birth of *Parviz*. The *Persians*, like the ancient *Greeks*, call their *musical modes*, or *Perdás*, by the names of different countries or cities, as the mode of *Isfahan*, the mode of *Irak*, the mode of

* In *Persian*

لبش شیرین بشکر ریز بکشاد
دل از پرویز برد وجان زفرهاد

A.D. 590. *Hejáz*, or the *Arabian* mode. Whether these modes, like ours, mean *a succession of sounds relating by just proportions to one principal note*, or only a particular sort of air, it has not been in my power to learn. If we may argue from the softness of the *Persian* language, the strong accentuation of the words, and the tenderness of the songs which are written in it, we may conclude that the *Persians* must have a natural and affecting melody, which is, certainly, *true musick*; but they seem to be very little acquainted with the Theory of that sublime art: and, indeed, the *Europeans* knew as little of it, till it was explained to them by *Rousseau of Geneva*, who has written upon the subject like a Philosopher, an Artist, and a Man of Taste.

A.D. 628. After the death of *Parviz*, the Empire began to decline: the five Princes, and the two Queens who succeeded to *Shiruieh*, or *Siroes*, *as they were eminent neither in peace nor in war*, are not worthy of a place in History.

The *Arabs*, under the command of *Omar*, were perpetually making inroads upon the *Persian* Empire, and finally overthrew it by the defeat of *YEZDEGIRD**, who was

* يزدجرد

killed *in the middle of the seventh century*; and by his death the family of *Sassan* became extinct. A. D. 623.

CHAP. IV.

The Mohammedan Dynasties.

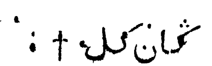
OMAR was succeeded by a race of *Califs*, the Popes of *Asia*, who assumed at once a regal and a priestly character, the one as conquerors of *Persia*, and the other as successors of *Mahomed*. The family of *OMMIA* preserved their power and dignity; but, under the house of *ABBAS*, the Califate was reduced to a shadow of sovereignty, and their Empire was divided among *a number of independent Princes*.

The division of the Empire prepared it for dissolution; the sons of *GENGHIZ*, who led a numerous army of *Tartars* over the *Oxus*, found the conquest of *Persia* an easy task. It is related, that *Holagu*, a *Mogul* prince, who put an end to the Califate in the thirteenth century, was incited to besiege *Bagdad*, by

the great astronomer *Nassireddín*, who had taken offence at the Calif's behaviour to him; so that the subversion of a splendid Empire was owing to the resentment of a private Philosopher *. The *Genghizians* were followed by *TIMUR*, improperly called *Tamerlane*, whose dominions extended from the *Ganges* to the borders of *Muscovy*, and from the *Archipelago* to the frontiers of *China*; which kingdom he was beginning to invade at the time of his death. The metropolis of his Empire was Samarcand, a rich and flourishing city, the ancient Maracanda, situated in the beautiful valley of Sogd, about a day's journey from *Cash*, the place of his birth. At the opening of the fifteenth century, not many months before his death, he celebrated the nuptials of his sons and grandsons by a sumptuous festival in a delightful plain called *Gánigul* †, or *The Treasury of Roses*. All the riches of Xerxes and Darius, of which our historians talk so extravagantly, were trifling in comparison of the jewels and gold exhibited on this occasion.

His vast possessions were inherited by the illustrious *SHAROKH*, who distributed them

* M. *d'Herbelot* treats this anecdote as a fable.



among his children. In his reign the princes of the *BLACK RAM* grew very powerful and insolent; they were, however, reduced by *UZUN HASSAN*, or *Hassan the Tall*, who was the sixth king of the *WHITE RAM*, and subdued many provinces of Persia, but was defeated by Sultan Mahomed II. who took Constantinople in the middle of the fifteenth century. These two families were distinguished by the *Rams of different colours*, which were painted on their ensigns.

The sons of Hassan weakened their Empire by their violent dissensions; and, in the beginning of the *sixteenth century*, left it open to *ISMAIL*, whose grandfather *Janeid* had married a daughter of Hassan. This prince is considered as the founder of the Sefi family, but his ancestor *SHEIKH SEFI* was the true cause of its rise. The story of that singular man deserves to be told at full length. When Timur returned to Persia, after his victories in Syria, he passed through *Ardebil*, a large city of Media. There lived at that time in this city a man named *Sefieddin*, or *the Purity of Religion*, by contraction *Sefi*, who was much respected by the Citizens, as a philosopher of singular virtue and piety, and a reputed descendant from the prophet

Ali. The *Tartarian* Conqueror, who was not inferior to *Alexander*, visited Sefi, who was far more benevolent than *Diogenes*; and at that time Tamerlane happened to have with him a great number of captives in chains, for the most part natives of Carmania, whom he had determined to put to death upon some publick occasion. He was charmed with the conversation of the philosopher, and, like the *Macedonian* Hero, offered to give him any thing he could desire. The sage pointed to the Captives, and entreated him *to save the lives of those young Carmanians who were in his train.* Timur consented; and gave them all to Sefi as his slaves; but the virtuous old man supplied them with the necessaries of life, and sent them to their native city. The families of those prisoners, who were the principal men of *Carmania*, retained so grateful a sense of this benefit, that they expressed it in the most extravagant manner: they made it the business of their lives to visit their benefactor, and to carry him presents; and even enjoined their children to pay the same respect to the posterity of this excellent man. But all his descendants had not his benevolence; and *Ismail* employed *those very Carmanians* in raising him to the throne of

Persia, and in substituting the sect of Ali, his real or supposed ancestor, to that of Omar, the acknowledged successor of Mahomed.

Ismail had many eminent qualities, but sullied them all by his detestable cruelty. His successors, without excepting ABBAS, absurdly called the Great, were such a disgrace to human nature, that an account of their lives would be more like a description of the Tigers in some publick collection of wild beasts, than a piece of history: almost every day of their lives was distinguished by some horrid act of intemperance, lust, or murder, aggravated with some new circumstance of wickedness: their very love was fierce and inhuman, and they burned for the slightest offences the most beautiful women of Asia, either because they declined drinking a cup of wine more than usual, or interceded for some courtier in disgrace. At length the vein of inhumanity seemed exhausted in the family, and left nothing behind it but an inconceivable stupidity.

HUSSEIN, who reigned at the opening of this century, was a weak Zealot; and, by committing the management of his kingdom to Eunuchs and pernicious Ministers, left it open to the Savages who invaded it, and assaulted him even in his Metropolis. A bar-

barous nation, called *Afgans*,* or *Augans*, who inhabited the mountains between Candahar and the river Indus, rushed like a torrent into Persia, and took Ispahan after a violent siege, under the command of *MAHMUD*, son of *MERVEIS*, who, as all Europe knows, had shaken off the Persian yoke, and governed Candahar for eight years †.

The kingdom of Persia was reduced to a deplorable state, when *TAHMASP* was raised to the throne, after the abdication of his father *Hussein*, who was soon after murdered. *Mahmud*, the Usurper, reigned in Ispahan, and was succeeded by his cousin *Ashraf* ‡, who added to his dominions the cities of *Kom*,

* اوغان or افغان

† These *Afgans* were, probably, the *Paropamisadæ* of the Ancients, whom Quintus Curtius describes in the seventh book of his *Life of Alexander*, "Ipse rex nationem "ne finitimis quidem suis satis notam, quippe nullo com-"mercio colentem mutuos usus, cum exercitu intravit. "Paropamisadæ appellantur, agreste hominum genus, et "inter barbaros maximè inconditum." *Curtius* is extremely confused in his Asiatick Geography; but *Ptolemy* rightly places this nation with *India* on the east, *the Country of Aria* or *Herat* on the west, part of Khorasán on the north, and *Zablestán*, or *Moltán*, on the south. The *Avgans* are mentioned by *Ali Yezdi* in his life of Tamerlane. *M. de la Croix*, in his maps, calls them *Ougans*.

‡ In *Arabick* اشرف or, *Most noble*.

Yezd, and *Kazvin*. The inhabitants of *Candahar*, the ancient *Paropamisus*, and those of *Herat* or *Ariana* had thrown off their allegiance to the Sultan, having established separate and distinct governments: in the provinces of *Ghilán*, *Kermán*, and *Pars*, several pretenders arose at the head of considerable forces; the rebel *Melek* had made himself master of *Khorasan*, ordered money to be coined in his name, and wore the diadem of Persia; the *Turks* had subdued great part of *Azarbigian* or *Media*, and all the districts near the shore of the *Caspian* were in the hands of the *Russians*. This was not all; a number of barbarous tribes, who inhabited the forests and mountains, joined in the general commotion, and concurred to fill the whole Empire with desolation and rapine; while the new Emperor, who had scarce common sense, was driven like a fugitive from city to city, attended only by a few troops, and some Nobles as weak as himself.

END OF THE TENTH VOLUME.

Printed by T. DAVISON, Whitefriars.